

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Tomás Saraceno / *Jamming with spiders*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO

Vendredi 9 novembre 2018 :

France Inter / *La tête au carré* / Mathieu Vidard - 14h

Sujet : La commissaire de l'exposition « On Air » Rebecca Lamarche-Vadel est l'invitée de Sophie Becherel.

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-tete-au-carre/la-tete-au-carre-09-novembre-2018>

PRESSE

Anousparis.fr – Mercredi 22 août 2018

Paris-Art.com – 24 août 2018

La Lettre de l'Expansion – 27 août 2018

Les Echos – Mercredi 29 août 2018

Exponaute.com – 30 août 2018

Artens!on – Septembre / Octobre 2018

Beaux-Arts Magazine – Septembre 2018

Connaissance des arts – Septembre 2018

L'Œil – Septembre 2018

Le Monde – 4 septembre 2018

Les Inrockuptibles Supplément – 5 septembre 2018

Vogue Italie – Septembre 2018

Vogue.fr – 6 septembre 2018

Marie Claire Maison – 13 septembre 2018

Vanityfair.fr – 27 septembre 2018

L'œil – Octobre 2018

Numéro – Octobre 2018

Vogue – Octobre 2018

Le Quotidien de l'art – 5 octobre 2018

Le Figaroscope – 10 octobre 2018

Paris-art.com – 15 octobre 2018

Lacanion.com.ar – 16 octobre 2018

Madame Figaro – 19 octobre 2018

Paris-art.com – 23 octobre 2018

Libération – 30 octobre 2018

Beaux-Arts Magazine – Novembre 2018

L'œil – Novembre 2018

Marie Claire - Novembre 2018

Numéro - Novembre 2018

Palace Costes - Novembre 2018

Point de vue Novembre 2018

Technikart - Novembre 2018

The Good Life - Novembre 2018

Grazia – 2 novembre 2018

La Gazette Drouot – 2 novembre 2018

Le Monde – 4 novembre 2018

Anousparis.fr – 8 novembre 2018

Aoc.media – 12 novembre 2018

PARismatch.com – 13 novembre 2018

Le Journal du Dimanche – 18 novembre 2018

Nonfiction.fr – 18 novembre 2018

Francemusique.fr – 20 novembre 2018

Télérama Sortir – 28 novembre 2018

ELLE – 30 novembre 2018

Air France Madame – Décembre 2018

Air France Magazine – Décembre 2018

Artpress – Décembre 2018

ETVDES – Décembre 2018

L'estampille l'objet d'art – Décembre 2018

L'œil – Décembre 2018

Pour la science – Décembre 2018

Transfuge – Décembre 2018

Levif.be – 2 décembre 2018

Sonore-visuel.fr – 5 décembre 2018

Stylist – 6 décembre 2018

La Croix – 8 décembre 2018

Franceinter.fr – 10 décembre 2018

Artnews.com - 9 mai 2018

ARTNEWS

PREVIEWS — FALL 2018

Fall Preview: The Most Promising Museum Shows and Biennials Around the World

BY *The Editors of ARTnews* POSTED 09/05/18 10:39 AM

“Carte Blanche to Tomás Saraceno”

Palais de Tokyo, Paris

October 17, 2018–January 6, 2019

The Palais de Tokyo has given carte blanche to Philippe Parreno, Camille Henrot, and Tino Sehgal to present shows in recent years; Saraceno is the artist chosen this time around to fill the entirety of the museum’s vast, cavernous spaces. No stranger to grandiose gestures and best known for his installations involving spiders and webs, the artist will once again return to

arachnology, combining it here in his largest project to date with an interest in dust particles and what he’s called “cloud cities,” or utopian models for airy-looking metropolises. Bearing the subtitle “On Air,” the show will meditate on life forms from the smallest to the grandest in our world, as well as humanity’s place in the universe. —*C.S.*

Artshebdomedias.com - 10 juillet 2018

ARTSHEBDOMÉDIAS

SITE D'INFORMATION DÉDIÉ À L'ART CONTEMPORAIN ET MEMBRE DU SPIIL

Carte Blanche à Tomás Saraceno

📍 Palais de Tokyo 🕒 Du mercredi 17 octobre 2018 au dimanche 06 janvier 2019 🍽️ Installation



Plus vaste projet jamais réalisé par Tomás Saraceno, dont la recherche se développe à la croisée des arts, de la science et de l'architecture, cette carte blanche réunit une sélection de ses œuvres majeures ainsi que d'ambitieuses nouvelles productions qui transforment le Palais de Tokyo en une expérience sensible inédite pour le visiteur. Soucieux de dépasser notre perception, d'explorer et de s'inspirer de celle d'autres êtres, l'artiste rend sensible un monde plus qu'humain, bien plus vaste que le champ de nos uniques perspectives, une polyphonie où coexistent les sons, les mouvements, les vibrations des espèces et des phénomènes, du microscopique au cosmique. *Visuel : Stillness in Motion – Cloud Cities, Tomás Saraceno, 2016 © Tomás Saraceno.*

Sortiraparis.com - 16 août 2018



CARTE BLANCHE À TOMAS SARACENO AU PALAIS DE TOKYO

Le Palais de Tokyo invite l'artiste Tomas Saraceno à une carte blanche, intitulée On Air, du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019. Une exposition qui propose aux amateurs d'art de « repenser poétiquement notre manière d'être au monde ».

Voir le monde différemment... C'est ce que propose le **Palais de Tokyo** à travers une exposition de l'artiste **Tomas Saraceno**, **On Air**, du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019. Une carte blanche à l'artiste qui dispose ainsi des 13 000 m² d'espace pour une exposition « à la croisée des arts, de la science et de l'architecture ».

Un projet immense, le plus vaste jamais réalisé par **Tomas Saraceno**, réunissant « une sélection d'œuvres majeures ainsi que d'ambitieuses nouvelles productions qui transforment le Palais de Tokyo en une expérience sensiblement inédite pour le visiteur ». Araignées, architectes, astrophysiciens, chercheurs... autant de sujets ou de personnes accompagnant la démarche de l'artiste dans sa volonté de « repenser poétiquement notre manière d'être au monde ».



A l'occasion, l'espace d'exposition devient « une membrane dans laquelle se déroule une chorégraphie aléatoire et évolutive, où la multiplicité, la richesse et la complexité des agents qui constituent l'univers, visibles et invisibles [...], se révèlent comme les innombrables voix du concert du vivant ».

Un « entremêlement des plus petites et des plus grandes échelles » dévoilant les rapports mis en évidence par l'artiste entre « une particule de poussière, des toiles d'araignées, ses architectures de villes nuages et la reconquête de l'atmosphère au travers du projet de l'Aerocene », une entreprise artistique interdisciplinaire qui cherche de nouveaux modes de sensibilité, en réactivant un imaginaire commun.

Laurent P.
Dernière modification le 16 août 2018

L'ÉTÉ DU FIGARO

Quand la science bouscule l'art

Découverte, nouvelle technique, technologie de pointe, brevet... Soudain une invention change la donne. Les artistes s'en emparent. Des possibles s'ouvrent à eux, qui leur permettent de renouveler sources d'inspiration ou habitudes de travail. En culture aussi, les révolutions sont bonnes à expérimenter.

4/5

Une installation de l'exposition *Cloud Cities* de Tomas Saraceno, au Hawmburger Bahnhof à Berlin, en septembre 2011. THOMAS PETER/REUTERS

À la manière d'un architecte, l'Argentin de Berlin s'inspire des toiles d'araignées et de leur géométrie pour créer. Un monde étrange à l'écoute du monde.

Tomas Saraceno, Spider-Man de l'art



VALÉRIE DUPONCHELLE

@VDuponchelle
ÉCRIVÉE SPÉCIALE À BERLIN

Son antre a le charme délabré de Berlin, ville que les bombardements de la Seconde Guerre mondiale ont percée de terrains vagues devenus au fil des ans des jardins sauvages. Ici, entre deux bosquets de boulaeux, gisent des structures métalliques qui recomposent à grande échelle le microscopique, comme les maillons d'un ADN qui commencent bien ces satellites de l'art, la signature plastique de Tomas Saraceno. Comme les visiteurs du premier *Voyage d'hiver* qui les ont vus planer au-dessus des bosquets royaux de Versailles, fin 2017. Par leur leur abstraction complexe, ils dégagent une forte utopie dans le sillage lointain de *L'Incendie* du noir et de *L'Incaïl lumière* du duo d'artistes des années 1980 formé par le Chilien Alejandro Jodorowsky et le Français Moebius.

Les deux bâtiments industriels gris mastic abritaient les usines de produits chimiques pour Agfa. Il en reste l'interdiction de faire pousser la un quelconque produit alimentaire, une obligation de filtrer l'eau et de faire des tests de contrôle tous les trois mois. De ce no man's land urbain, Tomas Saraceno a fait son atelier, sa planète, vaste comme une station cosmique abandonnée. Logique. Il privilégie l'Aérocène à l'Anthropocène, ére négative « qui a peut-être commencé le 16 juillet 1945, à White Sands, Nouveau-Mexique, lorsque la première bombe atomique fut activée ». Ici, l'homme est mis en veilleuse, pas son esprit. Cette planète d'artiste ne ressemble à aucune autre. Argentin installé en Allemagne depuis quinze ans, à la fois sérieux et fou comme un scientifique, Tomas Saraceno est le Spider-Man de l'art.

Il ne hérité pas seulement les opilions, ces petits faucheux à sept longues pattes, effilées comme des échasses, qui leur ont valu d'être appelés *shepherd spiders* (« araignées bergères ») par les Anglais. Mais aussi de grosses araignées rouges, cuirassées comme des hommes. Elles semblent sortir de la nuit des temps et restent immobiles sur leurs toiles élastiques, comme les requins qui somment aux abords des lagons. Le bruit, la lumière sont dosés autour d'elles dans un ballet silencieux et précis qu'il ne faut pas perturber. Deux petits micros les enregistrent

Le bon apôtre de l'«Aérocène»

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur l'«Aérocène» sans jamais oser le demander. Il faut une bonne assise scientifique, une imagination grande comme celle de l'enfant qui lance son premier cerf-volant et une envie de révolutionner le monde, ce gaspilleur, pour suivre Tomas Saraceno dans les airs. Un site dédié (aerocene.org) explique le pourquoi et le comment d'un projet au long cours entre art et écologie, art et climatologie, art et physique, qui veut vous permettre de « voler autour du monde, sans se soucier des frontières, sans utiliser d'énergies fossiles ».

Comment bâtir une relation éthique avec l'atmosphère ? Comment retrouver une liberté de mouvement que rien n'arrête, ni les pays ni les ressources énergétiques autres que la lumière du Soleil ? Lors de la COP21, ce soucieux de l'environnement proposait au Grand Palais de voir ses sculptures « plus légères que l'air » mues par la chaleur du Soleil et les radiations infrarouges de la Terre. Un « *Flying Kit* » baptisé « *The Aerocene Explorer* » était même à découvrir.

V. D.

par Kenneth McKenzie Wark. *Mind, Life and Universe: Conversations with Great Scientists of Our Time*, recueil de 36 interviews par Lynn Margulis. *Riddled with Life: Friendly Worms, Ladybug Sex, and the Parasites That Make Us Who We Are*, par la biologiste Marlene Zuk, qui explique les bienfaits de la maladie et les dangers de la prévention obsessionnelle, les secrets de l'attraction entre les sexes et la leçon des vers de terre. *This Changes Everything*, livre manifeste de Naomi Klein qui lie capitalisme et réchauffement climatique, politiquement et désastre écologique. Et une *Biology of Spiders*, bien sûr.

« Je ne savais pas que j'étais si intéressé par la science jusqu'à ce que je devienne un artiste. Je n'aime pas ces catégories, je préférerais que l'on en revienne à l'homme de la Renaissance qui les utilisait toutes », prévient cet homme chaleureux de 45 ans qui marie une belle éducation argentine et une enfance en Italie. « Quand je lis le journal, j'essaie de ne pas choisir mes pages de prédilection et de tout feuilleter. De rester ouvert. Dans ma famille, tout le monde est scientifique ou à peu près. Dans un premier temps, j'ai pensé prendre le contre-pied en étudiant l'art et l'architecture. Mais, à ma façon, belle, j'y suis revenu. J'aime dans les sciences cette autre approche constante de la réalité, ces autres modes de perception. Alors, il faut bien apprendre leur langage pour comprendre. L'art aussi a tendance à créer son propre langage à usage interne, il faut sortir de cela aussi pour communiquer. »

Pendant ses jeunes années à Berlin, Tomas Saraceno travailla dans l'atelier d'Olafur Eliasson, l'artiste dano-islandais qui traduit les phénomènes naturels en œuvres d'art. Il y a laissé le souvenir d'un passionné de... technologie ! Comme l'expriment ses *Cloud Cities*, sculptures abstraites et rétro-futuristes, elles sont des énergies fossiles. Elles sont des stars, déjà exposées à la Biennale de Venise en 2009, au SFMOMA à San Francisco en 2016 et à la dernière Fiac au Grand Palais. L'artiste sait tisser sa toile. ■

« On Air, carte blanche à Tomas Saraceno », au Palais de Tokyo (Paris XXV), du 17 octobre au 6 janvier. Notes on Aerocene et Becoming Aerosolar, livres de Tomas Saraceno.

RETROUVEZ-DEMAIN:
Le cinéma au défi de la 3D



Bio EXPRESS

- 1973** Naissance dans le nord de l'Argentine.
- 1992-1999** Étude l'architecture à Buenos Aires. Puis l'art avec Daniel Bribbaum, qui l'exposera à la 53^e Biennale de Venise.
- 2003-2004** Suit les cours de Hans Ulrich Obrist et d'Olafur Eliasson à Venise.
- 2009** Suit le programme de l'International Space Studies au Nasa Center Ames.
- 2014-2015** Résidence au Centre national d'études spatiales. Présente son projet « Aerocene » lors de la COP21, à Paris.
- 17 octobre** Prend possession des 13 000 m² du Palais de Tokyo jusqu'au 6 janvier.

Le Festival d'Automne, un festival pluridisciplinaire

Depuis 1972, le Festival d'Automne (<https://www.festival-automne.com/>) rayonne sur Paris et en fait un événement incontournable. De septembre à décembre, ce sont 50 manifestations pluridisciplinaires (théâtre, musique, danse, arts plastiques et cinéma) d'artistes internationaux, dans 45 lieux partenaires : Centre Pompidou, Odéon, Théâtre de Gennevilliers, La Villette... A Nous Paris vous présente l'essentiel et se hâte de parcourir la capitale aux couleurs de l'automne.

Festival d'Automne – Arts Plastiques & Performance



Tomás Saraceno, Singapour © Studio Tomás Saraceno, 2015

Le **Festival d'Automne** consacre une partie de sa programmation aux **arts plastiques** et à la **performance** dans trois lieux partenaires : les **Beaux-Arts de Paris** (<https://www.beauxartsparis.fr/fr/>), le **Palais de Tokyo** (<https://www.anousparis.fr/lieu/palais-de-tokyo/>) et le **CentQuatre** (<https://www.anousparis.fr/lieu/centquatre-paris/>). Exposée à la dernière **Biennale de Lyon** (<http://www.biennaledelyon.com/mondes-flottants/les-artistes/nairy-baghramian.html>), **Nairy Baghramian** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/nairy-baghramian>) présente *Maintainers*, une nouvelle série qui questionne la **sculpture** traditionnelle et explore l'héritage de l'**histoire de l'art**. Dans la série des cartes blanches données à un artiste par le Palais de Tokyo, c'est au tour de **Tomás Saraceno** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/tomas-saraceno-arachno-concerts>) avec *On air* d'investir l'ensemble des espaces d'expositions. Entre **art, science** et **architecture** il propose d'explorer l'univers. Pour le Festival d'Automne, trois **soirées arachno-concerts** font dialoguer **araignées** et **musiciens**. **Wali Raad** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/walid-raad-les-louvres-and-or-kicking-the-dead>) participe à nouveau au festival avec *Les Louvres and/or Kicking the Dead*. L'artiste incarne le médiateur et guide les visiteurs à travers son exposition. Entre **fiction** et **réalité**, il raconte son parcours de la **Belgique** au **Louvre Abu Dhabi** (<https://www.louvre.fr/louvre-abu-dhabi>) en passant par **New York** (<https://www.anousparis.fr/a-illeurs/6-bonnes-adresses-voyage-new-york/>).

Programme Arts Plastiques (<https://www.festival-automne.com/edition-2018?filter-discipline=7&filter-month=&filter-portrait=>)

Programme Arts Plastiques & Performance (<https://www.festival-automne.com/edition-2018?filter-discipline=3&filter-month=&filter-portrait=>)

Festival d'Automne à Paris 2018

10 Sep - 31 Déc 2018

📍 THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT | CENTRE NATIONAL DE LA DANSE
| CENTRE POMPIDOU PARIS | PALAIS DE TOKYO | MC93 BOBIGNY
| MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL | ESPACE 1789
| THÉÂTRE DES ABBESSES | ESPACE PIERRE CARDIN
| LAFAYETTE ANTICIPATIONS

👤 ANNE TERESA DE KEERSMAEKER | SABURO TESHIGAWARA
| LIA RODRIGUES | NOÉ SOULIER | HIROSHI SUGIMOTO | TOMAS SARACENO
| WALID RAAD | BOUCHRA QUIZGUEN | OLA MACIEJEWSKA
| ELEANOR BAUER

Quand les jours raccourcissent et les feuilles roussissent, c'est au tour du Festival d'Automne de lutter contre l'inertie. 47^e édition vigoureuse, le cru 2018 réserve une trentaine de spectacles de danse, dont une douzaine d'Anne Teresa De Keersmaeker. De quoi préparer un hiver énergique.



Lia Rodrigues, Furia, 2018. Danse contemporaine. Durée : 1h.
© Sammi Landweer.



Le coup de feu va bientôt partir pour la quarante-septième édition du Festival d'Automne à Paris. Au programme : une soixantaine de spectacles (danse, théâtre, performance, musique...) à retrouver un peu partout dans Paris. Côté danse, l'édition 2018 sera celle de la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker. Pour un focus composé d'une douzaine de spectacles. Festival dans le festival, Lafayette Anticipations lancera la première édition d'Échelle Humaine. Le Festival d'Automne croisera également Japonismes 2018 et New Settings. Soit au total (hormis Anne Teresa De Keersmaecker), une douzaine de spectacles de danse et performance, le plus souvent inédits. Du côté des croisements avec Japonismes 2018, il y aura *About Kazuo Ohno* de Takao Kawaguchi – une relecture du Butô de Kazuo Ohno. Le chorégraphe de ballet contemporain Saburo Teshigawara reprendra *The Idiot* (2016). Tandis qu'en partenariat avec New Settings, le photographe Hiroshi Sugimoto proposera *Sambasô, danse divine*.

Festival d'Automne 2018 : la vibration au sein du programme danse et performance

Du côté des performances émergentes, Échelle Humaine présentera les oeuvres 7 de Radouan Mriziga, *A lot of moving parts*, d'Eleanor Bauer et *Already Unmade*, d'Andros Zins-Browne. Tandis que New Settings proposera *Rencontre avec Pierre Pica*, d'Émilie Rousset. Autre pièce limitrophe et particulièrement intrigante : *Arachno-concerts*, de Tomas Saraceno. Un dialogue artistique et musical entre musiciens et araignées – lesquelles (ou lesquels) sont infiniment sensibles aux vibrations. Si leur morsure a inspiré de nombreuses danses, de la Tarentelle à l'Argia, les araignées sont aussi de fabuleuses danseuses. Autre pièce musicale et vibratile : le *Dance Concert* d'Ola Maciejewska. Une pièce pour trois interprètes, inspirée par le terpsitone de Leon Theremin – également inventeur de cet autre instrument nommé thérémine. Toujours avec New Settings, la chorégraphe contemporaine brésilienne Lia Rodrigues proposera *Furia* (titre provisoire). Tandis que Noé Soulier présentera sa nouvelle pièce, *Les Vagues* (ex-titre provisoire : *From Within*). Une pièce centrée sur le geste.

Déambulation et fils conducteurs, d'Anne Teresa De Keersmaecker à Walid Raad

Autre chorégraphe brésilien invité au Festival d'Automne 2018 : Bruno Beltrao. Avec sa compagnie basée à Rio de Janeiro (Grupo de Rua), Bruno Beltrao présentera *Inoah*, une plongée dans la Street dance brésilienne. Également de la partie, le Centre Pompidou accueillera la pièce *Jerada* de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Créée en réponse à une invitation de la compagnie norvégienne Carte Blanche, *Jerada* convoquera rites et trances actualisés. Avec quatorze danseurs imprégnés de Dakka Marrakchia (forme musicale rituelle), dans la pénombre intimiste des sous-sols de Beaubourg. Quant à l'artiste et performeur Walid Raad, il présentera *Les Louvres and/or Kicking the Dead* un dispositif narratif à travers lequel il accompagnera les visiteurs au sein de son exposition. Entre fiction discursive et réalité factuelle, la déambulation enjambra les continents, de la Belgique au Louvre Abu Dhabi, en passant par New York. Une expérience à l'image du Festival d'Automne 2018 : élargie.

ILS VONT FAIRE L'ACTUALITÉ

JEAN DE LOISY, le président du Palais de Tokyo, va accueillir le 27 octobre un grand dîner terrien et pescetarien réalisé par le chef deux étoiles de La Grenouillère, Alexandre Gauthier. Ouvert aux entreprises, il accompagnera l'ouverture au public de la carte blanche 2018 de l'établissement qui consacrera l'ensemble de ses espaces d'exposition à l'artiste argentin Tomás Saraceno pour un projet baptisé « On Air ».

INDUSTRIE & SERVICES

Quand l'art devient une filière de production pour les entreprises lyonnaises

CULTURE

La soixantaine d'œuvres d'art de la prochaine Biennale de Lyon sera réalisée dans la région.

L'objectif : récupérer un marché trop souvent abandonné aux pays à bas coûts.

En septembre 2019 reviendra la Biennale de Lyon, l'une des biennales d'art les plus reconnues au monde avec près de 250.000 visiteurs et 6.000 professionnels reçus. Le président du Palais de Tokyo, Jean de Loisy et ses commissaires d'exposition piloteront l'événement sur le plan artistique, avec une

approche très innovante : « L'ensemble des œuvres présentées, seront réalisées dans la région lyonnaise ; on va mettre à contribution tout le savoir-faire de ce bassin industriel, l'un des plus riches en Europe », explique Jean de Loisy.

Car l'art contemporain fait appel à des matériaux et à des technologies de plus en plus variés : silicone, bactéries, tissus, bois, réalité virtuelle, mécanique, fonderie... « Il y a toutes ces compétences et capacités industrielles en Rhône-Alpes ; cette biennale que nous allons proposer dans d'anciennes usines Fagor-Brandt de 30.000 mètres carrés à Gerland, en plein cœur de Lyon, va permettre de les valoriser », se réjouit Jean de Loisy.

« Plus que du mécénat »

La sélection des artistes a commencé depuis la mi-mars et la réali-

sation des œuvres pourra démarrer en novembre. « Avec 200 biennales sur la planète, Lyon doit se singulariser. Pour montrer des artistes qui ne sont pas forcément représentés par de grosses galeries internationales capables de produire leurs pièces, il faut s'y prendre autrement ! », martèle le président du Palais de Tokyo.

Avec l'aide de la métropole de Lyon et de la région Rhône-Alpes, il rencontrera une cinquantaine de chefs d'entreprise le 22 septembre pour prêcher la bonne parole. « On leur propose plus que du mécénat, un engagement citoyen et une opportunité d'impliquer leurs salariés. Ce sera un défi et une fierté pour ceux-ci, car les artistes vont les challenger. Et par la même occasion, on sensibilisera leurs familles à l'art contemporain », explique ce passionné qui finance 66 % du budget de 17,5 millions d'euros du Palais de Tokyo en grande partie grâce aux entreprises.

L'idée de faire de Lyon « un théâtre de production » lui est venue lorsque le Grand Palais a présenté pour « Monumenta 2016 » l'installation « Empires » de Huang Yong Ping : un serpent de 1.000 tonnes et 324 mètres de long déambulant parmi 300 conteneurs. « Les prix pour le produire étaient 15 % moins chers en Chine, mais en choisissant de le faire en France nous avons économisé sur le transport et privilégié une qualité irréprochable auprès de deux

150 araignées travaillent pour le Palais de Tokyo

Jean de Loisy est passé maître dans l'art de surprendre un vaste public, avec 350.000 visiteurs par an au Palais de Tokyo. Il prépare une exposition une fois de plus de nature à étonner : le 17 octobre, le centre d'art accueillera les œuvres de l'Argentin Tomás Saraceno réalisées par... des araignées. Pas moins de 150 invertébrés sont au travail depuis mai dans l'atelier de l'artiste en Allemagne, dont 65 prélevés au sein même du Palais.

fonderies lyonnaises », se souvient Jean de Loisy, alors commissaire de « Monumenta ».

Apport en matériel

« Beaucoup d'artistes contemporains ont pris l'habitude de faire exécuter leurs installations dans des pays à bas coûts, or on peut créer cette activité en France et devenir prestataire d'autres biennales d'art comme Venise », insiste Jean de Loisy. Il espère obtenir dès décembre l'accord d'une vingtaine de sociétés rhônalpines, désireuses de prendre en charge la production d'un artiste, de faire un apport en matériel ou en mécénat.

Alors que la Biennale de Lyon a un budget de 7 millions d'euros (contre 21 pour Venise) dont 1,5 million pour la réalisation des œuvres, cette contribution du tissu économique est indispensable. « Car aucune pièce ne sera empruntée, tout sera fabriqué ici. C'est pourquoi nous préférons nous limiter à soixante œuvres présentées, au lieu de cent habituellement. Ce sera autant d'aventures humaines », se réjouit-il.

Ses équipes parcourent actuellement le monde pour dénicher les artistes les plus prometteurs. Et Jean de Loisy espère que le succès de cette biennale permettra de conserver à terme aux anciennes usines Fagor-Brandt, déjà utilisées par Les Nuits Sonores, un usage culturel. — M. R.



L'œuvre géante de l'artiste chinois Huang Yong Ping réalisée pour « Monumenta 2016 » au Grand Palais. Photo Joël Saget/AFP

Tomás Saraceno bientôt au Palais de Tokyo !

Anne Malary • 30 août 2018

Partager 

Twitter 

Partager 

ON AIR. C'est le titre qu'a choisi Tomás Saraceno pour sa carte blanche au Palais de Tokyo, une exposition monumentale à découvrir en octobre 2018. Après [Camille Henrot](#) qui avait fait du lieu un semainier, l'artiste argentin choisit de profiter de l'espace physique, de sa lumière, de sa force d'écho et... de ses araignées. Une exposition où le spectateur sera aussi celui qui donne son mouvement à l'œuvre.



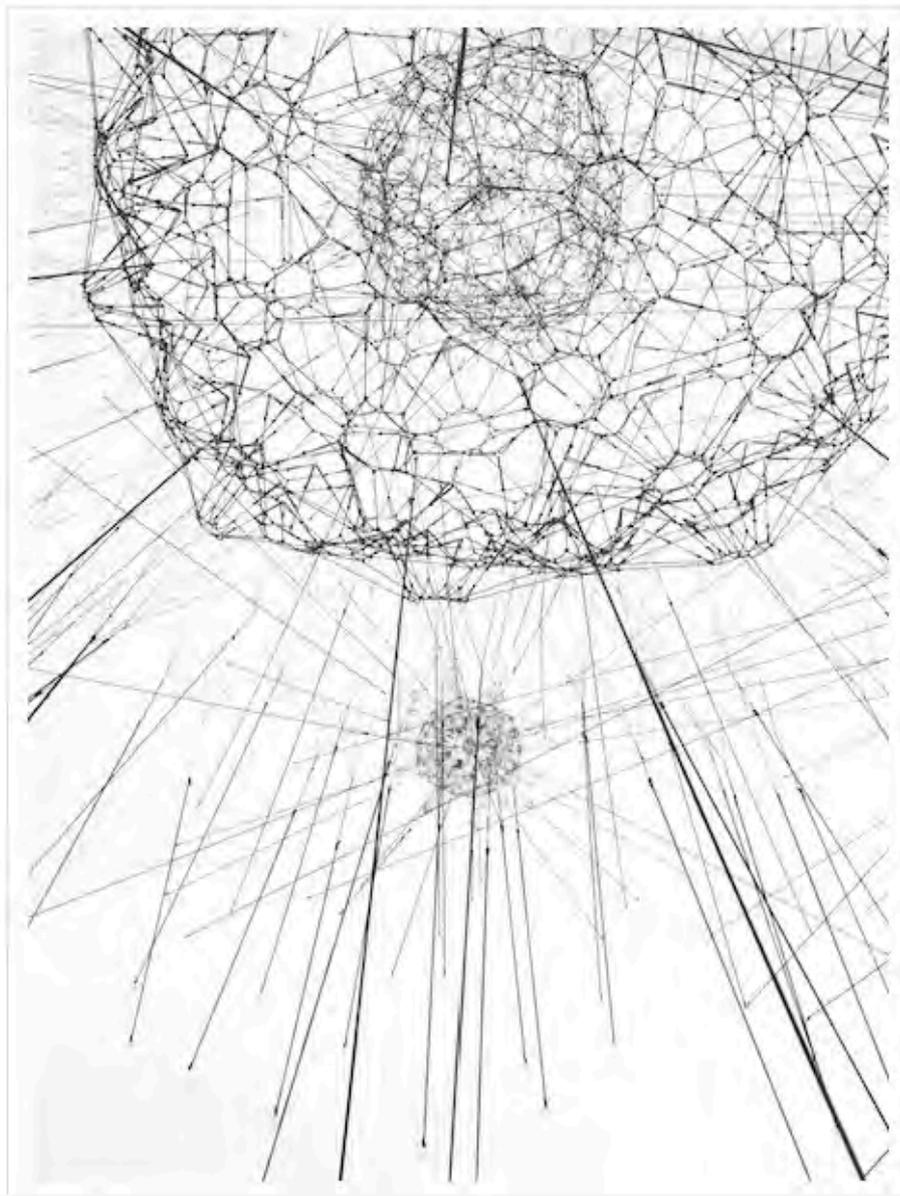
Spiders Underwater © Photography by Studio Tomás Saraceno, 2017

C'est « une odyssée sur la question de l'air », déclare la commissaire de l'exposition Rebecca Lamarche-Vadel. Pour cette carte blanche, grand rendez-vous de l'automne, Tomás Saraceno réunit en ce moment une sélection de ses œuvres majeures et de nouvelles productions. D'une architecture cachée, l'artiste choisit de faire un réseau révélé...

D'abord, mettre en cadre des toiles d'araignées, concentrer sur elles son attention pour atteindre la nôtre. Puis faire tinter ces fils, vibrer la toile.

Tomás Saraceno a travaillé avec l'arachnologue Christine Rollard pour comprendre le système de ces animaux. Il s'apprête à leur offrir des galaxies au cœur du Palais de Tokyo.

Le lieu deviendra leur territoire, ou un corps en lente extension. Un corps qui résonne, puisque le son des araignées sera activé : elles feront battre leur rythme, qui sera réverbéré comme une musique. Une musique sensible, car les toiles illuminées réagiront à leur environnement, aux mouvements de l'air brassé par les gens.



Galaxies Forming along Filaments, like Droplets along the Strands of a Spider's Web, 2009, Installation view at 53rd Biennale di Venezia "Fare Mondi" © Photography by Alessandro Coco, 2009

Les visiteurs feront aussi marcher le ballet des matières en suspension. La poussière qui flotte dans l'air sera traquée, puis pénétrée. Alors à mesure, nous devrions comprendre ce qui se trame à notre insu : notre interaction vivante avec la vie alentour, invisible.

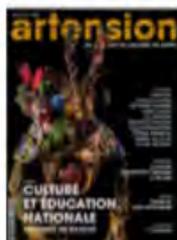
Ce réseau très fin sera aussi matérialisé par des fils que l'on pourra faire jouer par un simple « tic » du doigt. Il se fera entendre par des microphones de l'autre bout de la première station. Car tout ce grand spectacle sera interconnecté comme un grand lieu algorithme !

Les présences tissées, reliées, assembleront un organisme hybride, ON AIR. Dans un grand élément translucide, il s'agira pour l'artiste de nous révéler le sensible que l'on frôle sans palper. Toutes ces présences qui habitent l'air : arachnides, particules, poussière cosmique, fréquences radio, pollution sonore...

C'est finalement la manifestation à terre du grand œuvre d'un artiste qui construit à l'échelle de l'air le projet Aerocene pour collaborer éthiquement avec l'atmosphère et l'environnement. Une invitation à penser la manière dont nous modifions la planète, droit devant une nouvelle ère, l'Anthropocène.



Aerocene Explorer performance, August 7, 2017, Salinas Grandes, Jujuy, Argentina © Photography by Joaquin Ezcurra, 2017, licensed under CC by Aerocene Foundation 4.0



Si vous avez chanté tout l'été, vous danserez à la rentrée : elle s'annonce chargée, pour les amateurs de danse férus d'art contemporain. Festivals, spectacles et performances tentent une hybridation de cet art vivant avec les arts plastiques. Mouvement de fond ou effet de mode ? ► OLYMPE LEMUT

Nombreux sont les chorégraphes qui sont allés voir du côté des arts plastiques pour enrichir leurs créations, comme Mathilde Monnier ou Odile Duboc, mais aussi Carolyn Carlson (ballet *Signes* en 1997, inspiré par les peintures d'O. Debré) ou Marie-Claude Pietragalla (*Sakountala* en 2000, inspiré par A. Rodin et C. Claudel). Rien d'étonnant à cette recherche hors des sentiers battus car, selon la critique d'art Corinne Rondeau (émission *La Dispute* sur France Culture), cela remonte aux expérimentations des années 1970 aux États-Unis : « il y avait toutes les cultures et toutes les disciplines dans les festivals des années 1970, avec la présence de la dernière avant-garde artistique » explique-t-elle.

Ainsi des chorégraphes (L. Childs, M. Cunningham) collaboraient-ils avec des compositeurs branchés (J. Cage) et des plasticiens en vogue (S. LeWitt et A. Warhol). En France également cette interdisciplinarité s'affichait dans les festivals (Avignon, Festival d'automne à Paris) aux côtés des artistes américains, invités vedettes de ces événements.

Le mouvement s'est ralenti dans les années 1980, avec la financiarisation de l'art contemporain et son isolement progressif des autres disciplines artistiques.

INTERDISCIPLINARITÉ RENOUVELÉE

On assiste pourtant depuis les années 2000 à un renouveau de cette interdisciplinarité, notamment dans le programme de la Biennale de Lyon : cette année A. Preljocaj s'inspire des peintures de nature morte, M. Zimmermann met en scène l'univers des musées, Y. Bourgeois cherche l'inspiration au musée Guimet. Mais c'est J. Nadj qui va le plus loin dans l'expérimentation avec sa pièce *Mnémosyne*, composée de ses propres photographies et dessins, d'une scène en forme de boîte noire (camera obscura photographique) et d'une chorégraphie qui retrace son parcours d'artiste en lumière de l'histoire de l'art : est-ce finalement une performance ? Sans doute plus que



cela, puisque le titre de l'œuvre fait directement référence à l'ouvrage phare de l'historien d'art A. Warburg. J. Nadj se situe donc dans l'univers de l'histoire de l'art qu'il réinterprète hors des typologies habituelles.

Si la rentrée est riche en événements liés à la danse et aux arts plastiques, c'est à cause du Festival d'Automne, qui depuis 1972 privilégie les spectacles hybrides : selon C. Rondeau ce festival « maintient le multimédia dans sa programmation depuis le début » et cela influence toute la saison culturelle de septembre et octobre. Cette année par exemple, à côté de spectacles de danse et de théâtre, l'invitée d'honneur A. T. De Keersmaeker propose une performance dans Paris : *Slow Walk* permet aux participants de ressentir la marche comme un mouvement chorégraphique. Les passerelles avec les arts plastiques sont plus que présentes, avec une exposition aux Beaux-arts de Paris de N. Baghramian, et des concerts performés du plasticien T. Saraceno au Palais de Tokyo : le « mix » danse, performance,

théâtre et arts plastiques est donc assumé. Pour sa part, le Centre culturel suisse consacre à A. Bachzetsis une exposition entre performance, danse et installation, où du matériel de gymnastique et des équipements de sécurité changent d'emploi et prennent une dimension inquiétante lorsqu'ils sont manipulés. La plasticienne chorégraphe s'interroge sur l'authenticité du corps contemporain et sur son apparence, à travers des œuvres plastiques et une chorégraphie inédite. Elle tire son inspiration à la fois du Bauhaus allemand et de la culture pop d'aujourd'hui : artiste à suivre pour découvrir le sens de l'ironie selon les Helvètes.

CRÉATION OU MÉDIATION

Puisque la danse contemporaine semble avoir depuis longtemps cassé les barrières avec les autres arts il faudrait s'attendre à ce que la situation soit la même dans l'art contemporain. Or ce n'est pas le cas : jusqu'à récemment,

cet univers fonctionnait en vase clos, dans un réseau de foires et de galeries peu ouvertes aux innovations. La performance a certes tenté un retour dans les musées et dans certaines foires (Fiac) depuis 2010, quitte à absorber au passage la danse. Depuis quelques années pourtant, la danse et la chorégraphie sont bien présentes dans des lieux d'exposition, publics ou privés. En 2009 la chorégraphe S. Waltz s'était vue confier la création de plusieurs pièces dansées pour le nouveau musée Maxxi de Rome, un musée d'art contemporain : en amont de l'inauguration, elle avait présenté ces pièces en se pliant aux contraintes du bâtiment, au point que l'on pouvait se demander s'il s'agissait d'œuvres autonomes ou de médiations pour appréhender l'architecture.



John Elsas – *Du mußt in einem Circus gehn...*
 1930 – encre et papier découpé sur papier – 31 x 24 cm
 Museum im Lagerhaus, Saint-Gall (Suisse)
 © DR/LaM, Villeneuve d'Ascq

A. T. De Keersmaecker s'est souvent interrogée sur ce thème, et elle participe en septembre à Paris au premier festival de danse de la fondation Lafayette Anticipations, en parallèle du Festival d'automne. Pour la fondation, elle recrée une pièce ancienne, *Violin Phase*, en tenant compte de l'architecture du bâtiment. Il peut en effet changer de structure, grâce à des planchers mobiles. Selon Charles Aubin, curateur à la fondation, cette pièce dansée « est ici repensée pour l'espace particulier de la

fondation et [elle] va jouer sur les différents angles et les différentes perspectives que le bâtiment offre. [...] Ainsi une partie du public sera placée au premier étage pour observer la rosace se créer sur le sol. » Les autres œuvres présentées sont celles d'anciens danseurs de la chorégraphe, qui tous ont dû tenir compte de cette architecture mouvante, ce qui les amène à « chorégraphier les regards des spectateurs et spectatrices » selon C. Aubin. Une conversation de la danse avec l'architecture qui fonctionne « dans les deux sens », puisque le bâtiment sera « au service de la danse ». Rappelons que la fondation Lafayette a pour ambition de renouveler les modes de production et de monstration de l'art contemporain, il s'agit donc d'un bâtiment conçu avant tout pour des œuvres plastiques au sens large, pas d'un lieu de spectacle.

ESPACES SYMBOLIQUES ET SPECTATEURS DYNAMIQUES

Si la fondation a choisi A.T. De Keersmaecker c'est parce qu'elle « repense sa danse pour le contexte de la galerie d'exposition, *le white cube* » et qu'elle travaille sur « la symbolique d'espaces » toujours selon C. Aubin : un thème commun à la danse et aux arts plastiques évidemment. En 2015, la chorégraphe belge avait présenté à Bruxelles, au Wiels, la pièce *Work*, qui se jouait en permanence aux horaires d'ouvertures du musée, avec une structure de mouvements circulaires répétitifs adaptés à l'espace des salles d'exposition : œuvre plastique ou performance, le débat reste ouvert. Interrogé sur la nature de ces œuvres présentées en contexte muséal C. Aubin estime qu'elles « empruntent à toutes ces différentes catégories », à l'image de la pièce de R. Mriziga, qui attend du public qu'il soit « actif dans ses déplacements » pendant le spectacle : on est ici proche de la performance in situ.

C. Aubin rappelle que ce festival se tient « dans un espace principalement dédié à l'exposition », où ce sont les « habitudes et codes implicites des arts visuels » qui guident le public, jusque dans la mise en ligne sur Internet des photos prises pendant les spectacles. Quant à savoir si ce type de présentation constitue une nouvelle forme de médiation culturelle, C. Rondeau estime que oui car « il s'agit d'interroger le vivant dans l'art

contemporain un peu sclérosé, avec le danger qui en fait partie ». Pour elle « il y a du chorégraphique dans la performance » et la présence de la danse et de la performance en musée « pose la question du corps dans la société contemporaine, le corps aliéné de la société de la consommation ».

Ces hybridations de la danse avec l'art contemporain n'abordent cependant que rarement la question de la représentation graphique de cet art vivant, et donc la question de son exposition hors du champ de la scène. Plusieurs expositions très récentes ont tenté une relecture de l'œuvre de Degas, Rodin (*Rodin et la Danse* au musée Rodin à Paris jusqu'en juillet dernier) et Picasso, à la lumière de leur fascination pour la danse, et surtout pour les danseuses. Car derrière les dessins et les sculptures se profile une érotisation du corps des danseuses et surtout l'univers « de la luxure et de la prostitution » selon C. Rondeau. Le corps vivant et ses dangers donc, encore une fois. En 2012 le Centre Pompidou proposait une autre lecture de l'histoire de la danse dans les arts visuels avec *Danser sa vie*, en donnant plus de place aux performances et aux expérimentations

des années 1930 et 1970 : la danse s'éloignait ici d'une érotisation du corps féminin pour approcher l'origine du mouvement dansé.

ÉROTISME ET MOUVEMENT

Le LaM de Villeneuve-d'Ascq choisit une approche similaire, en la poussant plus loin, dans son exposition de rentrée *Danser brut*. Christophe Boulanger, l'un des commissaires, signale que la réflexion est partie du « journal de Nijinski et ses dessins réalisés à partir de 1919 », alors que le danseur traversait une grave crise psychologique. L'exposition développe les liens entre danse et états de conscience modifiée, mais aussi avec les danses populaires et les rondes, avec l'univers du music-hall et avec la performance. Il s'agit de revenir aux sources brutes de la danse et à « la projection du corps dans l'espace en lien avec un cadre » selon C. Boulanger, le cadre pouvant être un carré tracé au sol (Bruce Nauman) ou une feuille A4.

Plusieurs œuvres évoquent ainsi les gestes involontaires, les chutes, ou les crises d'hysté-

rie : qui se souvient que le professeur Charcot organisait au milieu des années 1870 le bal des folles à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, un événement mondain très couru dans les milieux artistiques parisiens ? Les démarches saccadées des patients filmés dans des hôpitaux psychiatriques tissent alors des liens avec les photographies et archives des numéros de cabaret burlesque des années 1920-1930, un univers trop souvent délaissé dans l'histoire de l'art selon C. Boulanger : « il y a la notion de jeu » dans ces spectacles explique-t-il, une notion également présente dans des œuvres plastiques basées sur des traits répétitifs ou des rondes. C. Boulanger évoque enfin une « forêt de gestes » en citant l'éducateur-auteur-cinéaste F. Deligny, et des mouvements « invisibles » qui relèvent de « l'infra chorégraphique » : cette exposition creuse donc le sillon du mouvement avant la danse, en opposition aux grandes expositions qui cherchent à relier la danse dans les arts graphiques aux avant-gardes artistiques. Grâce à la programmation parallèle de spectacles et performances C. Boulanger espère faire de l'exposition « un geste qui continue » au-delà du temps de monstration... ♦



Pour en voir et en savoir plus :

- 3 festivals : *Biennale de la danse* de Lyon du 11 au 30 septembre 2018 (biennaleladeladanse.com) – Festival *Echelle humaine* du 15 au 23 septembre à la fondation Lafayette Anticipations (lafayetteanticipations.com) – *Festival d'Automne* dans tout Paris du 10 septembre au 31 janvier 2019 (festival-automne.com)
- 3 expositions : *Alexandra Bachzetsis* au Centre culturel suisse du 8 septembre au 9 décembre (ccs.paris.com) – *Danser brut : Du corps bondissant au geste ordinaire* du 28 septembre au 6 janvier 2019 au LaM (musée d'art brut, moderne et contemporain) à Villeneuve-d'Ascq (musee-lam.fr) – *Picasso et la Danse* jusqu'au 16 septembre à l'Opéra national de Paris (operadeparis.fr)
- 1 livre : *Danse et Art contemporain* par Rosita Boisseau et Christian Gattinoni, Nouvelles Éditions Scala, 2011
- 1 site : numeridanse.tv

de gauche à droite :

Janko Domsic – *Bonsang* – stylo-bille sur carton – 42,5 x 29 cm
© DR/LaM, Villeneuve d'Ascq/C. Dubart

Anonyme – *Sans titre* – mine de plomb et gouache sur papier
© DR/SFPE-AT, Section du Patrimoine en dépôt au LaM, Villeneuve d'Ascq



EN COUVERTURE Art contemporain



Aerocene, lancement à White Sands (Nouveau-Mexique, États-Unis), 2015

► PARIS / PALAIS DE TOKYO

DU 17 OCTOBRE AU 6 JANVIER

Tomás Saraceno en lévitation au Palais de Tokyo

Seule population à qui l'on déconseille cette exposition : les arachnophobes ! Les petites bêtes à huit pattes sont en effet à l'honneur de cette immense carte blanche, composée par Tomás Saraceno comme une utopie ludique, qui cherche à nous ouvrir les portes d'autres mondes. Admirez les toiles fabuleuses construites par nos amies les araignées, mais aussi les faire réagir à nos mouvements et nos sons ; hanter de notre ombre un microcosmos où les planètes se transforment en instruments de musique ; rêver d'un futur pas si lointain où l'homme vivrait dans les airs, plutôt que de se voir confisquer le ciel par le trafic des avions... Voilà quelques-unes des propositions folles de l'artiste argentin vivant à Berlin (avec tous ses vivariums). Et si, finalement, on recommandait aussi la visite aux angoissés de l'araignée ? Ils pourront entamer ici des conversations avec le règne animal susceptibles de guérir toutes les phobies ! E. L.

«Carte blanche à Tomás Saraceno – On Air» www.palaisdetokyo.com



expositions

photo moderne



Ci-contre Tomás Saraceno,
14 billions (Working Title),
Stockholm, 2010, cordes noires
©TOMÁS SARACENO/ANDERSEN'S
CONTEMPORARY, COPENHAGUE.

TOMÁS SARACENO EN PLEIN CIEL

Du 17 octobre au 6 janvier

Après Philippe Parreno, Tino Sehgal et Camille Henrot, l'Argentin Tomás Saraceno (né en 1973) s'empare de la totalité du Palais de Tokyo. « Il ne s'agissait pas de proposer une rétrospective, mais de créer une expérience inédite », explique la commissaire Rebecca Lamarche Vadel. L'artiste a envisagé le lieu comme un organisme vivant, immersif, peuplé d'installations (une nuit cosmique tissée de centaines de toiles d'araignées en guise d'introduction) et de vidéos autour de ses préoccupations de toujours : comment habitons-nous ce monde et comment le percevons-nous ? « Saraceno n'est pas dans l'utopie. Il regarde des mondes que l'on ne voit pas », conclut la commissaire.

PARIS « TOMÁS SARACENO. ON AIR »,
Palais de Tokyo, 01 81 97 35 88.



MAGAZINE
LES EXPOS DE LA RENTRÉE

LES MEILLEURES EXPOSITIONS DE LA RENTRÉE

PAR LA RÉDACTION

16• TOMÁS SARACENO

Palais de Tokyo, Paris-16^e

Du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019

Pour la quatrième édition de la série des cartes blanches, le Palais de Tokyo confie cette année ses espaces d'exposition à l'artiste argentin qui réalisera à cette occasion son projet le plus vaste. Saraceno, dont le travail se trouve à la croisée de l'art, de la science et de l'architecture, invite différents acteurs à participer (chercheurs, activistes, scientifiques, musiciens, philosophes, etc.).

palaisdetokyo.com



Vogue Italie – Settembre 2018

VOGUE

MAGAZINE

Tomás Saraceno in mostra a Parigi

Con le sue sculture fluttuanti come pianeti, a ottobre in mostra a Parigi, TOMÁS SARACENO immagina un mondo nuovo: lieve, senza confini.



SEPTEMBER 10, 2018 6:30 AM

by LELLA SCALIA | FOLLOW LELLA



Photography by Studio Tomás Saraceno, © 2015

Una concreta utopia. Osservando i velivoli di Tomás Saraceno, le sculture fluttuanti come pianeti inesplorati, le superfici che sfidano le leggi di gravità, i confini tra le discipline umane diventano labili. E le potenzialità si moltiplicano. «Quando siamo online, passiamo da una pagina web all'altra. Spero che la stessa elasticità di pensiero, la capacità di muoversi "cross-border", propria soprattutto delle ultime generazioni, possa essere applicata ad altri ambiti, cambiando il modo in cui ci spostiamo o viviamo», ipotizzava già nel 2015 il quarantacinquenne artista argentino, architetto

di formazione. Innovatore al punto da immaginare spostamenti per via aerea a impatto zero dentro enormi e leggerissime sculture o musei volanti di plastica riciclata; incuriosito dalle intersezioni tra biologia e antropologia, Saraceno riscrive le regole del possibile. Lo aveva fatto all'HangarBicocca di Milano, nel 2013, con "On Space Time Foam", facendo camminare i visitatori a venti metri d'altezza su membrane trasparenti, e oggi lo ripropone occupando l'intero spazio espositivo del Palais de Tokyo insieme ad architetti, astrofisici, ricercatori e persino tele di ragno cui spesso si ispira per le sue installazioni. Il risultato si intitola "On Air. Carte Blanche to Saraceno" (dal 17 ottobre al 6 gennaio 2019), la più grande esposizione fino a ora dedicata all'artista ormai da un paio d'anni di stanza a Berlino, sorta di viaggio tra cloud cities e strutture pionieristiche.

Un invito aperto alla collettività il cui incipit è già scritto. «È l'inizio dell'“Aerocene”, una nuova era che lascia alle spalle la violenza dell'“Anthropocene” (epoca dell'inquinamento a opera dell'uomo, ndr) per abbracciare l'ecologia, la coscienza etica e nuovi modi di navigare nell'aria», spiegava Saraceno durante i Ted Talk del 2017 che esploravano come costruire il futuro. Un manifesto d'arte politica.

Foto courtesy Aerocene Foundation; © studio Tomás Saraceno

Vogue Italia, settembre 2018, n.817, pag.236

Ce qu'il faut voir cet automne

« Tomas Saraceno », au Palais de Tokyo

Vous avez toujours rêvé de jouer à l'homme-araignée? Laissez-vous piéger dans les soyeuses toiles de Tomas Saraceno: l'utopiste argentin a apprivoisé les plus habiles des arachnides, jusqu'à en faire ses collaboratrices. Il compose une parabole tout en danse, musique et expériences scientifiques, autour de l'urgente nécessité qu'a l'homme de changer son regard sur la planète. *Du 17 octobre au 6 janvier 2019.*



Studio Tomás Saraceno

ARAIGNÉES VIRTUOSES

L'Argentin **TOMÁS SARACENO** présente une installation monumentale ponctuée de trois *Jamming with Spiders* : des musiciens invités jouent avec les fils de toiles géantes pour communiquer avec des artistes à huit pattes.

DANS UNE CLAIRIÈRE EN BORD DE RIVIÈRE SE DRESSE UN BÂTIMENT INDUSTRIEL

en brique comme il y en a tant à Berlin. Dans les années 1990, ses murs ont certainement accueilli des raves mais à présent, l'un des plus grands artistes contemporains en a fait son fief. En pénétrant à l'intérieur, on comprend que Tomás Saraceno n'a pas eu les yeux plus gros que le ventre. Toute cette place, l'Argentin en avait bel et bien besoin. Déjà parce que face à son calendrier ultra chargé, son équipe d'une trentaine de personnes est en ébullition. Exit le mythe de l'artiste esseulé dans son atelier, ici le fonctionnement est celui d'une petite entreprise. Surtout, parce que la nature même de sa pratique imposait de reconstruire tout un écosystème. Né en 1973, Tomás Saraceno est architecte de formation mais s'est imposé

comme l'un des fers de lance de l'art environnemental, proche notamment de l'artiste Olafur Eliasson et des philosophes Bruno Latour ou Timothy Morton.

Pour faire simple, Tomás Saraceno est l'artiste qui murmure à l'oreille des araignées. Son œuvre a des ambitions célestes mais s'enracine dans le plus petit échelon de l'univers : l'observation minutieuse de ces créatures mal aimées qui nous environnent, chacun de nous et en chaque point du globe. Les araignées donc, dont il reproduit les savantes architectures des toiles qu'elles tissent. A la Biennale de Venise en 2009, il présente *Galaxies Forming along Filaments, like Droplets along the Strands of a Spider's Web*. Un entrelacs de câbles et de fils tendus à travers l'espace, dont la prolifération

rhizomatique faisait d'abord penser à des formes générées par ordinateur. Rien de tout cela. Ces "galaxies" transposaient tout simplement à échelle humaine l'ingéniosité des plus vieilles architectures du monde : celles du monde animal. Au premier étage de l'atelier berlinois, il fait sombre et chaud. Un climat qui, nous explique-t-on, sied aux bestioles. L'artiste s'est entouré de spécialistes et un arachnologue du Max Planck Institute de Berlin se joint à la visite.

Ces structures, Tomás Saraceno ne fait pas qu'en étudier les lois. Dès la mi-octobre, il investira l'intégralité des quelques 22 000 m² du Palais de Tokyo. En cela, il succédera dans l'exercice de la carte blanche à Philippe Parreno, Tino Sehgal et Camille Henrot pour ce qui sera sa plus grande exposition à ce jour. Les

Son œuvre s'enracine dans le plus petit échelon de l'univers : l'observation minutieuse de ces créatures mal aimées qui nous environnent

sculptures arachnéennes, son hit, seront bien sûr présentes. *“Nous avons étudié les araignées qui vivent au Palais de Tokyo. Au seul niveau inférieur, nous en avons dénombré 450, de sept ou huit espèces différentes.”* Selon un système de communication acoustique, les araignées communiquent entre elles par les vibrations des fils de leurs toiles. A Paris, les toiles géantes construites de main d'homme seront elles aussi activables, chaque fil venant vibrer et produire une note de musique. Pour autant, *On Air*, le titre de l'exposition, n'est pas exactement interactive. *“Au Palais de Tokyo, il n'y aura pas de visiteurs ou de spectateurs, mais uniquement des participants qui feront intégralement partie de l'œuvre.”*

On touche alors au cœur du travail de Tomás Saraceno. Ce dernier est certes artiste, mais comme l'étaient les polymathes de la Renaissance. La ruche qu'est son atelier en témoigne. Sa pensée se nourrit d'art et d'architecture certes, mais aussi des sciences naturelles, de l'astrophysique et de l'ingénierie. *“L'exposition au Palais de Tokyo n'est pas une rétrospective mais établit des connexions entre tous mes champs de recherche”*, précisera-t-il encore. De connexion en connexion, c'est tout un système de pensée qu'il espère arriver à faire bouger ; pour inventer, à terme, le chemin menant à une nouvelle synergie avec l'environnement. L'échelle microscopique de la toile d'araignée est un exercice de pensée permettant à l'homme de faire l'expérience du décentrement, de s'expérimenter comme hors d'échelle face à un monde où il n'est plus au centre. Or, les habitudes ont la peau dure, et seul l'art, par sa capacité à modéliser et à rendre physiquement présent les idées et les concepts, peut espérer produire un changement de mentalités.

L'exposition au Palais de Tokyo marque une étape supplémentaire dans

l'histoire au long cours qu'entretient Tomás Saraceno avec la France. C'est justement au Grand Palais à Paris, à l'occasion de la conférence sur le climat COP 21, qu'il présente ses premières sculptures flottantes dites *Aerocene*. Pour se maintenir en l'air, celles-ci n'ont besoin de rien d'autre que d'air et de soleil. Des sculptures certes, mais aussi des prototypes de ballons capables de s'élever plus de quarante kilomètres au-dessus de la terre le jour, et de redescendre la nuit lorsque décroissent luminosité et température. Depuis 2008, l'artiste travaille en effet au prototype des *Cloud Cities*, des villes aériennes, transnationales et modulaires. L'Aérocène, en effet, désigne chez lui l'ère qui succède à la destruction de la planète par l'homme durant la période de l'Anthropocène. A l'ancrage terrestre des énergies fossiles succède une ère aérienne et un *“imaginaire thermodynamique”* qui reste encore à inventer. En 2015 toujours, c'est déjà au Palais de Tokyo qu'il dédiait un colloque à la question : *“Comment renouveler l'utilisation de nos ressources au moyen d'un 'imaginaire thermodynamique' et d'une sculpture flottant dans la stratosphère ?”* Y répondre prendrait une vie entière, mais on l'a compris, Tomás Saraceno se préoccupe moins de la fin que du trajet, moins de la résolution que de la patiente accumulation d'infimes changements. Après tout, la menace d'éradication de la civilisation que fait peser sur la planète le réchauffement climatique tient lui aussi à quelques degrés. **Ingrid Luquet-Gad**

Jamming with Spiders par Tomás Saraceno, avec Alvin Lucier (**26 octobre**), Evan Zyporin (**23 novembre**) et Eliane Radigue (**14 décembre**), dans le cadre de sa carte blanche “On air” présentée **du 17 octobre au 6 janvier 2019 au Palais de Tokyo**, Paris XVI^e, tél. 01 81 97 35 88, www.palaisdetokyo.com

Festival d'Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Vogue.fr - 6 septembre 2018

VOGUE
PARIS

CULTURE À VOIR



Les 20 expositions les plus attendues de la rentrée

Par Manon Garrigues le 06 Septembre 2018

10

"Carte Blanche à Tomás Saraceno" au Palais de Tokyo



© Spiders: Underwater; 2017; Argentina; Aquatica In The Air Bubble Of The Underwater Web She Built At Studio Tomás Saraceno, 2017; Courtesy The Artist; Tanya Bonakdar Gallery, New York; Andersen's Contemporancy, Copenhagen; Pinokkio Contemporary Art, Geneva

La carte blanche de la rentrée du **Palais de Tokyo** va faire parler d'elle. Le musée parisien a invité **Tomás Saraceno** à investir les 13 000 m² de ses espaces d'exposition le temps d'une exposition éphémère qui fait la part belle au spectaculaire. Son crédo ? Croiser les arts, la science et l'architecture pour repenser poétiquement notre manière de voir le monde. L'espace d'exposition se transforme en membrane articulée autour d'agents humains et non humains, visibles comme invisibles, au rythme de sons et chorégraphies cosmiques. Un voyage inoubliable qui interroge notre rapport à la nature et aux microcosmes qui dévoilent ici toute leur force artistique. L'artiste contemporain argentin réussit son pari et sa carte blanche, de haute volée, a tout pour rester dans les annales du palais, et dans nos mémoires.

Carte Blanche à Tomás Saraceno - On Air, du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019, Palais de Tokyo, 13 avenue du Président Wilson 75116 Paris

Marie-Claire Maison – 13 septembre 2018

marie claire
Maison

Les 10 expos archi et design incontournables de la rentrée

Par Alexandra Pizzuto | Publié le 13/09/2018 à 09:41

6/10 | “Carte Blanche à Tomas Saraceno - On Air” au Palais de Tokyo



Cet automne, le Palais de Tokyo donne carte blanche à l'**artiste argentin Tomas Saraceno**. Intitulée “On Air”, cette exposition vise à “repenser poétiquement notre manière au monde” à travers une sélection d’œuvres ambitieuses, “à la croisée des arts, de la science et de l’architecture”. Nouvelles productions ou pièces reconnues, les réalisations du maestro contemporain, distillées à travers les 13 000 m² du musée, assureront une expérience sensiblement inédite aux visiteurs. Plongés dans un imaginaire commun revisité, ils pourront ainsi observer “une particule de poussière”, des toiles d’araignée ou encore des villes-nuages à l’architecture élaborée.

“Carte Blanche à Tomas Saraceno - On Air”, au Palais de Tokyo, du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019, tous les jours (sauf les mardi) de midi à minuit. Plein tarif 12€, tarif réduit 9€.

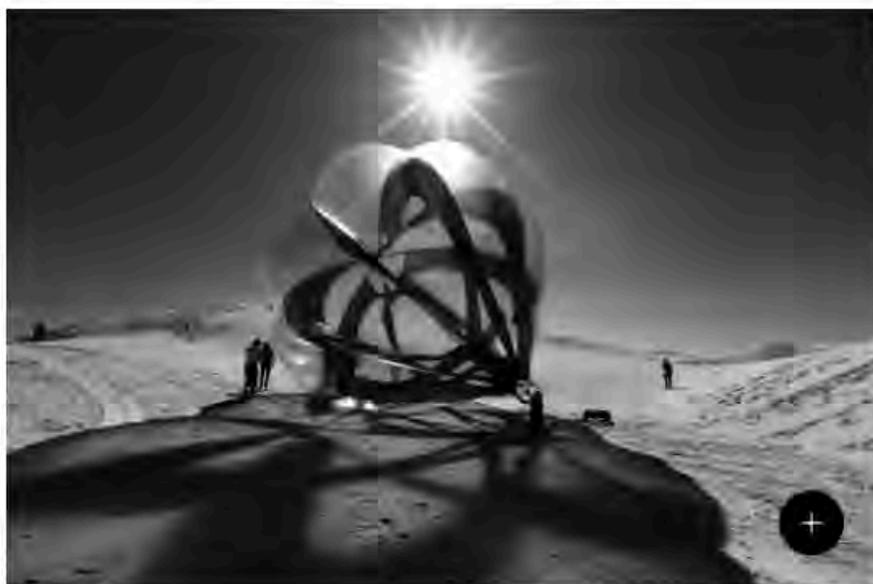
Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris



D'art d'art

Les expositions incontournables de l'automne 2018

À Paris, en province ou à l'étranger, les musées misent sur des valeurs sûres. Un mot d'ordre : la modernité, quelle que soit son époque.



© Tomas Saraceno

TOMAS SARACENO INVESTIT LE PALAIS DE TOKYO

Succédant à **Camille Henrot** l'hiver dernier, l'artiste argentin le plus en vue du moment, féru de design comme de sciences, prend possession de l'espace immense et follement modulable du **Palais de Tokyo**. L'objectif : une carte blanche nommée *On Air*, « imaginée comme un écosystème en devenir où se déroule chaque jour une chorégraphie et une polyphonie renouvelée entre les univers humains et non humains »... Dans ce cadre sont aussi programmées des journées « Voices Collide », où les visiteurs sont invités à participer à une conversation portant sur les araignées, les nouvelles énergies ou les formes diverses de network.

Carte Blanche à **Tomas Saraceno** : *On Air*

Du 17 octobre au 6 janvier au Palais de Tokyo

www.palaisdetokyo.com



L'ŒIL EN MOUVEMENT SCENES



Quoi ?

« Jamming With Spiders », dans le cadre de l'exposition « On Air » de Tomás Saraceno et au Festival d'automne, avec Alvin Lucier, Éliane Radigue et Evan Ziporyn

Où ?

Palais de Tokyo, Paris-16^e

Quand ?

Les 26 octobre, 23 novembre et 14 décembre 2018 à partir de 19 h 30

Comment ?

www.palaisdetokyo.com
www.festivalautomne.com

TOILES MUSICALES

PARIS Elle se tient là, seule, au centre de l'immensité du Palais de Tokyo investi par Tomás Saraceno pour sa carte blanche « On Air ». Telle une muse, elle fascine l'artiste depuis une dizaine d'années, émerveillé par ses créations sur toile qui dépeignent sa façon d'être en relation avec le monde qui l'entoure. Elle n'entend rien, mais perçoit les infimes vibrations provoquées par l'onde sonore sur la multitude de fils qui prolongent son corps. Plongé dans une atmosphère visuelle réunissant les créations *Cosmic Dust* (2016) et *163 000 Light Years* (2016), le vaste espace qui constitue l'œuvre *Event of Perception* devient le laboratoire d'une expérience musicale et visuelle

inédite où trois compositeurs emblématiques de la musique expérimentale viennent tour à tour jouer avec cette musicienne en puissance grâce au micro conçu par le studio Saraceno, capable d'amplifier les vibrations qu'elle crée en frappant la surface de sa toile. Le premier à établir le contact est le compositeur américain Alvin Lucier, qui lui présentera une création conçue spécialement pour elle, mêlant les rythmes de la Lune et de son propre corps à ceux produits par cette partenaire imprévisible. Pionnière de la musique électronique, la Française Éliane Radigue, qui compose des chants inaudibles avec des fréquences imperceptibles pour

l'homme, lui proposera une nouvelle version de sa création *Occam Ocean* avec quatre instrumentistes qui interagiront, peut-être, avec cet autre invisible. Quant au compositeur et clarinettiste américain Evan Ziporyn, il jouera une partition composée à partir de ces imbrications architecturales dont elle a le secret. Si elle reste invisible à l'œil nu, saura-t-elle se faire entendre ? Telle est la grande inconnue qui renforce la dimension captivante de ces trois expériences sensorielles et immersives que propose ici Tomás Saraceno, révélant un nouvel aspect de l'infinie variation cosmique du monde qui nous entoure et nous échappe. — CÉLINE GARCIA-CARRÉ



What's up ?

Par Thibaut Wychowanok

66



1
TADAO ANDO, UN ARCHITECTE À BEAUBOURG
Maître du béton lisse et des formes minimales, le Japonais Tadao Ando se voit consacrer une grande rétrospective au Centre Pompidou. L'architecte chargé de la transformation de la Bourse de commerce (qui accueillera à Paris la Collection Pinault en 2019) s'y dévoile en véritable artiste, marqué par la spiritualité, la lumière et l'expérience corporelle des espaces.

Tadao Ando - Le Défi, du 10 octobre au 31 décembre au Centre Pompidou, Paris IV^e.

2
L'ASIE RÉVÉE D'YVES SAINT LAURENT
Cet automne, le musée Yves Saint Laurent Paris propose une plongée dans l'imaginaire asiatique du créateur. Cinquante modèles haute couture viennent témoigner de sa passion pour l'Inde (dès sa première collection), la Chine et le Japon. Une Asie rêvée par le couturier présentée sous forme de dialogue avec divers objets d'art (issus notamment des collections du musée Guimet).

L'Asie rêvée d'Yves Saint Laurent, du 2 octobre 2018 au 27 janvier 2019, musée Yves Saint Laurent Paris, 5, avenue Marceau, Paris XVI^e.

3
LES INSTALLATIONS IMMERSIVES DE TOMÁS SARACENO
Rendu célèbre par les toiles d'araignée qu'il expose dans des cubes métalliques ouverts, cet Argentin né en 1973, d'abord formé à l'architecture à Buenos Aires, est l'invité du Palais de Tokyo. Entre science et art, l'ensemble des espaces sera transformé en un vaste terrain d'expériences, ponctué par de grandes installations immersives comme une œuvre sonore et interactive dans laquelle se retrouve le motif de la toile

d'araignée, qui s'apparente à celle des réseaux neuronaux.

On air de Tomás Saraceno, du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019, au Palais de Tokyo, Paris XVI^e.

4
HIROSHI SUGIMOTO À VERSAILLES
Après Jeff Koons, Anish Kapoor et Olafur Eliasson, le Château de Versailles ouvre grand ses portes à Hiroshi Sugimoto. L'artiste, dont les photos de mers ou de cinémas réalisées en noir et blanc sont devenues iconiques, investira les jardins du domaine de Trianon. Il y déploiera ses clichés ainsi que des projets liés à l'architecture et au spectacle vivant, deux autres de ses passions.

Sugimoto Versailles, du 16 octobre 2018 au 17 février 2019, au Château de Versailles (78).

5
L'INDIVIDU À L'ÈRE TECHNOLOGIQUE VU PAR SIMON FUJIWARA
Né en 1982, le jeune artiste prend possession du bâtiment de Rem Koolhaas de Lafayette Anticipations, pour y développer ses narrations passionnantes qui mêlent histoires intimes et grande histoire. Il y sera question d'Anne Frank et de sa postérité, mais aussi des réseaux sociaux et de leur impact sur nos vies. Car rien n'intéresse plus Simon Fujiwara que les médias de masse et la fétichisation de l'expérience personnelle.

Revolution de Simon Fujiwara, du 13 octobre 2018 au 6 janvier 2019, à Lafayette Anticipations 9, rue du Plâtre, Paris IV^e.

Les expositions

à ne pas rater

Vogue - Octobre 2018



176 rendez-vous



La carte blanche:
Tomás Saraceno

Tomás Saraceno tisse sa toile à Paris. Dernier invité en date des cartes blanches du Palais de Tokyo, l'Argentin prend la mesure du centre d'art (le plus grand d'Europe) en créant un cosmos. Ce monde clos est ordonné avec des architectes, des astrophysiciens, des musiciens, des activistes, les visiteurs eux-mêmes et certains animaux, mobilisés dans l'écriture et la réalisation d'un nouvel univers. Ici, les certitudes et les acquis ne tiennent qu'à un fil. «On Air» réunit toute la complexité du monde qui se tient au dehors, pour rebattre les cartes de la perception et des ordres établis. L'infiniment petit frôle l'infiniment grand, le savant côtoie le profane et l'homme l'infini. Fidèle à ses suspenses, l'artiste projette notre vue plus loin que n'a coutume d'aller notre imagination. (AJ)

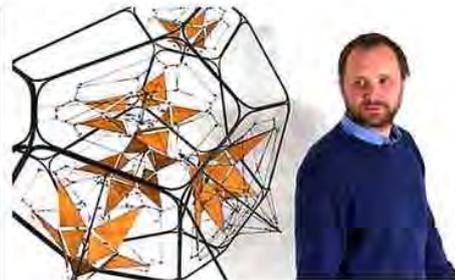
«On Air, carte blanche à Tomás Saraceno», Palais de Tokyo, Paris, du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019. palaisdetokyo.com



Le 17 octobre ouvre au Palais de Tokyo une exposition unique en son genre, orchestrée par l'artiste argentin Tomás Saraceno, où se mêlent le vivant et l'immatériel. Making of.

Par Emmanuelle Lequeux

D rôle de préambule pour cette carte blanche au Palais de Tokyo ! D'abord, Tomás Saraceno a demandé à l'institution d'arrêter de faire le ménage, des mois avant l'inauguration. Du moins, il fallait prévenir le personnel : il était désormais chaudement recommandé de laisser toutes les toiles d'araignées se développer, et pas que dans les interstices... Ensuite s'est montée une sacrée opération de repérage : toute une équipe s'est lancée dans l'étude de toutes les bêtes à huit pattes qui nichaient là. Au final, 450 spécimens ont été dénichés, appartenant à 8 espèces différentes. « *Star des arachnologues* », selon l'artiste, Christine Rollard, biologiste au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, s'est



© Photo Studio Tomás Saraceno, 2015.

« Je souhaite faire entrer le visiteur dans un état proche du sommeil et du rêve, afin qu'il apprenne à négocier avec d'autres réalités. »

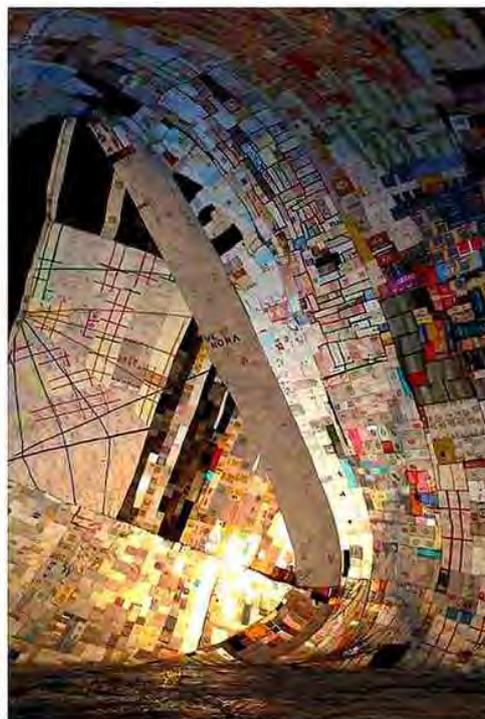
Tomás Saraceno, plasticien.

chargée de les classifier. « *On a même trouvé un spécimen très intéressant, venu du sud de la France, qui utilise l'acoustique pour sa communication* ». Il a fallu, enfin, en recueillir

Tomás Saraceno,
Museo Aero Solar, 2009,
Carmignano/Prato/
Montemurlo/Seano.



Courtesy the Aerocene Foundation et CCA Agency / Photo Joaquin Ezcurre, 2017/CC Aerocene Foundation/40



Courtesy Museo Aero Solar et Tomás Saraceno/Photo Janis Elio

Tomás Saraceno,
Performance Aerocene Explorer, 2017, Salinas Grandes, Jujuy (Argentine).

certaines, les mettre en boîte et leur faire faire le voyage jusqu'au studio de Saraceno, à Berlin. Elles ont dû en être enchantées car ce vaste bâtiment de briques du quartier de Lichtenberg a à leurs yeux tout d'un paradis. « *C'est la plus belle collection de toiles d'araignées au monde* », assure ce plasticien sans limites. Leurs salles sont bien chauffées, leurs terrariums aérés et Roland Mühlethaler n'a d'yeux que pour elles. Expert en bioacoustique des invertébrés (et oui, ça peut être passionnant) à la très renommée Max-Planck-Gesellschaft, il a travaillé à plein temps sur l'exposition. Ces demoiselles n'ont pas chômé non plus. En quelques mois, elles ont tissé dans des cadres spécialement conçus pour l'opération des toiles d'une infinie complexité.

Futurs possibles

Dévoilées sous la verrière du Palais de Tokyo plongée dans l'obscurité, 90 d'entre elles accueilleront le visiteur, éclairées d'une poursuite qui illumine ces labyrinthes de soie. Cela fait des années que l'artiste argentin se passionne pour l'univers des aranéides et qu'il collabore avec elles. Mais jamais il n'avait déployé sur une telle surface leur génie et leur force de travail. Pour ce projet énorme, qui aborde aussi les terrains de l'anthropologie, de la biologie, de la physique, Saraceno leur a fait « *subir* » toutes sortes d'expériences (bien

qu'aucun animal n'ait été maltraité dans le processus, qu'on se rassure). Un étudiant en physique s'est par exemple chargé de comprendre comment elles réagissaient à différents sons, en faisant vibrer des diapasons près d'elles. Résultat ? « *Bien sûr que la musique a un effet sur la façon dont elles composent leurs toiles* », est persuadé l'artiste. Pour nous en convaincre, il organisera même trois concerts dans une salle de *Web of at tension* (comme attention, précise-t-il) : des « *jamming with spiders* » qui se rêvent en « *jam-sessions inter-espèces* », avec des figures de la musique expérimentale — Alvin Lucier, Éliane Radigue et Evan Ziporyn. Les bestioles se mettront-elles soudain à composer des ronds, des carrés ou des zigzag cosmiques ? Le véritable intérêt n'est pas vraiment là. Pour Saraceno, il s'agit surtout de faire entrer le visiteur dans un état « *proche du sommeil et du rêve, afin qu'il apprenne à négocier avec d'autres réalités, avec les différents règnes et se projette avec eux dans des futurs possibles* ». Et il ajoute : « *Futurs, c'est un terme que j'emploie toujours au pluriel, jamais au singulier. Car il faut toujours se souvenir que notre silence peut être le bruit d'autres espèces* ». 🗨️

À voir

« **ON AIR. Carte blanche à Tomás Saraceno** », du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson Paris (16^e), palaisdetokyo.com

Le Figaroscope – du 10 au 16 octobre 2018



TOMAS SARACENO. C'est un peu la jeune vedette de cet automne. À 45 ans, l'Argentin installé à Berlin se voit offrir une carte blanche sur les milliers de mètres carrés du Palais de Tokyo, marchant dans les pas de Parreno, Sehgal et Henrot. Avec ce projet *ON AIR*, il promet de transformer les dédales du musée en une expérience sensorielle inédite. Créant un écosystème en mouvement, une «*chorégraphie polyphonique entre humains et non-humains*». On sait qu'il utilisera de vraies araignées invitées à tisser leurs toiles, ainsi que des cordes tendues qui produiront des variations sonores. Un univers arachnéen qu'il décline dans une série de concerts et ateliers à partir du 26 octobre. On retrouve également l'artiste dans *Suspension* au Palais d'Iéna.

S. DES.

Palais de Tokyo (XVI^e), du 17 oct. au 6 janv.

www.palaisdetokyo.com

On Air

17 Oct - 06 Jan 2019

Vernissage le 17 Oct 2018

📍 PALAIS DE TOKYO

👤 TOMÁS SARACENO

L'exposition « On Air » au Palais de Tokyo réunit des installations de Tomás Saraceno, des nouvelles créations et des œuvres majeures plus anciennes, au sein d'un projet interactif mêlant art et science. Ce projet pluridisciplinaire poursuit les recherches de Tomás Saraceno autour des relations entre humains et non-humains.

L'exposition « On Air » au Palais de Tokyo réunit des installations de **Tomás Saraceno** dans un projet collaboratif et évolutif destiné à imaginer de nouvelles façons d'habiter le monde.

« On Air » : Tomás Saraceno conçoit une exposition en forme d'écosystème

L'exposition « On Air » est la quatrième édition de la série des « cartes blanches » qui offrent aux artistes choisis la possibilité d'investir à leur guise l'ensemble des espaces d'exposition du Palais de Tokyo. Pour l'occasion, Tomás Saraceno a réalisé son plus vaste projet à ce jour, qui rassemble quelques unes de ses œuvres majeures et d'ambitieuses nouvelles créations qui font du Palais de Tokyo le lieu d'une expérience sensorielle inédite.

La proposition de Tomás Saraceno lui a été inspirée par les défis globaux que pose notre entrée dans une nouvelle ère, celle de l'Anthropocène, période de l'histoire de la Terre qui se caractérise par l'impact des activités humaines sur l'écosystème. L'ensemble intitulé « On Air » est conçu comme un organisme hybride, un écosystème en devenir au sein duquel se renouvellera chaque jour la chorégraphie et la polyphonie entre les humains et non-humains.

Les installations réunies ont en commun de porter à notre perception ce qui d'ordinaire lui échappe : elles aménagent un temps et un espace au sein desquels notre connaissance s'étend exceptionnellement au-delà de ses limites habituelles en rendant tangible les éléments qui peuplent l'air et la façon dont ils nous affectent, qu'il s'agisse de particules en suspension, de la pollution sonore ou des ondes radio.

Tomás Saraceno nous incite à repenser notre manière d'habiter le monde

En rendant ainsi visibles des histoires qui nous relient à notre environnement, Tomás Saraceno nous incite à repenser notre manière d'habiter le monde et simplement d'exister. Poursuivant ses recherches artistiques et scientifiques autour des réseaux tissés par les araignées, qui lui inspirent de spectaculaires installations, le projet « On Air » vise à célébrer une culture interconnectée et à promouvoir de nouveaux modes de productions de connaissances.

Dans cette perspective, la carte blanche est l'occasion pour Tomás Saraceno de réunir de multiples collaborateurs issus de domaines très variés : des institutions scientifiques, des activistes, des philosophes, des communautés locales, des musiciens, des animaux, des phénomènes célestes et même les visiteurs, invités également à participer à la vie de l'exposition qui sera en permanence enrichie et transformée par des ateliers, des séminaires et des « jamming-sessions ».



ARTE Y CULTURA

Tomás Saraceno llega al Palais de Tokyo con una "jam session cósmica"

PARIS.- Tomás Saraceno adhiere al lema de Marshall MacLuhan: "No hay pasajeros en la nave espacial 'Tierra'. Todos somos sus copilotos". Esa es probablemente la idea central de [On air, la mayor exposición realizada por el arquitecto tucumano, radicado en Berlín, que le consagra a partir de mañana el Museo de Arte Contemporáneo de París, más conocido como Palais de Tokyo.](#) Luisa Corradini SEGUIR 16 de octubre de 2018

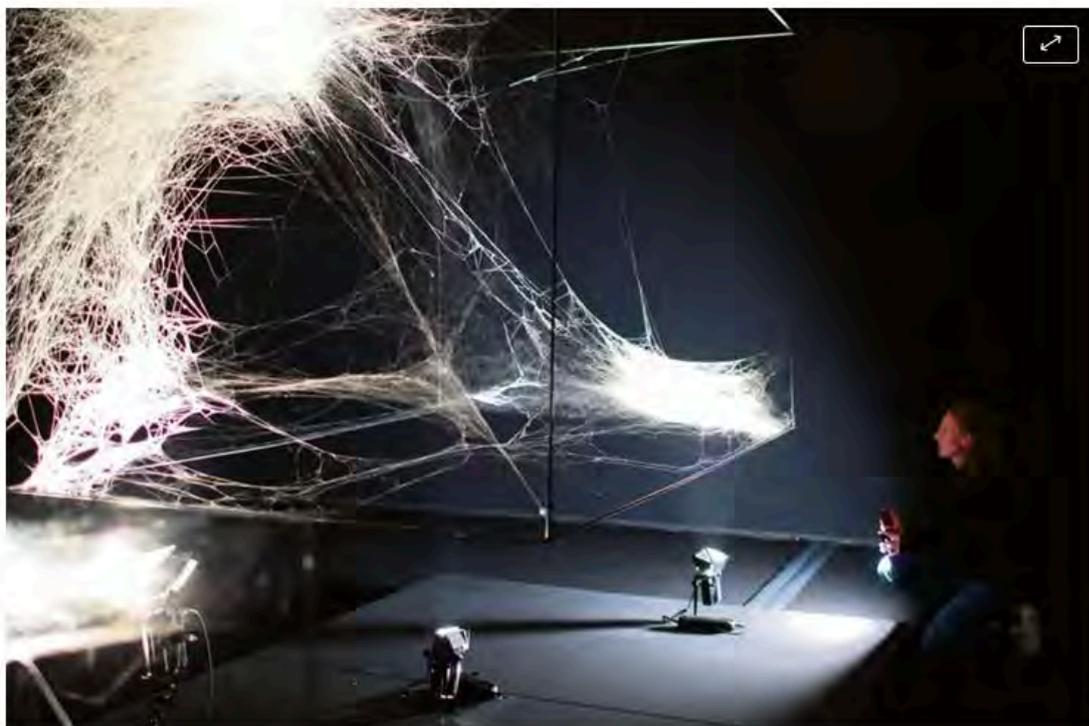
En los 13.000 metros cuadrados del célebre centro de arte de vanguardia, acompañado por un equipo de astrofísicos, músicos, filósofos e investigadores de distintas disciplinas y todas partes del mundo, [Saraceno](#) presenta el proyecto más importante de su carrera: una "jam session cósmica". Una experiencia sensorial única, que combina [sus tres grandes pasiones: el arte, la ciencia y la arquitectura.](#)



Polvo, haces de luz, telas de araña, cámaras, micrófonos y el propio público como elementos de una muestra sensorial Fuente: Reuters - Crédito: Gonzalo Fuente

"La idea es actuar juntos en un sistema en devenir, siempre contingente y en permanente evolución, siguiendo varios ritmos y trayectorias, para obtener un conjunto del universo", explicó ayer en la visita guiada para la prensa internacional, junto con la curadora Rebecca Lamarche-Vadel. Con pasión incansable, Saraceno señaló que cada respiración hace resonar una multitud de voces -humanas y no humanas- y contiene más de 25.000 millones de moléculas que vuelan a nuestro alrededor en forma permanente, más rápido que el sonido.

Desde esa óptica, "On air" es un ecosistema en movimiento que acoge en su seno una coreografía polifónica entre humanos y no humanos, donde las obras revelan los ritmos y trayectorias comunes, frágiles y efímeras que unen esos mundos. Así, la exposición se construye gracias a una miríada de presencias, animadas e inanimadas, que se encuentran y cohabitan.



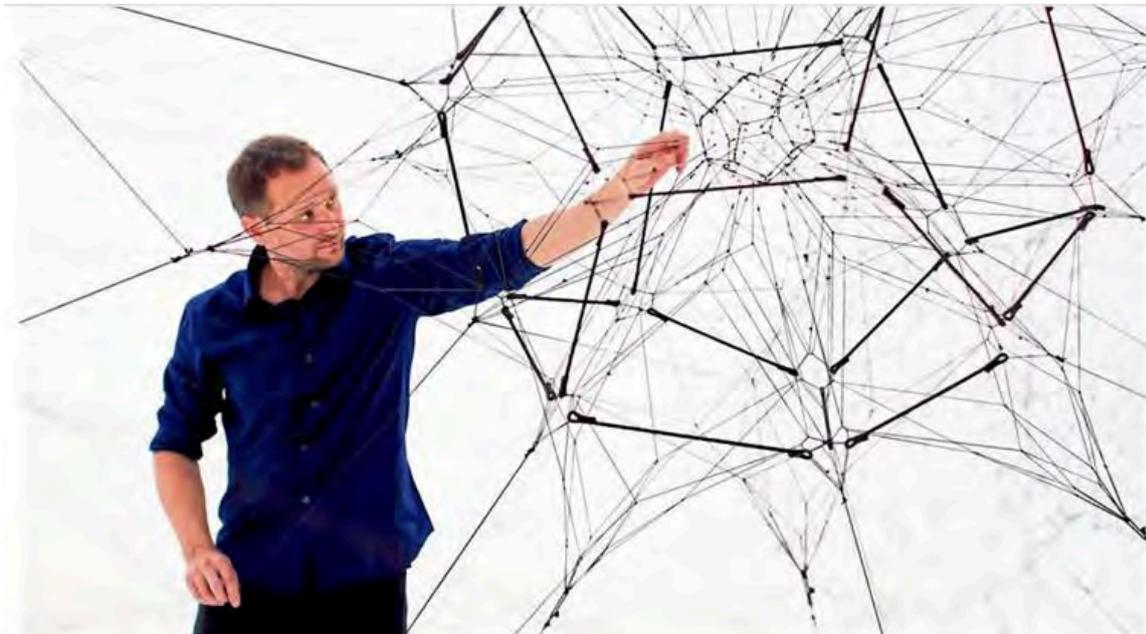
Una periodista sostiene un micrófono junto a la obra "Events of Perception" Fuente: Reuters - Crédito: Gonzalo

Fuente

Allí están sus telas de araña - [que hasta principios de año se vieron en el Mamba, en Buenos Aires](#)- y también los globos impulsados por energía solar del proyecto Aeroceno. Pero la muestra está pensada para revelar la fuerza de todas las presencias que pueblan el aire y la forma en que cada una de ellas nos afecta: del dióxido de carbono (CO₂) al polvo cósmico, de las infraestructuras y frecuencias radiofónicas a los nuevos corredores de movilidad aérea. "Esas historias invisibles, que componen la naturaleza de la que formamos parte, nos invitan a repensar poéticamente nuestra manera de habitar este mundo. Y de reevaluar nuestra forma de ser humanos", insistió.

¿Qué diferencia a "On air" de las exposiciones anteriores del arquitecto argentino, conocido por los investigadores de las universidades e institutos científicos más prestigiosos? Quienes lo conocen bien aseguran que esta muestra es mucho más importante en cantidad de obras.

¿Crítico Saraceno? Escuchándolo declinar cifras, datos científicos y referencias eruditas, el desprevenido probablemente lo crea. Pero el personaje tiene facetas fascinantes. Por ejemplo, en su atelier de Berlín tiene un piso entero consagrado a criar arañas para aprender sus distintos modos de convivir. Tanta es su fascinación que apenas llegó al Palais de Tokyo partió con su equipo en expedición por el edificio, donde consiguieron censar casi 500 arañas que viven tranquilamente hasta en los sitios más expuestos. "Allí -dijo apenas comenzó la visita-, en ese inmenso cartel que anuncia la exposición, en el ángulo superior izquierdo, había una de ellas tejiendo serenamente su tela".



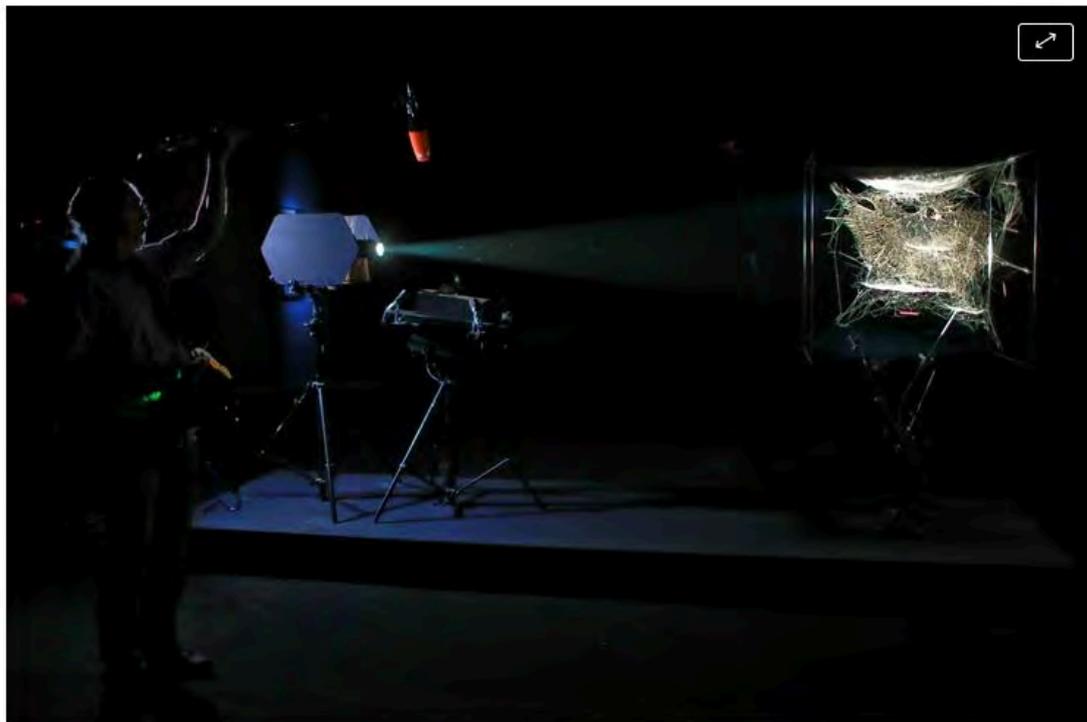
Arquitectura, arte y ciencias (naturales y sociales), una santísima trinidad para Saraceno Fuente: LA NACION -

Crédito: Gonzalo Fuente

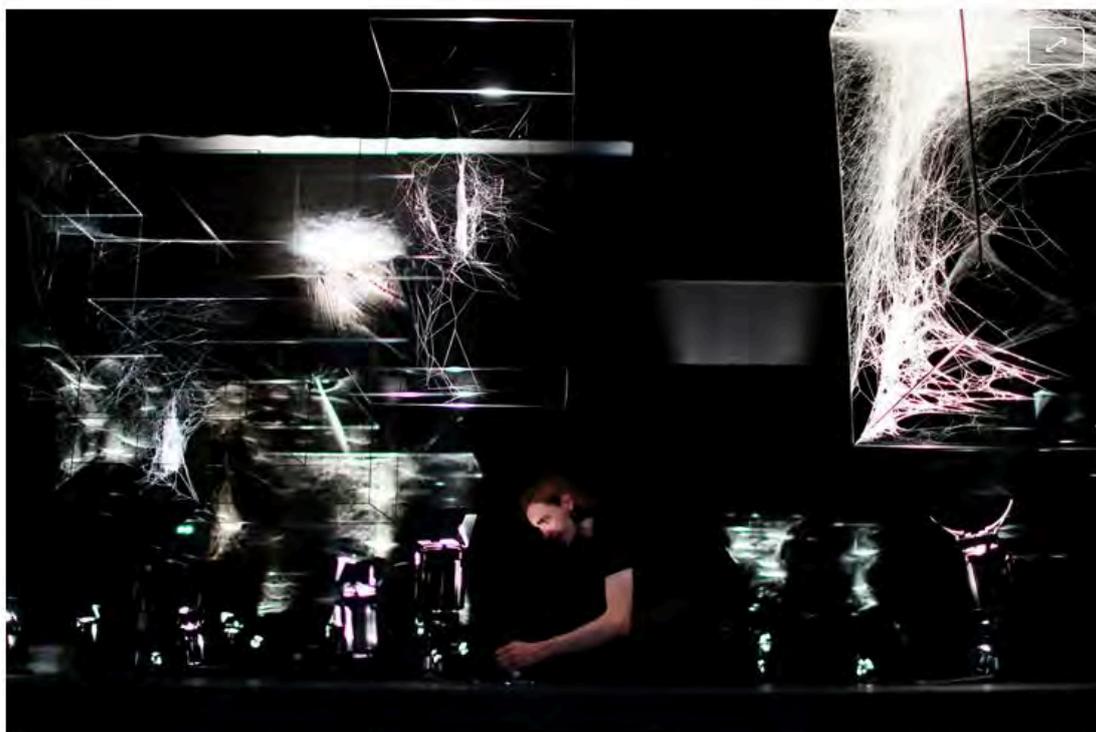
Pero, además del artista y el científico, también está -y tal vez sobre todo- el Saraceno político. "Vivimos una época en que el 1% de la población mundial toma decisiones cuyas consecuencias debe soportar el otro 99%. Creo que nunca en la historia hubo tanto poder concentrado en las manos de tan poca gente, donde las empresas suelen ser más poderosas que los gobiernos, mientras faltan mecanismos de regulación necesarios para garantizar los procesos democráticos", reflexiona. ¿Cuál es para él la solución? A su juicio, la respuesta no se encuentra en la inteligencia artificial (IA) ni en los algoritmos o los centros de datos, porque persiste la misma interrogación: ¿quién los controla? "La respuesta no consiste tanto en *jamming* (embotellar) el ritmo de tal o cual inteligencia humana o artificial, sino en hacerlo al ritmo de lo que llamo inteligencia social de las arañas (ISA)", dice.

Por eso, Saraceno también invitó a músicos a participar de esa jam session cósmica. Para el Palais de Tokyo, el artista trabajó con Evan Ziporyn en un instrumento musical, una suerte de tela de araña digital concebida y desarrollada en colaboración con el profesor Markus Buehler e Isabelle Su, del Laboratory for Atomistic and Molecular Mechanics del MIT. El público tendrá que moverse en medio de esa tela sonora gigante, en la que cada vibración se convierte en una señal que refleja la forma en que las voces son articuladas e imaginadas.

Para la curadora Rebecca Lamarche-Vadel, que trabajó con él en la preparación de esta muestra durante casi dos años, la acción de Saraceno es remarcable "por la consideración igualitaria que acuerda a disciplinas tan disímiles como la filosofía, la sociología, la antropología, la música, la etología, la ingeniería o la astrofísica". Y concluye: "Esa visión y formas de conocimiento tan diferentes se imbrican en sus trabajos hasta constituir una plataforma de búsqueda 'exterior' al límite de todos esos terrenos".



Fuente: Reuters



Fuente: Reuters



Fuente: Reuters

Por: [Luisa Corradini](#)

Magrencontre

TOMÁS SARACENO

ARTISTE CÉLESTE



**IL TRANSFORME
LES TOILES D'ARAIGNÉE
EN ŒUVRES ARTISTIQUES,
INVENTE DES MONDES
FLOTTANTS, IMAGINE LE FUTUR
DANS LES AIRS... LE CRÉATEUR
ARGENTIN DÉPLOIE SON
UNIVERS POÉTIQUE À PARIS,
AUX FRONTIÈRES DE L'ART
ET DE LA SCIENCE.**

« A

VEZ-VOUS PEUR DES ARAIGNÉES ? » demande, prévenante, la jeune femme qui nous fait visiter l'atelier berlinois de Tomás Saraceno, avant de nous précéder dans une pièce où certaines d'entre elles tissent leur toile sous le regard attentif des

entomologistes. Ces petits prédateurs de génie sont en partie au cœur de l'œuvre de Tomás Saraceno, artiste argentin de 45 ans, infiniment curieux, qui mène des recherches croisées entre l'art, les sciences naturelles, l'architecture et l'astrophysique. Silhouette juvénile, regard malicieux, il nous reçoit ensuite dans son grand bureau lumineux, s'enthousiasme pour un livre ou la pensée d'un chercheur, passe d'une découverte scientifique à la description d'une de ses œuvres... Son CV, impressionnant, raconte qu'il habite sur et au-delà de la planète Terre. Tomás Saraceno est surtout l'auteur d'une œuvre complexe, fascinante de poésie et de souffle, qui puise dans l'observation de la nature et de l'univers, rend visibles les arcanes cachés et les interdépendances, invente l'avenir et bouscule notre perception de l'environnement. Il a exposé partout, de New York à Buenos Aires, de Berlin à Rome, travaille avec la NASA ou le MIT... Pour *On Air*, sa carte blanche au Palais de Tokyo, à Paris, il déploie son univers, visionnaire et surprenant. « Il noue des fils entre les particules de poussière cosmique, l'architecture des toiles d'araignée et les futurs flottants », explique la commissaire de l'exposition, Rebecca Lamarche-Vadel. Aperçu de sa vaste galaxie. >

PAR ANNE-CLAIRE MEFFRE / PHOTOS SANDRINE ROUDEIX

PHOTOS COURTESY OF THE ARTIST/ANDERSEN'S, COPENHAGEN/ESTHER SCHIPPER, BERLIN/PINKSUMMER CONTEMPORARY ART, GENOVA/RUTH BENZAKAR, BUENOS AIRES/TANYA BONAKDAR GALLERY, NEW YORK



FOCUS SUR UNE ŒUVRE
COSMIC DUST

Roland Muhlethaler est biologiste, entomologiste, et « de plus en plus arachnologue », spécialisé en bioacoustique. Il travaille avec Tomás Saraceno et nous décrit *Cosmic Dust*, une des belles installations oniriques de l'exposition.

« Un faisceau de lumière révèle les particules de poussière qui sont pistées par un logiciel. Chaque trajectoire est traduite en un son diffusé dans la toile qu'une araignée tisse à côté. Les réactions de l'araignée sont traduites en sons redirigés vers les particules, modifiant leur trajet. Le visiteur influence l'œuvre par les turbulences de l'air induites en marchant, en respirant... »

Magrencontre

En cours d'élaboration dans l'atelier de l'artiste, cette création fait partie du projet *A Cloud Constellation*. Un assemblage de modules sphériques qui renvoie à une conception futuriste de l'habitat.



ARACHNÉE

« On me demande toujours pourquoi j'aime les araignées, mais leurs toiles me fascinent depuis que je suis enfant, explique-t-il, à la fois pour leur architecture, leur présence discrète et universelle et l'interdépendance entre l'araignée et sa toile, sans laquelle elle ne pourrait ni se nourrir ni communiquer. » Il collecte les araignées partout dans le monde, les met au travail dans des cadres qu'il a créés, et en fait des œuvres spectaculaires et fragiles. Pour les plus magiques d'entre elles, les *Hybrid Webs*, il introduit une seconde araignée, d'une autre espèce, qui tisse une architecture différente à côté ou sur la précédente. Au Palais de Tokyo, son équipe a recensé plus de quatre cents espèces d'araignées. Ils en ont rapporté à Berlin pour créer certaines des pièces de l'exposition : des toiles dans lesquelles, parfois, une araignée tissera in vivo, sensible à l'atmosphère qui l'entoure. Pour Saraceno, l'araignée symbolise la coexistence harmonieuse, comme dans une de ses histoires favorites : « En 1639, l'astronome anglais William Gascoigne découvre qu'une araignée a laissé des fils de soie en croix au centre des lentilles de son télescope : impressionné par la finesse des fils, il décide de les utiliser comme unité de mesure astronomique, le micromètre. J'aime l'idée que l'araignée et le cosmos puissent entrer en résonance... »

BIO EXPRESS

1973 : naissance à San Miguel de Tucumán, Argentine. **1992-2004** : études d'architecture puis d'art à Buenos Aires, Francfort et Venise. **2009** : International Space Studies Program, à la NASA, en Californie. Il participe à la 53^e Biennale de Venise et reçoit le Calder Prize. **2012** : il présente *Cloud City* sur le toit du Metropolitan Museum of Art de New York. **2014-2015** : résidence au Centre national d'études spatiales (Cnes). **2015** : participe à l'exposition *Le Bord des Mondes*, au Palais de Tokyo, et présente *Aerocene* dans le cadre de Solutions COP21, au Grand Palais, à Paris. **2017** : *How to Entangle the Universe in a Spider Web*, au Musée d'art moderne de Buenos Aires. À l'occasion de la Biennale de Lyon, il participe à l'exposition *Mondes flottants*.

DANS LES AIRS

Tomás Saraceno imagine le futur de l'humanité dans les airs, comme une manière de réhabiter le monde. « Tous les jours, 1,5 million de personnes voyagent déjà par voie aérienne », dit-il. À ceci près que chez lui le futur est débarrassé des énergies fossiles. Il a donné à ce futur idéal le nom d'*Aerocene**, un corpus de sublimes œuvres flottantes et le nom d'une fondation. *Aerocene* mêle l'art et la recherche environnementale pour sensibiliser à l'écologie et proposer de nouvelles formes de mouvements grâce au soleil, au vent et aux radiations terrestres. Il a ainsi inventé des ballons qui se déplacent avec l'énergie du Soleil – battant le record du monde de vol humain dans les airs – et a initié le Museo AeroSolar, qui transforme les sacs plastique usagés en œuvres collectives.

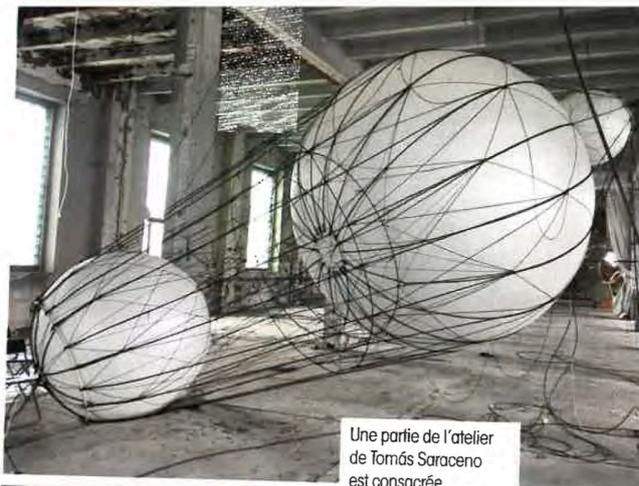
EXTENSION DU DOMAINE DE L'ART

On l'aura compris, Tomás Saraceno brouille les frontières entre l'art et la science. Il résume son processus de travail en un mot, « sérendipité », qui contient à la fois les

PHOTOS SANDRINE ROUDEIX ET COURTESY OF THE ARTIST/ANDERSEN'S, COPENHAGEN/ESTHER SCHIPPER, BERLIN/PINKSUMMER CONTEMPORARY ART, GENOVA/RUTH BENZAKAR, BUENOS AIRES/TANYA BONAKDAR GALLERY, NEW YORK



C'est dans une ancienne usine du quartier de Lichtenberg, à Berlin, que Tomás Saraceno a installé son studio de création. On y trouve un laboratoire de recherche sur les araignées, dont le plasticien étudie avec ses collaborateurs l'organisation sociale ou l'art si mystérieux de tisser des toiles.



Une partie de l'atelier de Tomás Saraceno est consacrée à la conception de prototypes. Réalisée dans le cadre du projet Aerocene, cette structure expérimentale est destinée à flotter dans l'espace, mue par l'énergie solaire.



notions de hasard heureux et de découvertes chanceuses, dans la lignée d'artistes comme Léonard de Vinci ou Richard Buckminster Fuller : « L'art est un lieu où l'on peut tester des idées dangereuses », dit souvent l'un de mes amis. » Ainsi, lorsqu'il cherchait à reproduire l'architecture des toiles d'araignées sans trouver le scanner 3D qui le permette, il en a « inventé un qui est capable de scanner la finesse des toiles d'une veuve noire, en les illuminant au laser. Du coup, cette machine intéresse les scientifiques de l'Institut Max-Planck, du MIT et de la NASA... »

RÉSEAU

Plutôt que d'inviter d'autres artistes à montrer leurs œuvres au Palais de Tokyo comme ses prédécesseurs, il convoque une liste fleuve de collaborateurs et d'inspirateurs : du philosophe et anthropologue Bruno Latour aux araignées – comme les *Nephila* ou les *Cyrtophora*, deux espèces avec lesquelles il travaille souvent –, en passant par l'arachnologue Christine Rollard, ou encore Evan Ziporyn, compositeur et directeur du Centre d'art, de science et de technologie du MIT, qui y propose des concerts dans les toiles d'araignée, l'une des nombreuses expériences à vivre parmi la foule de workshops, d'interventions et de conférences de l'exposition... À Berlin, dans son superbe atelier – une ruche savante dans deux immeubles en brique rouge –, son équipe, qui fluctue en fonction des projets, compte en

moyenne une quarantaine de personnes : architectes, ingénieurs, biologistes, philosophes, spécialistes du son, de la vidéo et des nouveaux médias...

PALAIS DE TOKYO

« L'idée est de faire du parcours une expérience : le visiteur n'est plus en dehors de l'œuvre, il en devient le participant, il l'éprouve, la parcourt, l'active... », souligne Rebecca Lamarche-Vadel. Conçue comme un écosystème, un gigantesque organisme vivant dans lequel on retrouve tous ses domaines de recherche, des toiles d'araignée aux mondes aériens, *On Air* évolue de l'ombre à la lumière et intègre une nouveauté dans le travail de Tomás Saraceno : du son, partout, induit par les mouvements des participants ou celui des araignées, aléatoire ou joué sur les fils de nids flottants et acoustiques dans la pièce monumentale qu'est *Algo R(h)i(y)thms*. « Les différentes microprésences rendront peut-être les humains plus sensibles aux autres : ainsi, pour ressentir les vibrations des araignées, il faut être vraiment silencieux... » ♦

« On Air, carte blanche à Tomás Saraceno », jusqu'au 6 janvier, au Palais de Tokyo, à Paris. palaisdetokyo.com.

*aerocene.org et studiotomasaraceno.org

Paris-art.com - 23 octobre 2018

parisart

DANSE | SPECTACLE

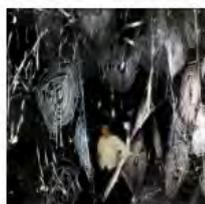
Festival d'Automne | Jamming With Spiders

26 Oct - 14 Déc 2018

📍 PALAIS DE TOKYO

👤 TOMAS SARACENO | ALVIN LUCIER | EVAN ZIPORYN | ELIANE RADIGUE

Entre performance, art et science, Tomas Saraceno dialogue avec les araignées. Au Palais de Tokyo, il livrera trois performances inédites, trois *Jamming With Spiders*. Pour une incursion expérimentale, musicale et soyeuse dans l'univers vibratile des danseuses architectes.



Dans le cadre de sa carte blanche au Palais de Tokyo, « [On Air](#) », l'artiste argentin Tomas Saraceno propose également trois arachno-concerts, trois *Jamming With Spiders*. Soient trois Jam sessions cosmiques, à retrouver en partenariat avec le [Festival d'Automne 2018](#). Installations, performances, concerts... Tomas Saraceno cultive une œuvre pluridisciplinaire. Architecte de formation, son attention aux espaces intègre toutes les formes de vie contribuant au lieu. Araignées incluses. Et quand Tomas Saraceno travaille avec des araignées, c'est pour mieux apprendre de leur expérience. Il est ainsi la première personne (artiste, ingénieur, architecte ou naturaliste) à avoir scanné et reproduit les habitats tridimensionnels et suspendus d'araignées tisseuses. À ce jour encore, il possède la seule collection existante de toiles d'araignée tridimensionnelles. Et lorsqu'il convie publics, musiciens et araignées à un arachno-concert, c'est pour mieux offrir une expérience de vibrations chorégraphiques.

***Jamming With Spiders* de Tomas Saraceno : trois arachno-concerts au Palais de Tokyo**

Performance d'écoute et d'observation, il se peut que les araignées et leurs toiles se mettent à danser au sein du Palais de Tokyo. Tandis que les publics sont invités à déambuler, écouter et observer ce qui vibre et danse. Lorsque Tomas Saraceno a initié ce travail entre musiciens et arachnides, la vibration a servi de point de contact. Avec une recherche autour du calibrage des fréquences les plus à même de permettre un dialogue inter-espèce. Si certaines araignées ont une vue perçante (avec huit yeux, comme les araignées sauteuses), d'autres sont quasi-aveugles. Du moins voient-elles par le toucher. Les araignées tisseuses (à l'instar des Tegenaria ou des Lycosa) sont ainsi particulièrement sensibles aux vibrations. Et l'enjeu du travail de Tomas Saraceno consiste notamment à trouver les différentes fréquences de communication. Celles qui induisent des réactions. Que les araignées s'immobilisent pour écouter, ou qu'elles répondent par le déplacement, le tissage.

Trois performances vibratiles inédites : danses d'araignées et de fils de soie

Pour sa carte blanche au Palais de Tokyo, Tomas Saraceno livrera trois performances inédites. La première session de *Jamming With Spiders* prendra ainsi corps avec le musicien expérimental américain Alvin Lucier. Composé pour l'évènement, avec *Heartbeats to the Moon Concert* Alvin Lucier jouera pour les araignées et la lune. La deuxième session sera celle d'Evan Ziporyn, compositeur et directeur du Centre d'Art du MIT (Massachusetts Institute of Technology), avec *The Spider's Canvas*. Pour cette pièce, les musiciens joueront dans la toile d'araignée, en l'utilisant comme une sorte de partition. Quant à la troisième session, elle prendra les traits du *Concerto pour arachnides* d'Eliane Radigue. Privilégiant les basses fréquences (voix, saxophone, clarinette basse...), Eliane Radigue livrera une suite de sa série *Occam Ocean*. Avec l'espoir de susciter des réactions chez les araignées, pour une création conjointe. Et que dansent les araignées ou les fils de soie, ces trois arachno-concerts seront exceptionnels.



Le plasticien argentin Tomás Saraceno présente l'exposition «On Air» dans le cadre de sa carte blanche au Palais de Tokyo. PHOTOS A. ROSETTI, STUDIO TOMÁS SARACENO 2018

Tomás Saraceno sur la piste des toiles

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Autour de l'anthropocène, ère définie par l'impact irréversible de l'homme sur la nature, l'Argentin propose au Palais de Tokyo, à Paris, une réflexion philosophique et esthétique qui s'appuie sur des installations inspirées par le comportement des arachnides.

Elles répondent aux doux noms de *Psechrus jaegeri*, *Holocnemus pluchei* ou *Argiope lobata*. Ce sont les stars de l'exposition de Tomás Saraceno. Pour la carte blanche du Palais de Tokyo, après Philippe Parreno, Tino Sehgal et Camille Henrot, l'artiste argentin est venu avec des araignées. Certaines habitaient déjà le Palais et ont été emmenées en Allemagne dans son studio pour y tisser leur toile. Les voilà de retour en France pour coloniser le XVI^e arrondissement. Né en 1973 à Tucumán (Argentine), exilé en Italie à l'âge de 1 an pour fuir la dictature avec ses parents – père ingénieur agronome et mère biologiste – Tomás Saraceno (*lire ci-contre*) est revenu dans son pays natal à 12 ans et y a étudié l'architecture. Passé aussi par les beaux-arts à la Städelschule de Francfort, il habite désormais Berlin.

GALAXIE DE FILS

Déjà repéré à la Biennale de Lyon, à la COP 21 et au Palais de Tokyo, Saraceno nous enjoint avec «On Air» à repenser notre environnement dans un parcours noir et blanc, à la fois minimaliste et majestueux. Passant intelligemment du microcosme au macrocosme, de la vision au son, du film à l'installation, il place les fascinantes bêtes à gros abdomens dans la liste des contributeurs, au même titre que les éminents scientifiques ou philosophes invités (Bruno Latour, Vinciane Despret...). Son obsession : faire tomber les murs entre les espèces, naturellement interconnectées. A l'heure de la prise de conscience de l'anthropocène, toute action humaine,

«Je cherche à voir à travers les yeux d'une araignée, même si elle est aveugle»

Fasciné par le cosmos, l'artiste argentin explique sa passion pour ces constructions en fils de soie, dont il étudie les réactions vibratoires au contact de l'air.

Rencontré trois jours après l'ouverture de son expo, Tomás Saraceno vient à peine de recouvrer la voix après une sévère extinction. On lui a posé cinq questions à propos d'«On Air». L'artiste a répondu avec un phrasé rapide et une pensée aussi dense qu'une toile dont il faudra parfois démêler les fils. Il reconnaît aussi manger de temps en temps de la viande mais beaucoup moins qu'avant – pour un Argentin, il est difficile d'arrêter.

Les araignées sont des prédateurs, parfois cannibales, vous les aimez vraiment ?

Il y a beaucoup de paranoïa et d'histoires à propos des araignées. Et surtout beaucoup d'arachnophobes. A Londres, récemment, on a fermé des écoles à cause d'une prétendue invasion de veuves noires. J'espère qu'avec l'expo, on repoussera nos phobies. Au fil des ans, je suis devenu complètement obsédé par les toiles. Sachez qu'une araignée ne mange pas sans sa toile car d'une certaine façon, c'est sa bouche. Et puis, elles sont aveugles et sourdes, selon nos critères de perception. Elles voient et goûtent à travers leur toile.

Vous préférez l'habitat à l'animal ?

Je pose la question : comment peut-on entrer dans d'autres mondes ? Comment peut-on voir à travers les yeux d'une araignée même si elle est aveugle ? Au Palais de Tokyo, elles sont totalement libres. Et peuvent bouger d'un fil à l'autre, d'une toile à l'autre. Certaines utilisent le ballooning, une technique de transport où elles éjectent de la soie pour se soulever dans les airs. Pour moi, cette expo, c'est l'histoire d'une rencontre entre différentes cultures et sociabilités. Nous avons rapporté des araignées d'Allemagne dont on observe le comportement. Car il existe des araignées qui colonisent les toiles des autres. Je pense aussi aux araignées zombies, dont le cerveau est contrôlé par des guêpes qui leur injectent une substance afin qu'elles construisent une toile pour protéger leurs larves. Je les montre sur un jeu de cartes présenté sous vitrine.

La première fois que vous avez observé une toile ?

J'ai toujours été fasciné par le cosmos. Quand on a découvert des ressemblances entre la toile cosmique, la structure de l'univers après le Big Bang – où les galaxies et les planètes ressemblent à des gouttes d'eau posées sur une toile en trois dimensions –, et les toiles d'araignées, j'ai trouvé ces analogies scientifiques très intéressantes. Et je me suis rendu compte que personne ne prêtait vraiment attention aux toiles d'araignées. J'ai donc développé un scanner avec un laser pour entrer dans l'univers des toiles et en comprendre la géométrie afin de voir s'il existe des analogies avec l'univers. Aujourd'hui, on perfectionne cette machine pour pousser plus loin les recherches.

Qu'apprend-on des toiles d'araignées ?

Je pense que nous en sommes encore au tout début des connaissances. D'une part, nous comprenons de mieux en mieux les structures, la solidité des matières. Mais aussi la communi-

cation via la «biométrie», qui étudie les vibrations. Nous avons développé des microphones pour entendre les bruits et comprendre l'architecture des toiles. En les observant, on peut désormais déterminer quelle espèce l'habite, quelle est la longueur des fils, combien il y a de nœuds... Nous nous demandons : puis-je percevoir quelqu'un qui est sur une toile qui n'est pas la mienne ? Il y a eu

des moments dans l'histoire où les humains étaient beaucoup plus reliés aux autres espèces. Quand un tsunami arrive, les fourmis montent dans les montagnes... il suffit d'observer la nature. L'homme a tendance à oublier qu'il fait partie d'un tout. Aujourd'hui, nous avons les ordinateurs, les téléphones, les technologies numériques, et on est perdu sans Google Maps. On ne sait même plus quand le soleil se lève et se couche.

Comment redéfiniriez-vous le rôle de l'artiste ?

Nous voulons tous étendre les champs de vision et montrer la voie. On tente toujours de repousser les limites de l'art, comme une araignée aveugle essaye de naviguer à vue sur sa toile. Dans l'état où se trouve le monde aujourd'hui, on a beaucoup à perdre. Je cherche à bousculer notre zone de confort pour l'ouvrir aux non-humains, à la poussière, au vent... Tout le monde devrait se sentir responsable afin de reformuler notre façon d'habiter le monde.

Recueilli par C.Mc.



aussi infime soit-elle, a des conséquences, et il nous le montre.

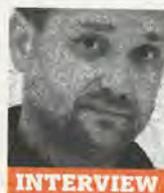
Arachnophobes, surmontez vos angoisses. Les araignées sont discrètes. Et même si on les imagine courir sous nos pieds dans la première salle plongée dans le noir (il n'y a pas de vitrine), et même si l'on entend d'inquiétants grattements (des micros amplifient les sons), la vision des 70 toiles qui inaugurent le parcours est mune splendideur. Il faut les regarder attentivement pour en apprécier les fabuleuses architectures : celle-ci en dôme parfait, celle-là en barbe à papa touffue ou cette autre en napperon de dentelle. Avec de bons yeux, on repère les bêtes en embuscade : elles se cachent dans leurs galaxies de fils entremêlés. Les toiles-pièges, toutes différentes, luisent sous les spots et frémissent doucement à notre passage. Car l'idée qui donne son titre à l'exposition est ici palpable : nos corps déplacent l'air et font bouger les filaments. *Sounding the Air*, une des plus belles installations, illustre ce principe : dans la pénombre, une caméra transforme en séquences sonores le frottement de l'air sur de longs fils de soie. Une musique de simili-didgeridoo s'en échappe. Dans l'installation *WEB SDR*, c'est nous qui devenons des araignées, en pinçant une immense toile noire reliée à des amplis. Nos corps paraissent soudain patauds comparés à ceux des agiles bestioles à huit pattes. Le parcours déroule un fil d'Ariane pour nous conduire à l'idée qu'un autre monde est possible. Progressivement, Saraceno nous plonge dans l'infiniment petit : des poussières cosmiques sont imprimées avec de l'encre aux particules fines puisées

dans l'air de Bombay. Il nous fait voyager dans le temps : de la vraie poussière dans le rayon lumineux d'un film du Grand Nuage de Magellan, une galaxie naïve dont les images nous parviennent du passé avec 163 000 années de latence.

ÉNERGIE SOLAIRE

Dans une grande salle maculée, *Spider Maps*, des toiles d'araignées chargées d'encre noire et posées sur de grandes feuilles blanches, évoquent élégamment les modélisations de la courbure de l'espace-temps. Comme une démonstration mathématique, d'une grande sobriété plastique, Saraceno nous conduit à «l'aéroscène», une utopie réaliste dans l'anthropocène. Alors que les activités humaines ont désormais un impact irréversible sur l'écosystème terrestre, la communauté aéroscène, dont il fait partie, expérimente les premiers vols humains à l'énergie solaire, sans combustible fossile. Dans les sous-sols du Palais de Tokyo est échoué un immense ballon de 20 000 sacs plastiques que l'artiste a déjà fait voler. Il nous invite à faire pareil dans des ateliers. Si certains cartels et titres peuvent paraître érudits ou alambiqués, rarement propos et formes se rejoignent avec tant de rigueur et de poésie au sein d'une exposition originale. Un conseil : la visiter à la nuit tombée, pour en apprécier pleinement les vibrations cosmiques. ◀

ON AIR Carte blanche à **TOMÁS SARACENO**
Palais de Tokyo, 75016. Jusqu'au
6 janvier. Rens. : www.palaisdetokyo.com



INTERVIEW

G. FUENTES BRITERS

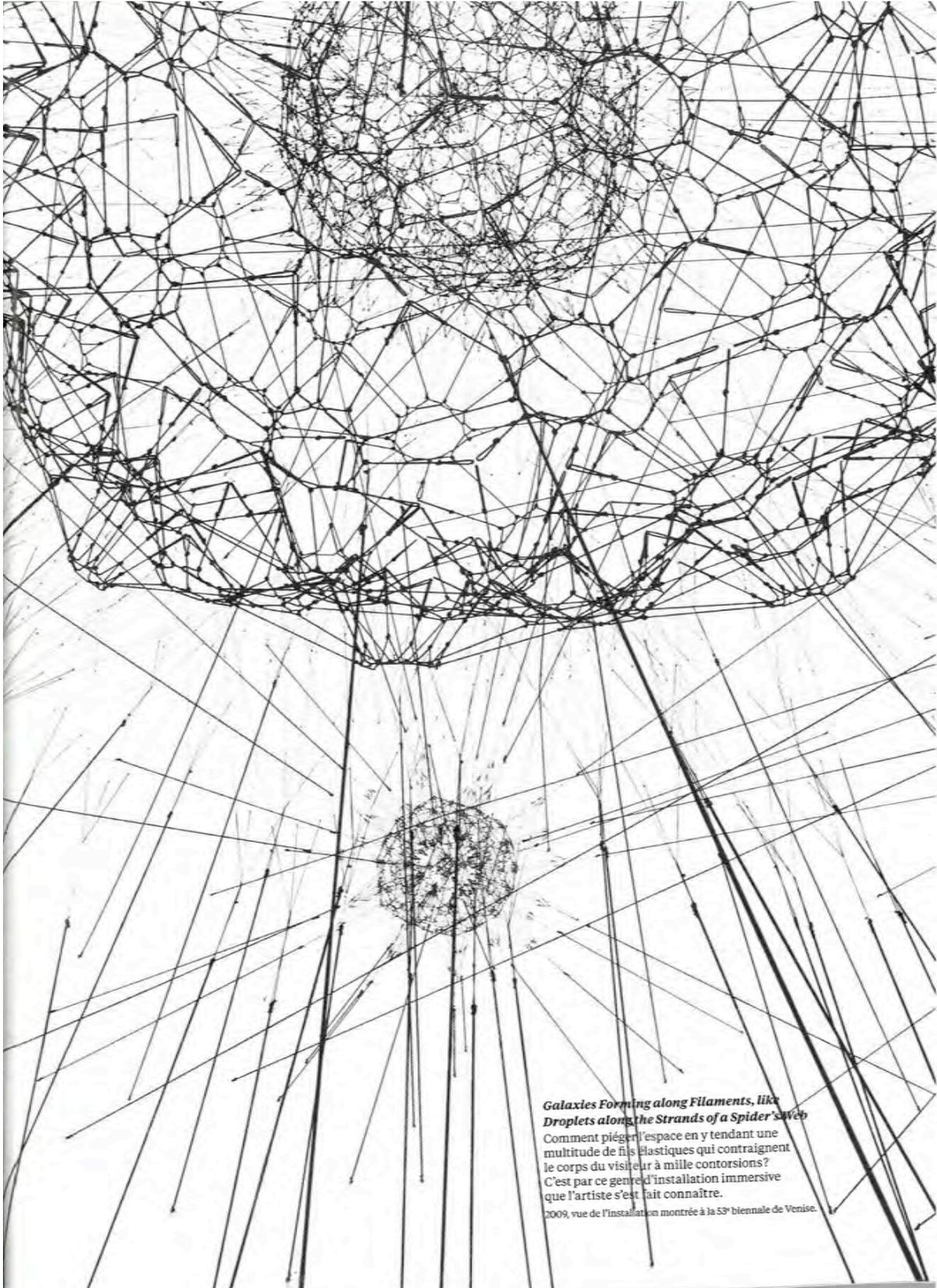
VISITE D'ATELIER

Tomás Saraceno, le Spiderman de l'art

Le plasticien argentin, feru d'astrophysique et d'écologie, se passionne aussi pour les araignées. Cellès-ci vont envahir le Palais de Tokyo dans une spectaculaire installation nous invitant à repenser notre relation avec l'environnement. Rencontre entre Terre et ciel dans son atelier berlinois, en compagnie de ses amies à huit pattes.

Par Emmanuelle Lequeux

Dans l'atelier de Tomás Saraceno, à Berlin, une vue du projet *Hybrid Webs*. Voilà des années que l'artiste collabore avec les araignées. Mais jamais il ne leur avait autant permis de tisser leurs toiles dans un espace d'exposition comme le Palais de Tokyo.



***Galaxies Forming along Filaments, like
Droplets along the Strands of a Spider's Web***

Comment piéger l'espace en y tendant une multitude de fils plastiques qui contraignent le corps du visiteur à mille contorsions? C'est par ce genre d'installation immersive que l'artiste s'est fait connaître.

2009, vue de l'installation montrée à la 53^e biennale de Venise.

VISITE D'ATELIER | TOMÁS SARACENO



Installé depuis quinze ans en Allemagne, l'artiste argentin y mène une étrange équipe, mêlant expert en aéronautique, archéologues et communicant.

Déployé sur trois étages dans un ancien entrepôt de Berlin-Est, son atelier est le lieu de toutes sortes d'expériences. Ici, une vue de son projet *Hybrid Webs*.

C'est l'extrême-orient de Berlin. À l'est de l'est de la capitale allemande, entre des villégiatures flambant neuves (avec vue sur la Spree) et des giga-usines électriques, pousse une étrange micro-cité à l'ambiance tropicale. Un monte-en-l'air qui s'y infiltrerait de nuit ne s'y attarderait sans doute pas : les araignées se sont emparées de ce bâtiment de brique, de la cave à la charpente. Partout, sur les trois étages, des toiles tendues par les charmantes donzelles. On a vu plus lucratif butin ! Et pourtant, notre gaillard aurait bien tort de fuir : les fils de soie qui foisonnent ici sont des plus précieux. Non qu'on puisse les lancer en bourse, certes. Mais leur valeur est à la fois esthétique, sociologique et métaphysique, aux yeux farfelus de l'hôte de ces lieux : Tomás Saraceno, éminent arachnophile et bien plus. Spiderlover débarqué de son Argentine natale il y a quinze ans pour s'installer à Francfort, et depuis huit ans à Berlin, il a d'étranges livres sur son bureau (*Comment les hippies ont sauvé la physique*, par exemple) et travaille avec les bêtes à huit pattes depuis des années. Sa Carte blanche au Palais de Tokyo devrait être l'acmé de cette étrange collaboration : l'artiste a poussé l'étude de leur vie et œuvre plus

loin que jamais pour cette méga-exposition. Voilà ainsi des mois qu'une centaine de spécimens, prélevés dans l'institution parisienne parmi 450 congénères, sont venus squatter chez lui. Un Airbnb non déclaré qui a donné naissance à toutes sortes de toiles nouvelles. Les petites bêtes viendront refaire leur nid cet automne dans leur centre d'art natal. Inutile de préciser que, depuis plusieurs mois, les techniciens de surface du Palais ont interdiction absolue d'incommoder cette faune !

« Donc, une exposition de toiles d'araignées, super ! » vous entend-on déjà soupirer. C'est, bien sûr, bien plus. « L'idée est de faire entrer le visiteur dans un autre mode de perception, de l'inviter à diversifier son dialogue avec la planète, plaide le loquace plasticien, dont c'est le plus imposant projet à ce jour. Nous avons l'arrogance de croire que nous sommes les maîtres sur Terre, mais il est nécessaire de se remettre en conversation avec nos ancêtres, les poissons, les plantes, bref de se reconnecter à ce que les Allemands appellent joliment *Umwelt*, l'environnement, ou le monde qui nous entoure. Il s'agit d'écouter l'autre, au sens abstrait du terme, et d'accepter de perdre contrôle. »

Concerts sur fils de soie

Mais quel rôle ses amies les araignées vont-elles bien pouvoir jouer dans ce concert ? Il faut visiter l'une des salles pleines de terrariums pour le comprendre. Plus de 90 espèces y ont tissé leur toile, chacune dans son cube transparent. Une collection unique au monde. Il y a les solitaires, qui tissent plat, et les sociales, qui tissent compliqué. Mais les premières sont infiniment plus nombreuses : on en recense sur la planète près de 45000, pour 20 qui goûtent la vie en communauté. Un savant arachnologue du muséum de Berlin veille sur elles 24 heures sur 24. Il est spécialiste en bioacoustique des invertébrés. Plutôt pointu, comme domaine ? Oui, mais ça peut donner des merveilles dans une exposition. « Nous faisons diverses expériences avec la musique pour voir l'impact qu'elle peut avoir sur la façon dont l'araignée tisse sa toile, raconte Saraceno. On pose un diapason, par exemple, et on observe sa réaction. Chaque son peut avoir un impact sur la forme de la toile. On a même trouvé au Palais de Tokyo une espèce très intéressante, du Sud de la France, qui utilise l'acoustique de sa toile pour communiquer. » Pour en convaincre le badaud, le Palais organisera en partenariat avec le Festival d'automne trois concerts au cœur des toiles d'araignées exposées, comme de diaphanes sculptures. Au programme, des pionniers de l'électro et de la musique expérimentale, tels que les mythiques Éliane Radigue et Alvin Lucier.

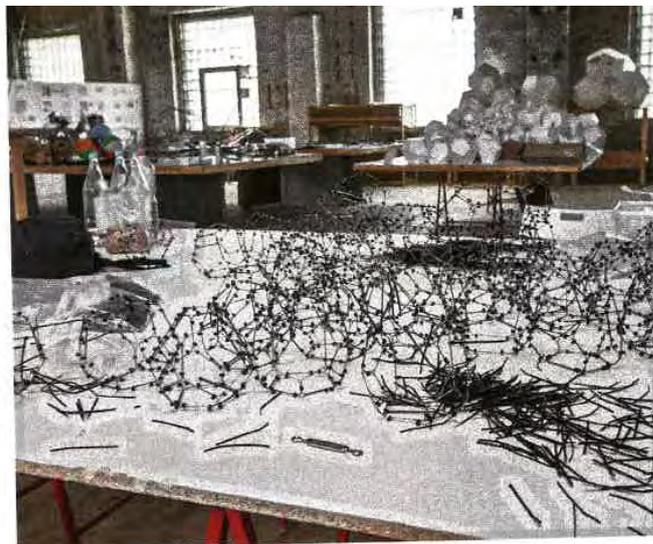
Plus modestement, chaque amateur pourra lui aussi tenter d'interagir à sa façon. Dans une des salles, le moindre mouvement d'air qu'il provoquera en bougeant ou en respirant créera ainsi de stupéfiantes ondulations sur quelques fils de soie tendus isolément, comme un air guitar minimal et silencieux. À l'inverse, des microphones posés sur une de ces architectures de soie gluantes permettront de percevoir la moindre de ses vibrations. Le visiteur pourra même pousser l'expérience jusqu'à se faire lui-même araignée, grâce à d'étonnants « instruments » de musique inventés à l'occasion de l'exposition : des structures de fils noirs, plus ou moins épais, qui composent un de ces réseaux sphériques grâce auxquels Saraceno s'est ►►



CI-CONTRE ET CI-DESSOUS
 Saraceno a une obsession : il est persuadé que l'avenir de l'homme se joue dans les airs. Pour en convaincre ses tiers, il conçoit l'installation *Aerocene Tower*, présentée au Palais de Tokyo, comme une alternative au désespoir de l'anthropocène ; un monde flottant.



Plus de 90 espèces ont tissé leur toile, chacune dans son cube transparent. Une collection unique au monde. Il y a les solitaires, qui tissent plat, et les sociales, qui tissent compliqué.



CI-DESSUS
 Dans le secret de l'atelier, les araignées occupent des dizaines de terrariums. Logées et nourries, elles ont tout leur temps libre pour tisser des chefs-d'œuvre de toiles, que l'artiste expose ensuite sous des lumières dignes d'un film noir.

«Quand un astrophysicien collabore avec un arachnologue, cela crée de passionnantes communautés invisibles.»



Museo

Aero Solar

L'artiste propose au public de se débarrasser de ses sacs plastique pour en faire des ballons gonflables.

2009, projet
Territoria 4: le grand saut, Carmignano-Prato-Montemurlo-Seano.

Berlin pour imaginer tout cela (on l'imagine bien avec une ou deux araignées en bocal au fond de ses valises). Son désir à lui, c'est «de venir déranger un peu les experts dans leur zone de confort et de connaissance. Quand un astrophysicien collabore avec un arachnologue, cela crée de passionnantes communautés invisibles». Mais à quoi lui sert toute cette science? À rêver d'un monde meilleur, tout simplement. Depuis ses débuts argentins, l'enfant du Tucumán, né entre Córdoba et Salta, rêve de voler. Il y croit dur comme fer, l'avenir de l'humanité est dans les airs, plutôt que sur

fait sa réputation internationale. Mais, à la différence des précédentes installations, chaque fil produira un son spécifique quand on le fera vibrer. Le bruit de la Terre, ou d'un trou noir, ou de la Lune, ou les petits pas d'une araignée... C'est un peu comme si une harpe cosmique avait explosé dans l'espace, et faisait trembler le corps tout entier. Là encore, tout au long de l'automne, des sessions d'enregistrement seront organisées, avec jam session d'une école de musique ouverte au public. «Cette exposition peut se visiter juste avec les oreilles, ou juste avec le toucher, nous avons des multitudes en nous à réveiller», résume Tomás Saraceno.

L'art contemporain s'est donc trouvé son Spiderman? Il serait triste de réduire Saraceno l'utopiste à ce seul masque. «Son travail s'oxygène de nombreuses disciplines qu'il met en dialogue: la biologie, la physique, la sociologie, l'astrophysique», résume Rebecca Lamarche-Vadel, la commissaire de l'exposition qui fait, depuis deux ans, des allers-retours Paris-

terre. C'est pourquoi il s'efforce de construire toutes sortes de ballons gonflables, expériences pilotes destinées à donner naissance, un jour, à une navigation aérienne à zéro carbone. Pour ne pas se résoudre à l'anthropocène, il invente l'*Aerocene* et met magnifiquement en scène ces expériences, dans des salles qui sont comme des théâtres d'ombres, où le visiteur entre en apesanteur dans une ronde de bulles transparentes.

Devenir un *Homo Flottantus*

Croit-il mordicus à des ciex qui, demain, seraient truffés d'objets volants ne nécessitant aucune énergie fossile? En tout cas, les plus grands scientifiques, du Centre national d'études spatiales (Cnes) au Massachusetts Institute of Technology (MIT), ne craignent pas de collaborer avec l'atelier de l'artiste. En mai dernier, la commission Transports de l'Union européenne a même convoqué Saraceno pour l'entendre parler de son idée d'imposer dans le ciel de nouveaux couloirs de navigation *carbon-free*. Il a également fait concevoir une application d'aide à la navigation, qui calcule en temps réel, en fonction des vents et courants, le meilleur moment pour qu'un ballon solaire aille d'un point A à un point B.

«Dans les années 1970, plaide-t-il, la Nasa a bien imaginé un ballon qui, la nuit, se chargerait de la chaleur de la Terre, et se stabiliserait à 20 km dans les airs, une vraie chorégraphie entre Terre et Soleil.» Il s'en inspire aujourd'hui, car c'est «aux artistes de pousser les limites de ce que l'art peut être». Nombre de ses installations sont donc des tentatives de nous convertir à un avenir d'*«Homo Flottantus»*, comme il le suggère joliment. Saraceno a ainsi créé une fondation, et un site, destinés à mettre à disposition de quiconque des aérostats, qu'il compresse dans de petits sacs à dos et qui peuvent avoir différentes missions: «Une favela, en Argentine, s'en sert par exemple pour mesurer la pollution de l'air dans son quartier très touché par le problème.» Pour Saraceno, c'est sûr, le ciel n'est pas la limite. ■

Expérience cosmique au Palais de Tokyo

Succédant à Philippe Parreno, Tino Sehgal ou Camille Henrot, Tomás Saraceno investit tous les espaces du Palais de Tokyo avec une proposition détonante. Ce que le fameux plasticien argentin essaie de composer ici, c'est «une assemblée cosmique. Un espace où entrent en harmonie nos fréquences, les rythmes de la musique comme du soleil»... Où il sera question de mondes flottants et de musique pour araignée, de lendemains qui chantent et d'expériences inédites. Rebecca Lamarche-Vadel, commissaire de cette Carte blanche, la résume ainsi : «L'espace d'exposition devient une membrane dans laquelle se déroule une chorégraphie aléatoire et évolutive, où la multiplicité, la richesse et la complexité des agents qui constituent l'Univers, visibles et invisibles, humains et non-humains, perceptibles et imperceptibles pour notre espèce, se révèlent comme les innombrables voix du concert du vivant.»

«On Air – Carte blanche à Tomás Saraceno»

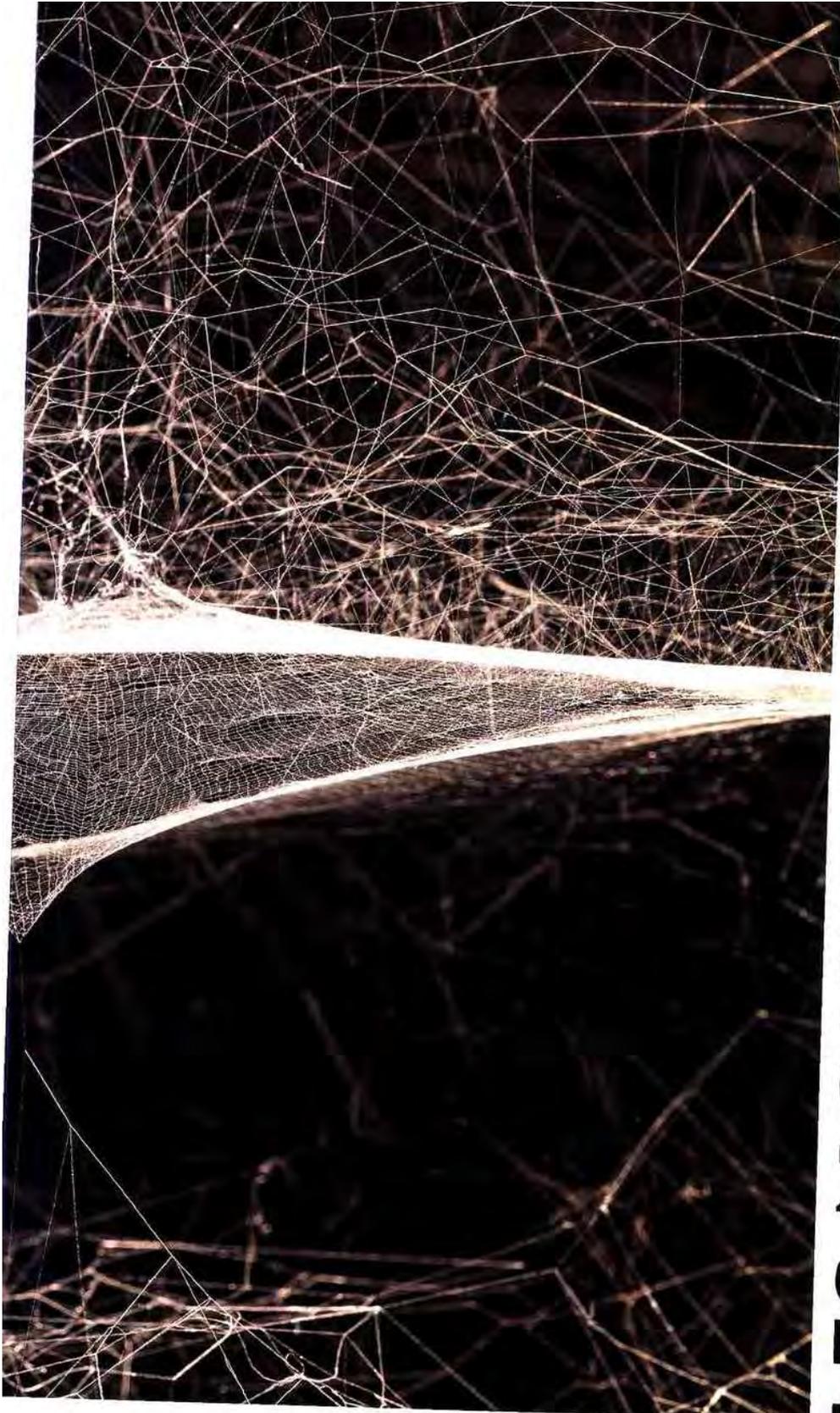
du 17 octobre au 6 janvier
Palais de Tokyo
13, avenue du Président Wilson
75116 Paris • 01 81 97 35 88
www.palaisdetokyo.com

Catalogue Palais n° 28 • 192 p. • 15 €

Pour échapper à une Terre ravagée par l'homme, Saraceno étudie toutes sortes de scénarios imaginant des villes gonflables, en suspens dans les airs. Le Palais de Tokyo est la dernière étape d'atterrissage de ce projet un peu fou.



Lancement de l'Aerocene dans le désert de White Sands, au Nouveau-Mexique, en 2015. Une performance pour l'exposition «Territory of the Imagination», du Rubin Center for the Visual Arts d'El Paso (Texas).



LES NOUVEAUX OUTILS DE L'ART CONTEMPORAIN

PAR STÉPHANIE LEMOINE

ART ET TECHNOLOGIES :

QUOI DE NEUF ?

L'art numérique pour l'art numérique n'a plus de raison d'être. Plus que jamais, les artistes qui font appel aux innovations technologiques se réfèrent au passé pour mieux s'inscrire dans la continuité de l'histoire de l'art.

Le 25 octobre dernier, *Portrait d'Edmond de Belamy* créait l'événement : annoncée tambour battant comme la première œuvre d'art générée par une intelligence artificielle jamais mise aux enchères, cet ovni du collectif parisien Obvious y était adjudgé chez Christie's pour 432 500 dollars, soit plus de 40 fois son estimation. Un tel résultat étonne : les membres d'Obvious ont moins de trente ans, et les portraits de la famille Belamy sont leur première série. L'œuvre est un portrait imprimé, d'apparence classique : si ce n'est ses traits brouillés, il pourrait avoir été peint au XIX^e siècle. Quant au profil de ses auteurs – deux d'entre eux sont diplômés d'écoles de commerce, le troisième est programmeur informatique –, il les affilie davantage à l'univers des start-up qu'au monde de l'art, même s'ils ont à cœur de rappeler

PAR STÉPHANIE LEMOINE



qu'ils sont artistes, pas businessmen. Et si l'adjudication record du *Portrait d'Edmond de Belamy* tenait en grande partie au buzz qui a précédé sa vente, et à l'innovation technologique dont il procède ? Un rapide examen de ce qui fait l'actualité rend l'hypothèse tentante : en 2016, la création de *The Next Rembrandt*, une copie du peintre hollandais générée par un algorithme avec le soutien financier d'ING et de Microsoft, avait été elle aussi saluée par une très large couverture médiatique. Idem, dans un autre genre, pour l'ouverture à Paris, en juin dernier, de l'Atelier des Lumières. La convergence de l'art et des technologies fascine, sans doute parce qu'elle ajoute au spectacle de la nouveauté un certain degré d'incompréhension, presque de magie. « Dans la peinture, on comprend le processus que met en place le peintre, explique Dominique Moulon, critique d'art et auteur de *L'Art au-delà du digital* aux éditions Scala. En sculpture, c'est moins évident. Plus on avance dans les technologies, plus on s'avoue perdu. » D'où le risque d'une confusion quasi générale entre innovation et renouveau des formes et des imaginaires. À l'heure où le numérique finit par constituer notre milieu, la distinction est pourtant essentielle.

L'INNOVATION TECHNOLOGIQUE EN ART, UNE HISTOIRE ANCIENNE

Pour Dominique Moulon, aborder les liens entre art et technologies suppose ainsi de tenir à distance le discours de la nouveauté. D'abord parce que les découvertes techniques et scientifiques ont toujours affecté la création. « Sans remonter jusqu'à l'invention du burin, l'impressionnisme est une réaction à la photographie, mais il est aussi le fruit d'une innovation, la couleur en tube, qui va permettre aux artistes d'aller peindre sur le ■



■ motif », rappelle-t-il. Il souligne aussi que l'invention du cinéma, de la vidéo ou du microprocesseur a très tôt nourri les pratiques artistiques. À mesure que ces technologies se sont massifiées et banalisées, elles ont fini par s'assimiler à l'art contemporain, où elles sont aujourd'hui des médiums parmi d'autres. Il en va de même de l'art numérique : quand le numérique est partout, il perd sa spécificité. Si bien qu'il faudrait désormais parler d'art « post-digital ».

« L'art numérique est terminé, affirme l'artiste et chercheur Grégory Chatonsky. Il correspond aux années 1990-2000, au moment où les technologies étaient un peu magiques, où

tout le monde n'y avait pas accès. Les artistes essayaient alors d'inventer un nouveau monde, et l'art numérique était le dernier héritier du modernisme. Entre 2000-2005, quand tout le monde a eu accès aux technologies, les pratiques artistiques ont profondément changé : les artistes ont commencé à se pencher non pas sur ce que l'art faisait au numérique, mais sur ce que le numérique faisait à l'art. »

L'ARTISTE À REBOURS DE L'INNOVATION ?

Attentif à l'idéologie de l'innovation, Grégory Chatonsky pointe aussi l'historicité de la notion de nouveauté : « La nouveauté n'est pas très nouvelle,



ironise-t-il. Dans le champ de l'art, l'invention de la modernité est liée à cette question. Chez Baudelaire, par exemple, c'est d'abord une expérience esthétique : il s'agit de faire de sa vie une œuvre d'art. Puis la question s'est déplacée et la nouveauté est devenue une nouveauté technologique – autre nom pour les gadgets produits par les entreprises. Qui est porteur d'innovation aujourd'hui ? Ce sont les entreprises, et uniquement elles. »

De fait, quand les géants de l'économie numérique célèbrent la disruption, les artistes semblent davantage concevoir l'exploration de nouveaux médiums comme un dialogue ininterrompu avec les formes et les imaginaires ▀



1 Tomás Saraceno,

ON AIR, vue de l'exposition au Palais de Tokyo, avec les œuvres créées par des araignées. © Photo Studio Tomas Saraceno.

2 Obvious, Portrait

d'Edmond de Belamy, 2018, impression sur toile, créée par un système GAN (generative adversarial networks). © Obvious.

3 Said Afifi, Yemaya,

2018, installation immersive en réalité virtuelle. © Said Afifi.

4 Tomás Saraceno,

ON AIR, vue de l'exposition au Palais de Tokyo. © Photo Studio Tomas Saraceno.

5 Grégory

Chatonsky et

Goliath Dyèvre,

L'Augmentation des

choses, 2016, Colab

AUT, Auckland,

dans le cadre de

la résidence Te

Ataata organisée

par l'ambassade

de France en

Nouvelle Zélande.

© Grégory Chatonsky et Goliath Dyèvre.

du passé. Ainsi, chez nombre d'entre eux, les usages des nouvelles technologies charrient toute l'épaisseur de l'histoire de l'art, et peuvent se lire comme autant de mises à jour de pratiques et de genres plus ou moins anciens. « L'art numérique est généralement présenté comme une rupture, note Mathieu Vabre, directeur artistique de Seconde Nature et organisateur de Chroniques, Biennale des imaginaires numériques à Aix-Marseille. Mais quand Émilie Brout et Maxime Marion présentent deux drones qui soulèvent un paysage dans *Push the Sky Away*, ils font un clin d'œil à l'histoire du paysage romantique. »

On pourrait en dire autant de la plupart des œuvres nées de la révolution numérique. Lorsque Richard Prince s'approprie des selfies publiés sur Instagram dans la série des *New Portraits*, c'est bien le genre du portrait qu'il revisite à l'aune du Web 2.0. Quand Jon Rafman crée une série de bustes à l'imprimante 3D dans *New Age Demanded* (titre emprunté au poète Ezra Pound) et les présente sur Internet, il place cette recherche de formes accordées à l'ère numérique dans une double filiation : celle de la statuaire antique et celle du modernisme. Bref, il se réfère à des archétypes, quitte à mieux les brouiller. Il n'est jusqu'à teamLab qui ne plonge dans la tradition picturale et le folklore japonais que pour mieux célébrer le monde interactif et latéral de la troisième révolution industrielle. C'est ■

6_Jon Rafman,
New Age Demanded
(*Pushed and Pulled*),
2014, résine
photopolymère 3D
et peinture, 43 x 35 x
29 cm, Musée d'art
contemporain,
Montréal. © Jon Rafman.

7_Miguel Chevalier,
Janus, 2013,
sculpture réalisée
par impression
3D en sable et
résine infiltrée,
100 x 100 x 100 cm.
© Miguel Chevalier

8_Hugo Deverchère,
The Crystal and
The Blind, 2018,
installation. © Hugo
Deverchère.



8

■ comme si toute innovation, pour donner son entière mesure et jauger ses promesses, réclamait un inventaire.

DE LA DÉMONSTRATION À LA DISNOVATION

Élucider ce que les technologies font à l'art suppose aussi d'en questionner l'impact sur la société. Or « ce questionnement, insiste Mathieu Vabre, peut prendre forme sous différents médiums, y compris la peinture. » Dans « Je m'appelle Cortana », au Frac

Besançon, Sylvie Fanchon exprime ainsi son inquiétude face à l'intrusion de l'assistante personnelle de Microsoft dans sa vie en mobilisant le plus classique des médiums : le tableau. Pour faire contrepoint aux représentations charriées par l'anthropocène, Tomás Saraceno choisit quant à lui de mettre en scène, au Palais de Tokyo, des toiles d'araignées – revers sensible, incarné, au fond « low tech », de la figure du réseau – et des ballons gonflés d'air.

Face à la production effrénée des technologies, ceux qui s'en saisissent comme d'un spectacle, au risque d'en être les simples démonstrateurs, ne sont donc pas les plus nombreux. À l'autre bout du spectre, on trouve tous ceux dont la démarche consiste à renoncer à la magie pour mieux dévoiler les ressorts de l'innovation, à ouvrir la boîte noire pour exhiber son mécanisme et rappeler, au besoin, la matérialité vorace de l'immatériel – bref, à scruter le numérique comme ■

▀ objet culturel et idéologique. « La technologie ne peut pas être reléguée comme simple outil, souligne Mathieu Vabre. Elle induit une façon d'observer le monde et une culture. Ce qui ferait la spécificité des artistes travaillant avec les technologies, c'est qu'ils sont empreints de culture scientifique et technique et questionnent cette culture dans leur pratique. »

Ainsi, pour Grégory Chatonsky, il ne s'agit pas de résister à l'innovation technologique dans un simulacre de révolte, mais de la regarder pour ce qu'elle est : un autre nom du fameux « business as usual », un mode de production et de gouvernement, sinon une stratégie de tétanisation. « L'innovation, c'est le statu quo, résume-t-il, la figure même de la permanence du système de domination. » Changer les termes du statu quo reviendrait alors à « découvrir », selon un néologisme forgé par l'artiste, à saisir dans les technologies ce qui s'y loge d'informulé et d'imprévu, pour mieux « réaliser les potentiels impossibles de l'innovation ». Ce qui pourrait bien être un projet d'émancipation. —

11 Grégory Chatonsky, *Perfect Skin*, 2018, installation et réalité virtuelle © Grégory Chatonsky.

12 Grégory Chatonsky, *Memories Center: The Dream Machine*, 2015, installation en réseau © Grégory Chatonsky.

13 Grégory Chatonsky, *Œuvre, Téléfossiles*, 2017, installation au Museum of Contemporary Art, Taipei. © Grégory Chatonsky.

14 Achraf Touloub, *Dessin global*, 2015, Courtesy Galerie Plan B, Cluj.



12



13



Expositions

Rêver d'un autre monde L'un fait des vases et bouscule les identités, l'autre élève des araignées et repense l'écologie avec des œuvres spectaculaires. **Grayson Perry et Tomás Saraceno** s'exposent cet automne, et sont époustouffants. Par Natacha Wolinski



Aerocene Explorer, de Tomás Saraceno, 2017.

Grayson Perry s'installe à la Monnaie de Paris rive gauche tandis que Tomás Saraceno investit le Palais de Tokyo rive droite. Rien, a priori, ne relie ces artistes aux profils très différents. L'univers haut en couleur de l'excentrique Britannique a peu à voir avec celui de l'Argentin, qui aime à croiser arts et sciences. Et pourtant, ces deux créateurs ont plus en commun que l'on pourrait croire.

Leurs œuvres sont accessibles

Grayson Perry est connu pour ses grandes céramiques couvertes de dessins réalisés avec des techniques telles que le graffiti, les pochoirs ou les transferts photographiques. Chroniqueur des temps présents, il se sert des parois de ses vases pour dépeindre des scènes de la vie quotidienne. Résultat, s'il utilise un matériau relevant a priori de l'artisanat, c'est pour mieux le détourner et débrider sa folle créativité. Tomás Saraceno séduit avec des œuvres spectaculaires et immersives. Il lance des ballons légers dans les airs, crée des laby-

rinthes de fils au sein desquels le public doit se frayer un chemin, invente des structures flottantes et des jardins suspendus... Ses installations ont un ludisme qui masque en réalité une sérieuse réflexion sur l'avenir de notre planète.

Ils questionnent leur époque

Opposé au Brexit, Grayson Perry a lancé dès janvier 2017 un appel aux Britanniques pour l'aider à créer deux vases, l'un dédié aux «Leave» et l'autre aux «Remain». Le public s'est déchaîné, lui envoyant des centaines d'images et de textes qui ont nourri deux œuvres traduisant avec humour la complexité de la question de l'identité nationale au Royaume-Uni. Tomás Saraceno, lui, a connu un pic de popularité en 2015 lors de la COP 21. Il a lancé dans le ciel de Paris un immense ballon fait à partir de sacs plastiques recyclés, sphère mue uniquement par le soleil et le vent, qui célébrait la légèreté, l'économie de moyens et la libre circulation dans les airs.

Ils transcendent les genres

Grayson Perry s'est inventé un alter ego, Claire, et se présente dans les vernissages grimé en femme, avec jupe à volants, rubans dans les cheveux et collant à pois. Ses apparitions flamboyantes prêtent à sourire mais vont de pair avec des questions sur le féminin et le masculin, l'être et le paraître, les codes des classes sociales, le bon et le mauvais goûts... Les meilleures amies de Tomás Saraceno sont les araignées! Les trois cents espèces qu'il élève dans son atelier à Berlin lui servent à tisser des toiles géantes qu'il transforme en œuvres d'art visuelles et sonores. Des capteurs posés sur les fils de soie enregistrent les vibrations des araignées et lui permettent de créer d'étonnants «arachno-concerts».

«On air, carte blanche à Tomás Saraceno», 17 octobre 2018-6 janvier 2019, au Palais de Tokyo, palaisdetokyo.com. «Grayson Perry, Vanité, identité, sexualité», 19 octobre 2018-3 février 2019, à la Monnaie de Paris, monnaieparis.fr.

Ci-dessous : Grayson Perry en Claire, son alter ego, 2017.



COURTESY MUSEO AEROSOLAR AND TOMÁS SARACENO. PHOTO STUDIO TOMÁS SARACENO, 2009. RICHARD ANSETT.



TOMÁS SARACENO AU PALAIS DE TOKYO

Son atelier berlinois abrite l'une des plus importantes collections de toiles d'araignée au monde. Et pour cause, cet artiste argentin né en 1973 est célèbre pour les toiles d'araignée qu'il expose dans des cubes métalliques ouverts. À Paris, le Palais de Tokyo lui a donné carte blanche.

Par Anaël Pigeat

Exposé dans les plus grands musées du monde, Tomás Saraceno a aussi fait sensation à la K21 Standehaus à Dusseldorf, sous la nef du Grand Palais à l'occasion de la COP21 (2015), sur le toit du Metropolitan Museum à New York, ou encore à la dernière Biennale de Lyon. C'est à présent le Palais de Tokyo qui lui offre une carte blanche

Cet Argentin né en 1973, d'abord formé à l'architecture à Buenos Aires, est célèbre pour les toiles d'araignée qu'il expose dans des cubes métalliques ouverts. Avec l'aide de spécialistes arachnologues, il constitue depuis plusieurs années dans son atelier – installé à Berlin dans une ancienne usine Agfa – une des plus importantes collections de toiles d'araignée au monde. La diversité de leurs formes est fascinante : en arche, en parapluie, parfois réduites à un simple fil. Tomás Saraceno les montre souvent plongées dans une obscurité qui magnifie ces folles architectures.

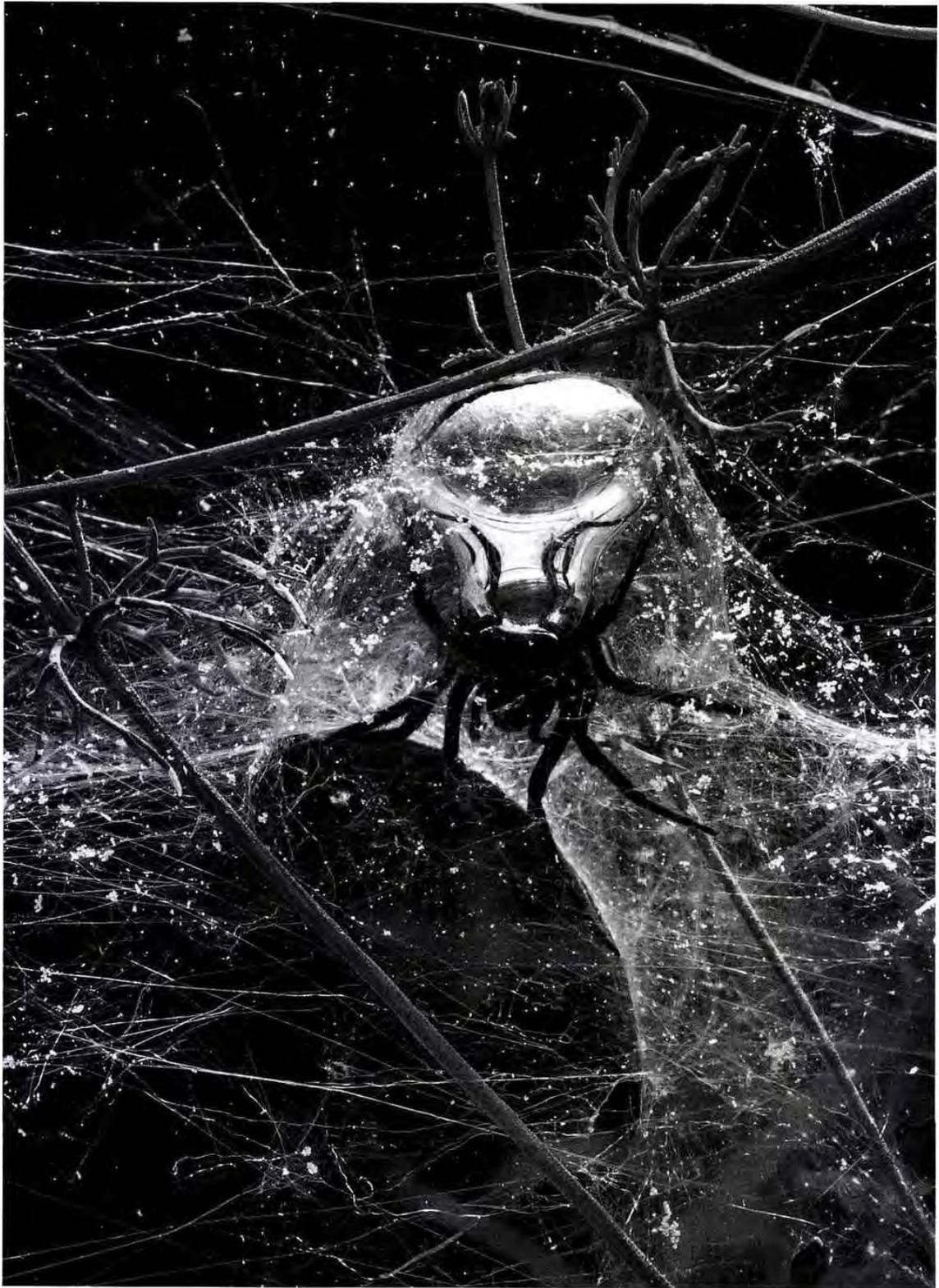
Certaines de ces toiles ont été transportées et installées au Palais de Tokyo pour que les araignées qui y vivent puissent grimper dessus et s'en emparer – plus de dix espèces ont été repérées. Des visites guidées sont même proposées et une cartographie tracée pour explorer les recoins de l'exposition. L'ensemble des espaces se transforme en un vaste terrain d'expérience, ponctué par de grandes installations immersives pour lesquelles des tests grandeur nature ont été réalisés à l'atelier, par exemple une œuvre sonore et interactive dans laquelle se retrouve le motif de la toile d'araignée – qui n'est pas loin de celle des réseaux neuronaux –, et une

autre qui mêle des projections de paysages photographiques, des structures polyédriques inspirées de la forme de la mousse, et des sphères prises dans des filets qui rappellent les montgolfières

Telle une araignée au milieu de sa toile justement, Tomás Saraceno tire des fils plus ou moins solides et épais, citant le cas de la veuve noire qui n'utilise pas moins de sept sortes de fils. Pour lui, l'art est un territoire ouvert et multidisciplinaire. Son défi est peut-être justement d'être artiste sans définir totalement ce qu'est l'art, et en restant dans le déséquilibre de la recherche en cours. Au début de l'été, il menait un *workshop* du côté de La Villette pour faire voler l'une de ses sculptures, plus légère que l'air, grâce à la simple chaleur du soleil. Toute une partie de son travail, en effet, ne peut pas se voir dans les musées : ce sont des actions qui ont lieu en extérieur, au gré des éléments. Tomás Saraceno a ainsi inventé un moyen de transport un peu fou, qui ressemblerait à une montgolfière fonctionnant à l'énergie solaire : un site Internet permet de simuler ces voyages d'un genre nouveau dans les conditions météorologiques réelles. Il a collaboré avec la NASA, le CNES et le MIT (Massachusetts Institute of Technology). *Aerocene* est un projet artistique qui revêt différentes formes, à la fois une manière de faire corps avec l'environnement et de trouver une sensibilité nouvelle au monde qui nous entoure. Le défi du Palais de Tokyo est de donner à voir toute l'ampleur de son œuvre et de ses "utopies réalisables".

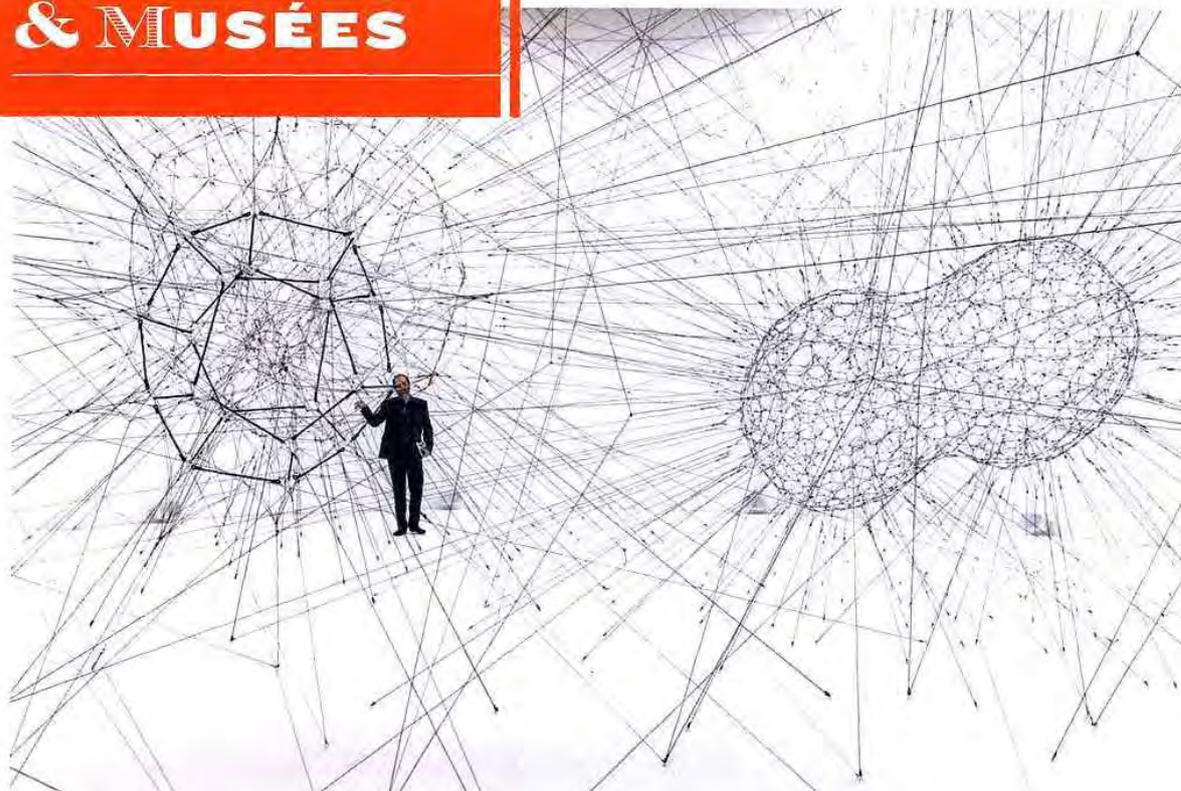
Ci contre *Argyroneta aquatica* dans la bulle d'air de la toile sous-marine que l'araignée a tissée au Stucio Tomas Saraceno (2017)

On Air – Carte blanche à Tomás Saraceno, jusqu'au 6 janvier 2019 au Palais de Tokyo. Paris XVI*





GALERIES & MUSÉES



Tomás Saraceno

L'argentin Tomás Saraceno, auquel le Palais de Tokyo offre une carte blanche, associe à son travail une variété de collaborateurs : musiciens, astrophysiciens, éthologues, sociologues, biologistes... Collaborations qui lui permettent de s'intéresser de près aux interactions avec

notre environnement. Et notamment avec les araignées, dont il explore le monde sensible à l'aide de micros, puis en amplifiant les vibrations de leurs toiles : une chorégraphie à plusieurs voix entre humains et non-humains.

PALAIS DE TOKYO. Carte blanche à Tomás Saraceno. On air. 13 avenue du Président-Wilson, Paris XVII. Jusqu'au 6 janvier 2019.

©Studio Tomás Saraceno.

Au Palais de Tokyo

Dans la toile de Tomás Saraceno

À la lisière de l'art et de la science, l'artiste argentin envahit l'institution parisienne pour une carte blanche en forme de manifeste. Celui de « l'Aerocene », nouvelle ère où l'homme se transforme en *homo flotantis*, espèce respectueuse de son environnement, inspirée par la vie des araignées, les modes vibratoires et ces poussières infimes qui peuplent l'air.

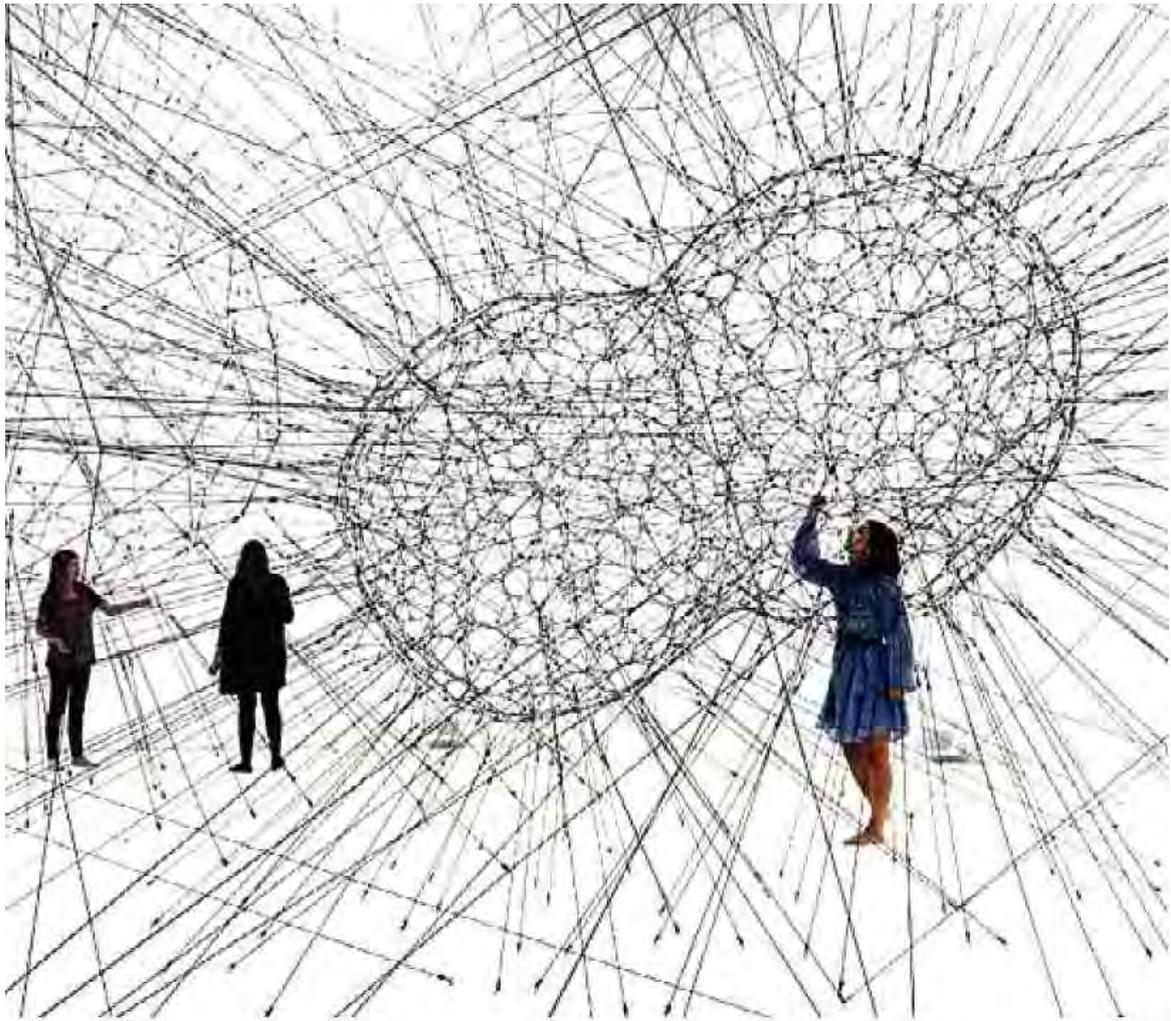
Par **Marie-Émilie Fourneaux** Photos **David Atlan**



Tomás Saraceno, dans son atelier en juin dernier, en pleins préparatifs de sa grande exposition à Paris. La première salle offre le spectacle de 76 toiles d'araignées hybrides, réalisées par des espèces étrangères les unes aux autres.

Dans ce noir quasi galactique, elles ressemblent à la Voie lactée. Nuées filandreuses flottant dans l'air, éclairées par des spots comme autant d'étoiles. Il faut parfois regarder avec attention pour débusquer leurs occupants dont on n'aime guère la compagnie, en règle générale. Certes admirons-nous parfois leurs ouvrages admirablement tissés quand ils se découpent dans les rayons du soleil. Mais qu'ils se retrouvent nichés au coin de notre chambre, et notre regard n'est plus le même... Ici, au Palais de Tokyo, les toiles – d'araignées s'entend – deviennent des œuvres d'art. Ce sont près de quatre-vingts « sculptures » réalisées par des spécimens qui ne se côtoient pas à l'état naturel. Leur





« Mon travail n'est pas utopiste, mais pragmatique. »

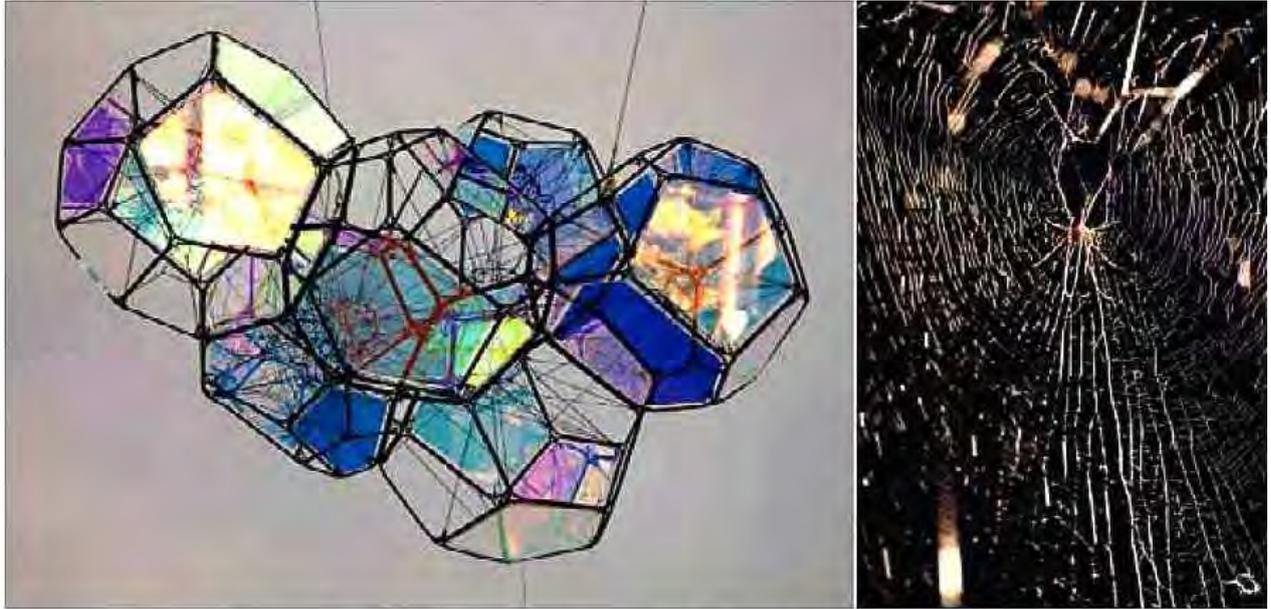
cohabitation crée des formes hybrides étonnement variées, étrangement fascinantes. L'artiste argentin Tomás Saraceno, à qui l'institution parisienne a laissé « carte blanche », est le grand orchestrateur de cette improbable réunion. Avec son équipe de scientifiques basée à Berlin, il imagine, dans son studio aux allures

de laboratoire, de nouvelles formes de communication et de coopération entre les espèces. Au Palais de Tokyo, ses collaborateurs ont débusqué plus de 500 araignées. « L'idée est de reconnaître ces habitants invisibles, de remettre en question l'idée d'une hiérarchie entre les formes de vie et de mettre

en lumière ce qu'ils peuvent nous apprendre. En emprisonnant des proies, la toile permet à l'araignée de manger. Puisqu'elle est nécessaire à sa subsistance, vous pouvez vous demander à quel point elle fait partie de son corps. Dès lors, vous pouvez aussi vous demander jusqu'à quel point les hommes peuvent

vivre sans prendre soin de la planète où ils vivent... Il nous faut repenser la manière dont nous sommes liés à ce monde. »

L'ancien étudiant en architecture n'est pas homme à lancer des paroles en l'air. À défaut de paroles, il préfère lancer dans le ciel des structures flottantes fonctionnant sans énergie fossile, hélium, hydrogène ou batterie électrique. Des modes de transport et d'existence en harmonie avec l'énergie solaire et le vent. Tomás Saraceno a développé ce projet baptisé « Aerocene » en 2007, dans l'objectif de créer une nouvelle époque où la conscience écologique, l'éthique et les politiques environnementales deviennent des valeurs sociales majeures. Ces alternatives proposent de remplacer l'anthropocène, cette ère où nous nous situons et qui a débuté lorsque les activités humaines ont eu un impact significatif sur l'écosystème. « Mon travail n'est pas utopiste, explique Tomás, mais pragmatique. » Pour preuve, deux vidéos intitulées *White Sands* et *Aerocene Tata Indi* retracent des actions conduites par la « communauté Aerocene » : l'envol



Page de gauche, l'installation *Algo-r(h)i(y)thms* invite les visiteurs à effleurer ces cordes résonnant à différentes fréquences. Tomás Saraceno s'inspire du monde naturel, comme dans cette sculpture intitulée *Entangled Orbits*, ou les toiles d'araignées qu'il étudie scientifiquement dans son studio berlinois.

d'une personne grâce à la seule énergie solaire (battant ainsi deux records), et le vol de huit sculptures plus légères que l'air. Ces prouesses techniques se doublent d'un geste politique, puisqu'elles se sont déroulées sur les lieux des premiers essais de la bombe nucléaire aux États-Unis et au-dessus des Salinas Grandes, un lac salé d'Argentine transformé en site d'extraction d'aluminium. « Je suis un optimiste, précise l'artiste. Je me penche sur les changements planétaires à effectuer et sur notre capacité à y répondre. » Ainsi le prédicteur de vol *Aerocene* permet-il de planifier son voyage avec la seule force du vent. « Le carbone rejeté par les avions agit comme une arme invisible. Je cherche à décoloniser l'air de ses flux, de ses poisons, car les particules fines sont la matière que nous respirons, explique-t-il encore. L'humanité repose sur une alliance réciproque entre les éléments et leurs effets. Tout comme l'araignée ajuste, détruit et retisse sa toile en permanence, en fonction des conditions environnementales. Je souhaite encourager l'homme à se transformer en *homo flotantis*, l'être humain de cette nouvelle époque à venir, respectueuse de la Terre. » L'installation *Algo-r(h)i(y)thms* invite d'ores et déjà les visiteurs à effleurer un gigantesque entrelacs de

cordes résonnant à différentes fréquences. Certaines, inaudibles par l'oreille humaine, sont ressenties à travers des vibrations au sol. Les participants improvisent, s'accordent aux rythmes qui les entourent pour trouver une musique commune. Comme un écho aux vibrations du monde, ce grand tout qui nous relie. ● Voir *On Air*, jusqu'au 6 janvier, Palais de Tokyo, Paris. palaisdetokyo.com





SELECTOR ARTS

**L'EXPO DU MOIS
EN DIRECT
DE LA TOILE**

Le Palais de Tokyo a eu la riche idée de confier sa « carte blanche » à l'Argentin passionné par le tissage de réseaux Tomás Saraceno. Arachnophobes s'abstenir !



Qu'il a dû être terrible, le calvaire des mondaines et mondains arachnophobes, lors du vernissage de l'exposition *On Air*. Le Palais de Tokyo, investi par l'artiste Tomás Saraceno, leur promettait l'enfer, soit près de 500 araignées pullulant dans le centre d'art. Que l'on rassure les suivants, d'aranéides il n'est en pas, ou peu, pour troubler la visite de cette exposition spectaculaire et sans précédent.

(Précaution d'usage : ne cédez pas à la grégaire visite du samedi après-midi, qui vous verra peiner au milieu des familles et touristes. Le Palais de Tokyo est ouvert jusqu'à minuit, horaire auquel vous trouverez la quiétude idéale pour découvrir *On Air*).

Investi d'un discours fort sur la responsabilité de l'homme vis à vis de son environnement, Tomás Saraceno, architecte de formation, prend pour palette des phénomènes naturels qui échappent à la perception humaine immédiate, de la poussière infime aux vibrations cosmiques en passant, donc, par ces araignées qui peuplent le Palais de Tokyo. La première salle de l'exposition est saisissante : dans l'obscurité, comme à perte de vue, ne sortent des ténèbres que d'immenses toiles suspendues dans des cubes de verre, comme un « paysage flottant ».

Ces toiles d'araignées se déclinent, au fil des pièces, errant dans les airs, instruments de musique, révélées par des lasers, reproduites en très grand nombre sur papier. Elles entrent en résonance - au sens propre - avec ces phénomènes indécélables que Saraceno transforme en autant de sources sonores et musicales : poussières cosmiques, fréquences radio, voire sons de dauphins captés en direct depuis la Méditerranée. En ce sens, l'artiste présente son projet comme une « Jam Session cosmique ». Cela pourrait paraître ésotérique, mais il faut vivre cette exposition sans se prétendre scientifique ou critique d'art. *On Air* est une expérience sensorielle époustouflante.



MOUVEMENT SOCIAL

La seconde partie de l'exposition, consacrée au projet *Aérocène* de l'artiste, vient illustrer ces questionnements de manière plus littérale. Projet collaboratif initié par Saraceno, *Aérocène* réunit, à travers le monde, des volontaires, pour construire des structures gonflables volant au seul moyen de l'énergie solaire. Si l'idéalisme du projet pourrait inspirer, comme l'espère l'artiste, l'entrée dans une nouvelle ère, sa présentation semble ici - en contraste à la grâce du reste - se détourner de la poésie de l'oeuvre au profit du pédagogique : il faudrait aujourd'hui que chaque exposition devienne un mouvement social ! Certains se souviendront d'ailleurs du didactique atelier de fabrication de lampes - dédié à la cause migratoire - de l'artiste Olafur Eliasson à la dernière Biennale de Venise.

On Air n'en demeure pas moins une réussite éclatante, la plus grande peut-être du Palais de Tokyo depuis la carte blanche offerte à Tino Sehgal il y a deux ans. Et nous démontre depuis son ouverture, simultanée à celle de la FIAC mi-October, que l'art contemporain a souvent un intérêt plus grand lorsqu'il n'est pas conçu pour surplomber un canapé Conran.

On Air : Carte Blanche à Tomás Saraceno au Palais de Tokyo (13 Avenue du Président Wilson, 75116 Paris) jusqu'au 6 janvier 2019



THE GOOD VIBRATIONS

THE GOOD ART

Souffle créateur



Des artistes
dans l'air du temps

Les artistes jouent avec le souffle et le vent pour modeler des œuvres originales et mouvantes, engagées et pleines de poésie.

Par Natacha Wolinski

« *Je ne suis pas moi, mais le vent qui souffle à travers moi* », écrivait Malcolm Lowry. Le vent de l'inspiration ne touche pas seulement les écrivains. Il traverse aussi les artistes qui, dans un monde matérialiste, nourrissent de plus en plus le désir d'un arrachement à l'ordre de la matière. Jongler avec le vent ou l'idée du vent, c'est intégrer dans l'œuvre de nouveaux rapports à l'espace, à la nature, aux éléments premiers, au mouvement et même aux sons. C'est faire preuve d'esprit au sens premier du terme, puisque le mot « esprit » vient du latin « *spiritus* », qui signifie « souffle, vent », lui-même dérivé du verbe « *spirare* » qui signifie « souffler ». Au palais de Tokyo, à Paris, vient de s'ouvrir l'exposition de Tomás Saraceno, l'artiste par excellence des projets stratosphériques, l'homme qui a scellé sa notoriété il y a une dizaine d'années en lançant un projet de ballons migrateurs portés par les vents et par l'utopie. Argentin d'origine, installé à Berlin depuis plus de quinze ans, Tomás Saraceno est emblématique de cette nouvelle génération d'artistes qui allie les puissances ailées de la poésie, de la science et de la conscience environnementale. En faisant voler aux quatre coins de la planète des sculptures flottantes réalisées à partir de sacs en plastique recyclés, il lance des signaux d'alerte tout autant que des œuvres. Plus divertissant, mais tout aussi ancré dans la nécessité de refonder l'ordre du vivant, le Néerlandais Theo Jansen se concentre, de son côté, sur l'élaboration d'un nouveau type morphologique, à travers la réalisation de sculptures animées, les *Strandbeest* (« animaux des plages », en

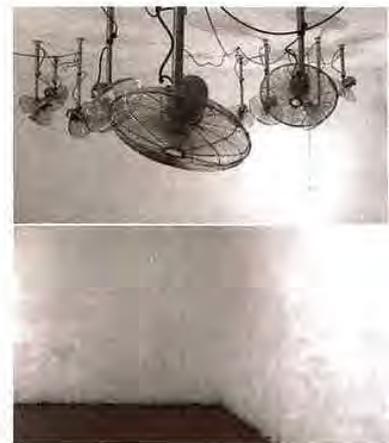


1

ON AIR



2



3

français). Construits à partir de tubes en PVC, de tiges de bambou et de serre-câbles, pourvus de voiles en Dacron, ses fabuleux squelettes animés sont mus par la seule force du vent. On a pu voir l'une de ses étranges sculptures au palais de Tokyo, il y a trois ans, dans le cadre de l'exposition *Le Bord des mondes*. « *Les Strandbeest sont nées en 1990 d'un lent processus de réflexion qui prenait source dans mon éducation scientifique, expliquait-il alors. Avec elles, je crée une nouvelle forme de vie, non pas à partir de pollen ou de graines, mais avec des tubes en plastique. Je fabrique des squelettes capables de marcher grâce au vent; ils n'ont besoin d'aucune autre nourriture.* » Chaque été, Theo Jansen fait évoluer ses gigantesques créatures sur la plage de Scheveningen, sa ville natale, ou sur une plage du bout du monde. Il se pose ainsi en digne héritier de Léonard de Vinci et

ses machines volantes, et de Jean Tinguely et ses sculptures cinétiques.

Les vaches volantes

Aux *Strandbeest* de Theo Jansen répondent les vaches volantes de l'artiste japonais Shimabuku. La performance *Let's Make Cows Fly*, organisée dans le cadre de la dernière Biennale de Lyon, pointait, avec légèreté, la nécessité de renouer des liens entre tous les règnes : humain, animal, végétal... A faire planer des cerfs-volants en forme de vache en amont du parc Miribel-Jonage, Shimabuku a mis le monde sens dessus dessous, renversé l'ordre des choses et réinventé une vision humoristique de la Terre vue du ciel. La démarche de Shimabuku s'ancre tout naturellement dans une nouvelle ère en perpétuelle expansion. « *Dans un univers soumis à une logique ininterrompue de*

« L'air appartient à tout le monde »

« Notre planète est aujourd'hui morcelée, bornée, militarisée. L'air, quant à lui, ne demande pas la permission de circuler, il appartient à tout le monde », aime à dire Tomás Saraceno qui a créé, à partir de 2007, avec des communautés du monde entier, son projet et sa fondation Aerocene. Reposant sur des opérations de récupération de sacs en plastique, le projet consiste à les laver, à les découper, à les peindre, puis à les associer afin de créer des sculptures flottantes qui franchissent les frontières en utilisant simplement l'air chauffé par le soleil, « sans recourir à l'hélium ou à l'hydrogène ». L'une de ces sculptures aériennes avait pris son envol à Paris, en 2015, pendant la COP 21. Une autre s'élancera à l'occasion de la carte blanche qui lui est donnée au palais de Tokyo cet automne. En lançant des ateliers avec des enfants des écoles de Paris, Tomás Saraceno entend entrer dans l'époque « aérocène », époque de conscience écologique, et mettre un terme à l'ère « anthropocène », au cours de laquelle l'homme a dégradé l'écosystème terrestre. Dans l'exposition, une salle entière est dédiée à des kits d'« air-bags » de petit format, que les visiteurs peuvent emprunter pour les faire voler. Ils sont équipés de capteurs qui permettent de repérer les dioxydes et de mesurer la qualité de l'air où qu'ils se trouvent.

- **On Air – Carte blanche à Tomás Saraceno**, palais de Tokyo, jusqu'au 6 janvier. www.palaisdetokyo.com
- **Fondation Aerocene** : www.aerocene.org

flux, liés aux migrations, aux réseaux sociaux, à la circulation des idées et des capitaux, explique Emma Lavigne, directrice artistique de la Biennale, les formes se dissolvent en un paysage mobile et atmosphérique qui se recompose sans cesse. » Plus rien désormais n'est gravé dans le marbre. Les chefs-d'œuvre marmoréens disparaissent au profit de gestes et de réalisations éphémères, le monde de l'art, face aux vents contraires, se cherche un nouveau souffle, et le trouve dans des réalisations fugitives, tels les cerfs-volants de Shimabuku, ou le *Windbook* de Laurie Anderson, présenté lui aussi dans le cadre de la Biennale de Lyon. Les pages de ce livre vibratile se tournent sous l'effet de deux ventilateurs. Les textes ne sont accessibles que partiellement, dans un ordre aléatoire, la mémoire se fragmente et l'histoire de l'art s'écrit autrement, sur un mode mouvant. « Avec cette



4



5



6



7

œuvre, l'artiste pointe avec subtilité l'instabilité du temps présent», analyse Emma Lavigne.

Le siffle du vent

L'instabilité se manifeste parfois sur un mode tempétueux. En 2014, Zimoun a déclenché un ouragan dans le musée d'Art de Lugano. L'artiste suisse a installé quatre ventilateurs sous chacune des neuf fenêtres de la Villa Malpensata, afin d'animer des milliers de copeaux d'emballage en polystyrène qui tourbillonnaient, mimant une formidable écume jaillie de nulle part. La même année, dans le cadre du festival Maintenant, à Rennes, Herman Kolgen et David Letellier signaient un étonnant dispositif sonore, baptisé *Eotone* : il se composait de quatre structures, chacune longue de 5 mètres, destinées à capter les vents. De près, on entendait mugir et siffler le vent comme si l'on était

1. *EOTONE*, D'HERMAN KOLGEN ET DAVID LETELLIER, VISE À CAPTER LES VENTS. ICI, À MONTRÉAL, EN 2014.
2. 5. ET 6. *ON AIR (2)*, AU PALAIS DE TOKYO, DONNE CARTE BLANCHE À TOMAS SARACENO, DONT LE PROJET AEROCENE CONSISTE À CRÉER DES SCULPTURES FLOTTANTES AVEC DES SACS EN PLASTIQUE (5 ET 6).
3. *30000 PLASTIC BAGS, 16 VENTILATORS*, DE ZIMOUN, PRÉSENTÉE À LOCARNO EN 2010. CETTE ŒUVRE FAISAIT VIBRER LE PLASTIQUE À L'AIDE DE VENTILATEURS.
4. LE NÉERLANDAIS THEO JANSSEN DEVANT L'UNE DE SES *STRANDBEEST* : *PLAUDENS VELA* (2013).
7. *LET'S MAKE COWS FLY*, DE SHIMABUKU, LORS DE LA 14^e BIENNALE DE LYON (2017).

pris en plein sirocco. De loin, on pouvait suivre les oscillations et les variations d'intensité via une application. Avec cette œuvre sonore, le monde devient un « palais des sons » qui ouvre vers des sensations fortes, hors de l'enceinte des musées où la tempête, cependant,



1

1. *SPERM FLOWERS N° 22*, HUILE SUR TOILE DE BRUNO PERRAMANT (2017).

2. ET 3. DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION *ON AIR*, AU PALAIS DE TOKYO, TOMAS SARACENO FAIT VISITER L'INTÉRIEUR DU BALLON SOLAIRE *MUSEO AERO SOLAR*, FABRIQUÉ À BASE DE SACS EN PLASTIQUE (2). UNE SALLE ENTÈRE PROPOSE DES KITS D'« AIR-BAGS » DE PETIT FORMAT, ÉQUIPÉS DE CAPTEURS CAPABLES DE MESURER LA QUALITÉ DE L'AIR, QUE LES VISITEURS PEUVENT EMPRUNTER POUR LES FAIRE VOLER (3).



2



3

toujours eu sa place si l'on en croit les tableaux tumultueux de Jean-Baptiste Corot, de William Turner ou de Jean-François Millet.

Le souffle sculpté

Les vents malins peuvent aussi céder la place au souffle intérieur, les œuvres s'apaisent alors et traduisent un rapport au corps plus profond et plus intime. La célèbre série *Souffles* de l'Italien Giuseppe Penone est un ensemble de grandes outres de terre cuite dont on distingue, sur l'un des flancs, la trace en creux du corps de l'artiste. A l'embouchure de ces amphores à taille humaine, Penone a laissé le moulage de ses lèvres et la marque de son souffle. « Avec les Souffles sculptés, je voulais (...) rendre solide ce qui est immatériel, comme le souffle. C'est une contradiction, et la contradiction est toujours un élément excitant, qui stimule l'imagination », explique-t-il dans l'un de ses fameux textes où il déclare que « la respiration est sculpture ». La respiration est peinture aussi, si l'on en croit les tableaux de fleurs de Bruno Perramant, qui sont littéralement animés par un souffle de vie. L'amplitude même de la cage thoracique de l'artiste détermine la puissance de l'œuvre. Entre le premier et le dernier souffle, il y a décidément l'œuvre, qui commence toujours par une inspiration... ■



4 questions à Bruno Perramant

Avec sa série *Sperm Flowers*, exposée au centre d'art La Banque,

à Béthune, Bruno Perramant utilise son souffle pour peindre de somptueux bouquets. Retour sur un geste technique singulier.

The Good Life : Comment est née l'idée de peintures de fleurs ?

Bruno Perramant : J'avais un projet d'exposition collective, l'an dernier, avec Damien Cadio et Romain Bernin, et j'ai proposé que chacun s'empare du travail de l'autre. A ce moment-là, Damien Cadio faisait des peintures de fleurs et je me suis lancé. J'ai pensé à la façon dont les pétales des fleurs peuvent éclore en une nuit, et l'idée m'est venue de poser la peinture sur la toile et de faire naître des fleurs avec mon propre souffle.

TGL : Souffler sur une toile, c'est un geste inédit ?

B. P. : En peinture, oui, je crois, même si en remontant aux origines de l'histoire de l'art, on pense bien sûr aux grottes de la préhistoire. Mais dans l'art pariétal, le pigment était dans la bouche de l'artiste : il était soufflé sur la paroi où la main était posée, afin d'obtenir une empreinte.

Pour ma part, je pose les couleurs directement sur la toile et je souffle dessus pour qu'elles se mélangent.

TGL : Quel type de peinture avez-vous choisi d'utiliser ?

B. P. : La peinture à l'huile, car l'acrylique résiste et sèche trop vite. L'huile, on peut lui donner toutes les consistances que l'on veut. J'ai obtenu des bouquets de fleurs qui ont l'air hérissés, presque colériques, en ayant recours à une peinture à l'huile plus épaisse. On peut aussi la fluidifier et obtenir un autre effet.

TGL : Le recours au souffle pose la question du rapport au corps dans la peinture.

B. P. : En effet. J'ai commencé avec mon propre souffle sur des petits formats. Puis j'ai agrandi les formats, et plus j'agrandissais et plus je me fatiguais. Si bien que j'ai dû changer de technique : les grands tableaux de 3,5 m sont réalisés à l'aide d'un compresseur d'air. Il y a des milliers de fleurs sur certains tableaux, il m'était impossible de souffler toute la journée, à moins de chercher une forme d'ivresse ou de transe. ■

Vertiges, centre de production et de diffusion en arts visuels Labanque, Béthune, jusqu'au 10 février.
www.lab-labanque.fr

GRAZIA

Pays : France

Périodicité : Hebdomadaire

OJD : 149857



Date : 2 au 8 novembre 2018

Page de l'article : p.118-119

Journaliste : Philippe AZOURY

CULTURE



Spider Underwater, Argyroneta Aquatica in the Air Bubble of the Underwater Web She Built at Studio Tomás Saraceno, 2017, Tomás Saraceno.

EXPO

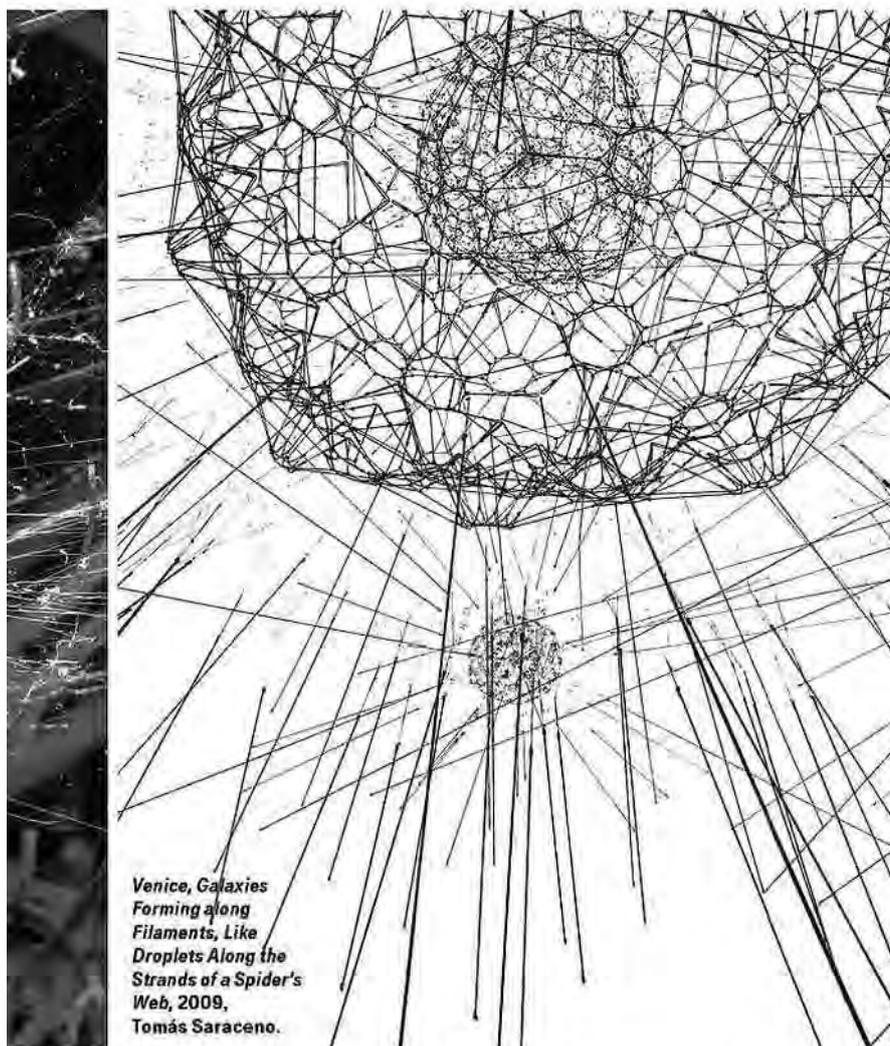
L'araignée architecte

Tomás Saraceno donne à voir et à entendre un monde invisible, le nôtre, dans une monumentale carte blanche au Palais de Tokyo. Par Philippe AZOURY

Chez lui, à Berlin, dans l'immense bâtisse désaffectée qu'il occupe dans le quartier de Lichtenberg, dans l'ancien Berlin-Est, c'est un atelier rempli de toiles. Or, Tomás Saraceno ne peint pas. Ces toiles sont, dans de grandes pièces où l'on a pris le soin de faire le noir et de monter la température, celles d'araignées, d'espèces diverses, rares, grosses et velues, qui tissent tout ce qu'elles peuvent. Elles le font pour beaucoup

en fonction de la lumière, des sons. Elles réagissent. Ce sont des espèces vivantes qui produisent des formes libres, qui ont une structure de pensée. Quand on les a visitées, en juin à Berlin, ces sculptures arachnéennes étaient encore en progrès. Quand vous les visiterez cet automne, en introduction à « On Air », sa carte blanche au Palais de Tokyo, elles seront encore in progress : les araignées seront du voyage, trimbalées avec la

plus grande délicatesse et sous haute surveillance scientifique, mêlées à d'autres araignées, celles qui peuplent en secret les 22 000 m² du Palais de Tokyo (« Avec mes équipes, on en a repéré 450, de 7 ou 8 espèces différentes », précise Tomás Saraceno). Car au-delà de la beauté structurelle, atomique, de ces toiles immenses, elles accordent un savoir à ausculter. C'est toujours ainsi chez Tomás Saraceno. L'Argentin, architecte de formation, quadra débonnaire ne tenant pas en place, ne se satisfait pas de l'art pour l'art. Il a soif de science, d'utopie, de réflexions sur « l'ouvert » : sa bibliothèque regorge d'essais de Deleuze et Guattari, de Giorgio Agamben et Bruno Latour, le philosophe des sciences qui met en pièces le scepticisme antiscientifique



Venice, Galaxies
Forming along
Filaments, Like
Droplets Along the
Strands of a Spider's
Web, 2009,
Tomás Saraceno.

et qui dialogue avec l'artiste depuis une demi-décade sur des projets aussi fous que réalisables: des «cloud cities» modulaires, un imaginaire thermodynamique pour une ère post-énergies fossiles.

DIALOGUES AVEC L'INVISIBLE

Sur une carte, Saraceno a reproduit une phrase de l'anthropologue américaine Anna Tsing: «*Comment qui que ce soit pourrait imaginer une forme vivante qui ne soit pas sociale ?*»

Oui, les araignées nous parlent. Mais nous n'entendons pas. Ce sont ces dialogues avec l'invisible que «On Air», sous le haut-commissariat de Rebecca Lamarche-Vadel, met en situation. Pour nous qui ne faisons attention à rien, qui ne savons rien des puissances de l'air que nous respirons,

de la lumière, des insectes, des animaux, nous qui croyons régner et emmenons tout à la catastrophe, infoutus de cohabiter... Au long des salles, le spectateur est amené à modifier le travail de ces «Autres»: un mouvement des bras crée une onde qui modifiera un son, une ondulation, et sa vibration est peut-être une pensée. Il suffisait de l'entendre, il suffisait d'un dispositif qui l'amplifie, pour créer sous nos yeux un plan d'immanence autour de ce monde en perpétuelle création qu'est la Terre, s'il est encore temps de la sauver. On sort de cette expo où résonne un ensemble de forces. Dehors, il fait trop chaud pour la saison. Il va falloir combien de temps pour en prendre conscience ?

«On Air», jusqu'au 6 janvier au Palais de Tokyo, Paris 16°. Palaisdetokyo.com



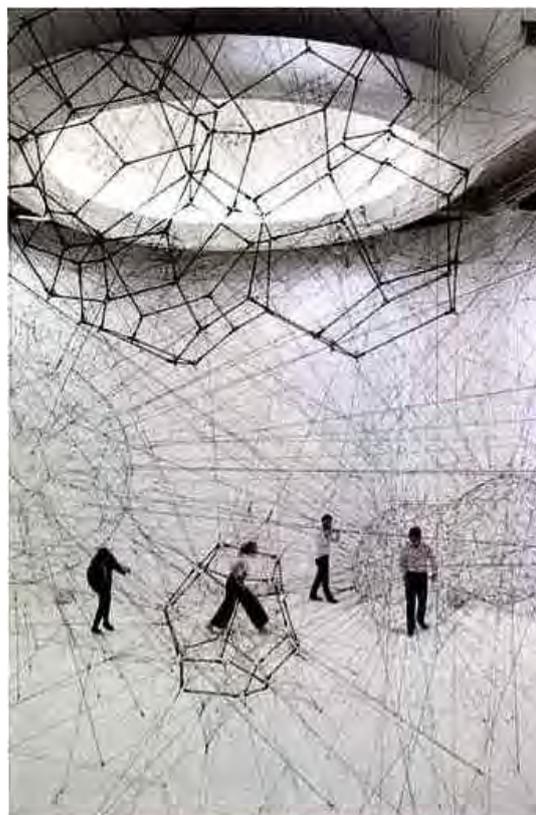
PALAIS DE TOKYO

Tomás Saraceno, On Air

Pour la quatrième édition de sa Carte blanche, le Palais de Tokyo a confié ses vastes espaces à l'artiste argentin établi à Berlin Tomás Saraceno. L'immensité des lieux permet au plasticien, très présent sur la scène internationale, de présenter une sorte de rétrospective. Le visiteur découvre ainsi un ensemble d'œuvres déjà devenues emblématiques et d'autres spécialement créées pour l'événement. Le résultat est bluffant. Peu d'artistes, à ce jour, sont parvenus à s'emparer aussi justement de la totalité des volumes disponibles. Il faut dire que l'œuvre de Saraceno ne manque pas d'ampleur, et la monumentalité ne s'accompagne ici d'aucune grandiloquence. Le public est invité à revisiter la notion de réseau, notre façon de concevoir notre environnement et, plus largement, la planète Terre et ses ressources limitées, pour en effectuer un usage plus éthique. La cohérence du propos s'accompagne d'une grande diversité formelle. La fragilité de notre écosystème est suggérée par des sculptures spectaculaires, constituées de toiles d'araignées tissées dans des vivariums et somptueusement mises en lumière, alors que les salles accueillant ces œuvres, ainsi que la plupart des espaces de cette exposition, sont plongées dans l'obscurité. Comme dans les précédentes créations arachnéennes, le plus petit, le plus vulnérable, est mis en relation avec l'infinité de l'univers. La poussière provenant de la pollution aux particules fines, produites par l'homme, sert d'encre pour des dessins et renvoie à celle du cosmos, mobilisée dans d'autres œuvres. Le son qui accompagne la visite renforce l'expérience sensorielle. Une proposition incontournable.

ALAIN QUEMIN

Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson,
Paris XVI^e, www.palaisdetokyo.com
Jusqu'au 6 janvier 2019.



**Tomás Saraceno (né en 1973), « On Air »,
Palais de Tokyo, Paris, 2018.**

COURTESY DE L'ARTISTE ; ANDERSEN'S, COPENHAGUE ;
ESTHER SCHIPPER, BERLIN ; PINKSUMMER CONTEMPORARY ART,
GÈNES ; RUTH BENZACAR, BUENOS AIRES ;
TANYA BONAKDAR GALLERY, NEW YORK
© PHOTOGRAPHIE STUDIO TOMÁS SARACENO, 2018



Tomas Saraceno tricote le fil de l'univers

Au Palais de Tokyo, l'artiste installe son travail spectaculaire et poétique tissé par des araignées

EXPOSITION

Au générique, de drôles d'actrices : *Holocnemus pluchei*, *Psechrus jaegeri*, mais aussi *Agelena labyrinthica*, ou encore *Tegenaria domestica*. Des noms de scène qui apparaissent dès le début de l'exposition de Tomas Saraceno, au Palais de Tokyo, parmi tous les collaborateurs du projet : philosophes, cosmonautes ou biologistes. Qui se cache derrière ces pseudos d'impératrices romaines ? Des araignées, fidèles assistantes de l'artiste argentin. Depuis des années, dans son atelier berlinois, il les chouchoute, les marie, les observe, dans des conditions dignes d'un muséum d'histoire naturelle.

Résultat : il possède aujourd'hui la plus belle collection de toiles d'araignées au monde. Locales ou exotiques, sociales ou solitaires, leurs architectures volatiles défilent sous la verrière du palais, complètement obscurcie pour l'occasion. Une plongée dans des infra-mondes, avec qui Saraceno propose de mettre le visiteur en symbiose, aiguisant son attention au vivant.

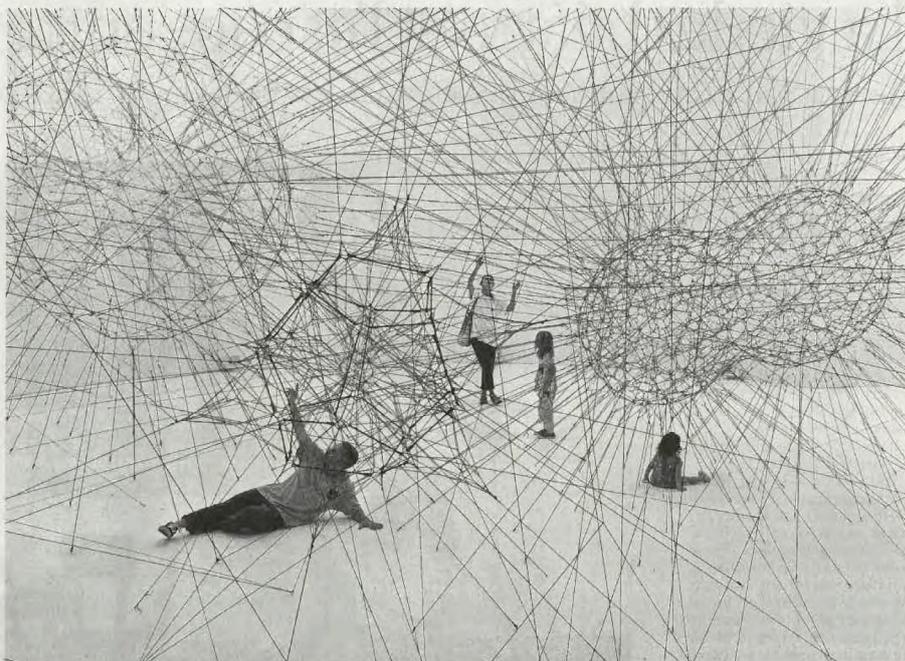
« Il s'agit d'écouter ce qu'ont à nous dire ces animaux préhistoriques, parmi les plus sensibles au monde, et d'apprendre à partager avec eux l'espace, voire d'entendre ce nouvel espérant qu'ils pourraient nous apprendre », résume l'artiste, investi depuis toujours dans l'écologie, tendance poétique (on s'étonnera donc du partenariat avec Rolls-Royce développé

pour sa carte blanche parisienne par cet ardent combattant pour une planète à zéro carbone, mais c'est peut-être une autre histoire).

Brillant dans la pénombre, des dizaines de toiles révèlent leurs méandres. En coupole, en trampoline, en géométrie lâche ou tissés serrés, les pièges de soie défient le regard et l'intelligence de l'homme. Solides quand on les pense fragilissimes, vibrant tel le tympan d'une oreille, ces Sagrada Familia de fibre protéinée invitent à se mettre au diapason d'un autre règne. D'autant plus que certaines d'entre elles ont été sonorisées par de subtils micros qui permettent d'entendre les ouvrières tricoter sans relâche. Si la foule le permet, peut alors s'instaurer un dialogue de soi à soi. Une conversation sur le fil qui ravit petits et grands.

« Un état des lieux de l'air »

Cette balade dans la nuit des temps se prolonge avec une installation tout aussi stupéfiante, « Sounding the Air ». A priori, elle est d'une infinie simplicité : cinq longs fils de soie, tendus à l'horizontale. Mais, à bien y regarder, ils ondulent de façon très singulière. Comme une vague contrainte par le caprice des fonds marins, un algorithme languissant. Il faut rester de longues minutes pour observer comment les mouvements de l'air, et des visiteurs, provoquent de telles contorsions. Quant à cette musique presque cosmique qui accentue l'impression de suspens ? Ce n'est rien d'autre que la traduction sonore, en direct, des courbes qui se dessi-



« Algo-r(h)i(y)thms », installation de Tomas Saraceno au Palais de Tokyo à Paris, en octobre. STUDIO TOMAS SARACENO, 2018

« Écouter ce qu'ont à nous dire ces animaux préhistoriques et apprendre à partager avec eux l'espace »

TOMAS SARACENO

ner. Une partition qui compose « un état des lieux de l'air », comme le résume l'artiste.

A la toute fin du parcours, une salle baignée de lumière développe à grande échelle cette idée. Des fils noirs s'y entrelacent pour composer un réseau complexe, dans lequel chacun peut s'engager (attention, la jauge est limitée à dix personnes), il est conseillé

d'aller s'inscrire sur la liste d'attente dès que l'on arrive au sous-sol du palais, afin d'éviter de faire trop longtemps la queue. A chaque corde correspond un son. A chacun de la caresser, de la faire vibrer, pour en jouer comme d'un instrument de musique. Et créer une chorégraphie un peu lunaire avec ses partenaires d'un instant.

De l'œil à l'oreille, de la stupéfaction à l'analyse, l'expérience sensible est poussée à son comble. Comme dans cette autre installation qui transforme en musique les millions de particules traversant constamment notre espace et auxquelles, pas plus qu'aux aranéides, nous ne prêtons attention. Un dialogue complexe entre une araignée de belle taille, un microphone dont les vibrations font pulser l'air et le micro-maelström d'acariens et de particules cosmiques qui le composent. Enregist-

trée en live, cette valse de poussières est traduite elle aussi en une insidieuse mélodie : ou comment rendre sensible cette connexion à l'environnement que les Allemands nomment du terme intraduisible d'*Umwelt*.

Dans cet espace auront lieu plusieurs temps d'expériences, destinés à étudier l'impact que peut avoir la musique sur la conception, par l'araignée, de sa toile. Sous le contrôle très sérieux d'experts en bioacoustique des invertébrés, sont donnés ici plusieurs concerts de pointures de la musique expérimentale, comme Eliane Radigue (le 14 décembre). « Cette exposition peut se visiter juste avec les oreilles, ou juste avec le toucher, car nous avons des multitudes en nous à réveiller », promet l'artiste.

Une partie du parcours dévie, hélas, un peu de ce beau projet pour se faire plus didactique (des

vitrites sur la façon dont les araignées sont considérées d'une civilisation à l'autre) ou scientifique-démonstratif. Ce qui n'est pas sans charme, néanmoins : on ne peut être qu'envoûté par cette vidéo tournée avec les experts du Massachusetts Institute of Technology (MIT), qui montre l'accumulation tourbillonnante de poussière autour de quelques noyaux durs, suscitée par de simples ondes sonores. Soit la reconstitution, miniature, du processus de création de l'univers. Un aquarium à big bang. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Carte blanche à Tomas Saraceno, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, 75116 Paris. Tél. : 01-81-97-35-88. De 9 à 12 euros. Tous les jours, sauf mardi, de midi à minuit. Jusqu'au 6 janvier.

Anousparis.fr – 8 novembre 2018

ANOUS PARIS

Le Festival d'Automne en 5 spectacles immanquables

Le Festival d'Automne continue jusqu'au 31 décembre : emportés par la rentrée, vous avez peut-être manqué (ou adoré !) les premières dates de Laetitia Dosch ou de Krystian Lupa. La suite est tout aussi emballante, avec des créations de Julien Gosselin, de Tiago Rodrigues ou d'Anne Teresa de Keersmaeker. **Cinq spectacles** (dont les places sont encore disponibles à la vente) ont attiré notre attention : suivez le guide !

Concert chez les araignées de Tomás Saraceno

Invité à investir l'intégralité des espaces du **Palais de Tokyo**, l'artiste argentin **Tomás Saraceno** y a installé des dizaines de toiles d'araignées géantes, semi-plongées dans le noir. Extrêmement spectaculaire, cet art qui joue aussi bien avec l'infime qu'avec le monumental s'accommode bien de performances farfelues. Preuve en est, plusieurs concerts sont programmés pour s'amuser de ce décor atypique, et entrer en résonance avec ce public à 8 pattes. On retiendra celui du 23 novembre à 19h30 : le compositeur contemporain **Evan Ziporyn**, également directeur du Centre d'art, de Science et de Technologie du MIT (États-Unis), invité ses musiciens à jouer au milieu des toiles. Il explique : « *plutôt que de jouer avec l'araignée elle-même, nous utilisons ses toiles comme base de notre musique, utilisant ses géométries comme fondement de nos vibrations.* » Il faudra tendre l'oreille pour être attentif au moindre détail sonore... Atypique, ce rendez-vous ne se manque pas !

The Spider's Canvas

23 novembre 2018

Palais de Tokyo

13 avenue du Président Wilson, 16^e

Sopro, le souffle de Tiago Rodrigues

Succès mémorable du Festival d'Avignon 2017, la création **Sopro** du Portugais **Tiago Rodrigues** est une ode au théâtre tissée de poésie, formulée à travers la figure d'une souffleuse, l'une des dernières d'Europe. Celle-ci s'appelle **Cristina Vidal**, travaille depuis 25 ans au Théâtre national de Lisbonne (dont Tiago Rodrigues est le directeur), et est la figure centrale de ce spectacle hybride, où elle joue son propre rôle. Ici cohabitent des extraits de pièces célèbres (signées Racine, Tchekhov, Sophocle...) et des instants de vie inspirés des coulisses du théâtre. **Sopro**, qui signifie *souffle*, restitue donc tout ce qui est invisible aux yeux du public mais indispensable au bon fonctionnement d'un théâtre. Une claqué.

Sopro

Du 12 novembre au 8 décembre 2018

Théâtre de la Bastille

76 rue de la Roquette, 11^e

Anne Teresa De Keersmaecker fait danser les hommes

Elle l'a écouté des centaines de fois avant de se décider : **Anne Teresa De Keersmaecker** s'est emparée de l'album emblématique *A Love Supreme* de John Coltrane pour créer un spectacle d'une cinquantaine de minutes. Les morceaux lui ont inspiré une chorégraphie pour quatre danseurs hommes, qui mêle improvisation et écriture. Accompagnée dans sa tâche par le chorégraphe **Salva Sanchis**, **Anne Teresa De Keersmaecker** propose ici un cri brûlant de liberté, où les danseurs et les chorégraphes forment chaque soir un dialogue différent.

A Love Supreme

23 novembre 2018

Espace 1789

2/4 rue Alexandre Bachelet, 93400 Saint-Ouen

+ autres dates dans différents lieux de la région parisienne

Le triomphe de Julien Gosselin

Très jeune et immensément doué, **Julien Gosselin** a tout pour plaire. Il est celui qui a adapté le roman-fleuve *2666* de Roberto Bolaño en un spectacle de 12 heures... Et a triomphé. Après un succès mérité au Festival d'Avignon 2018, il présente son adaptation de trois textes de l'écrivain américain **Don DeLillo**, *Joueurs* (1977), *Les Noms* (1982) et *Mao II* (1991) sur la scène des **Ateliers Berthier** en un peu plus de 9 heures. Une odyssée violente, qui fait dialoguer le théâtre, la musique et la vidéo, et transforme les comédiens en performeurs de l'extrême. C'est beau, puissant et indispensable.

Joueurs | Mao II | Les Noms de Don DeLillo

Du 17 novembre au 22 décembre 2018

Odéon-Théâtre de l'Europe – Ateliers Berthier

1 rue André Soares, 17^e

À la rencontre du trash japonais avec Takahiro Fujita

Takahiro Fujita est un jeune auteur japonais qui, à l'instar de Julien Gosselin, voit son audace couronnée d'un immense succès. On le découvre cet automne dans un merveilleux spectacle intitulé avec éclat ***Jetons les livres, sortons dans la rue***. Ce titre n'est toutefois pas de lui, mais de l'un de ses auteurs favoris, **Shūji Terayama**. Figure sublime de la contre-culture nipponne, Terayama a écrit un peu plus de 200 livres avant de mourir à 47 ans. ***Jetons les livres, sortons dans la rue*** est une œuvre de jeunesse, qui donne le pouls du Japon underground et inspire au metteur en scène un joyeux bordel organisé, sorte de collage d'impressions variées et très vivantes. Dépaysant et rafraîchissant !

Jetons les livres, sortons dans la rue

Du 21 au 24 novembre 2018

Maison de la Culture du Japon

101 bis quai Branly, 15^e

AOC

ON AIR, de Tomás Saraceno : des (é)toiles plein les yeux

Par **Ysé Sorel**

CRITIQUE

Avec *ON AIR*, Tomás Saraceno investit l'ensemble du Palais de Tokyo pour une carte blanche. Dans cette exposition aux enjeux éminemment actuels, l'artiste argentin convoque araignées, scientifiques, philosophes, architectes, visiteurs à une « *jam session* cosmique », pour nous rendre sensible à l'atmosphère et nous apprendre à voir l'invisible. Le poétique et le politique se tissent et touchent des cordes sensibles.

A

vec *ON AIR*, Tomás Saraceno nous invite à prendre l'air du temps : l'artiste argentin prend, à l'invitation du Palais de Tokyo, la suite de figures éminentes de la scène artistique internationale – Philippe Parreno, Tino Seghal, Camille Henrot – pour cette quatrième carte blanche, que l'on qualifierait cette fois-ci plutôt de blanche et noire.

Expérience aussi audacieuse que risquée que d'investir ces 13 000 m² d'exposition : formidable d'une part, car une telle aire de jeu permet le déploiement de tout un univers ; problématique d'autre part, car le gigantisme de l'ensemble tend à devenir en lui-même un argument de vente, au détriment parfois d'un véritable travail de curation. Dans la course aux expositions « blockbusters », ces dernières risquent de s'essouffler, voire de vite tourner à vide.

Cette échelle semblait néanmoins pertinente pour laisser la pensée cosmique et le sens de la scénographie de Saraceno s'épanouir. Architecte de formation, il s'est éloigné, ou peut-être a renouvelé cette discipline à travers de nombreuses collaborations, au sein ou en lien avec son studio, composé de près de 80 personnes. Son travail, à rebours de la posture romantique de l'artiste solitaire, repose en effet sur la défense de l'intelligence collective, et cherche à nouer art, sciences et architecture, avec l'idée de réaliser des projets qui seraient demeurés impossibles sans ces diverses participations. Saraceno entend ainsi mettre à bas les clivages sclérosants qui ont séparé certaines disciplines, s'inscrivant plutôt dans la lignée des humanistes et artistes-scientifiques de la Renaissance. Il fait ainsi la part belle, dans cette exposition que l'on pourrait qualifier de « circonstance », aux chercheurs et universitaires soucieux des préoccupations écologiques et anthropologiques contemporaines.

Une salle, la « *multi-messenger room* », leur est même dédiée, sorte de matérialisation de la bibliographie qui imprègne son travail : on peut y feuilleter *Le Champignon de la fin du monde* d'Anna Tsing, jeter un coup d'œil sur *La Vie des plantes* d'Emanuele Coccia, ou encore se plonger dans les ouvrages de Tim Ingold. D'aucuns pourront trouver pesant cet appareillage critique, remettant en question le partage entre « nature/culture » et l'anthropomorphisme, devenu presque un gimmick des expositions d'art contemporain. Mais si certaines œuvres s'emmêlent dans un tissu de références, d'autres réussissent à les traduire poétiquement, et à se constituer en instrument heuristique. Les œuvres rendent ainsi visible l'invisible : songeons à cette danse des particules, où des poussières cosmiques s'assemblent aux rythmes des vibrations produites par des fréquences sonores. L'artiste cherche à nous « apprendre à voir », à nous rendre sensible à la beauté d'un monde à laquelle nous serions resté-e-s aveugles sans lui. Tout ne tient alors qu'à un fil, et celui de notre attention tend à se déliter lorsque l'informatif prend trop le pas sur le contemplatif...

Le Palais de Tokyo devient ainsi la chambre d'écho de voix qui seraient normalement demeurées inaudibles.

Mais Saraceno réussit à nous prendre dans sa toile. On s'aventure ainsi *in media res* dans son monde où les repères se brouillent : la grande verrière du Palais, plongée dans une épaisse obscurité, sert de toile de fond à de féériques sculptures arachnéennes, sublimes par un éclairage qui leur confère l'aura du mystère et nous donne des (é)toiles pleins les yeux. Saraceno se fait ainsi artiste-araignée, cherchant à dresser la cartographie de nos interconnexions : comment sommes-nous connecté.e.s aux autres – aux araignées, aux forêts, à l'atmosphère ? Comment le monde s'organise-t-il, et quelle est notre place en son sein ? Nos synapses neuronales ne renvoient-elles pas aux toiles d'araignées, et ces dernières ne nous font-elles pas songer aux galaxies ? Le micro fait écho au macro, les nœuds sont préférés aux lignes droites, le rhizome aux hiérarchies, tandis que l'on est pris par les « vertiges de l'analogie ». Par cette expression, Philippe Descola soulignait que l'état de séparation et de différence entre chaque chose et chaque être, que nous semblons constater *a priori*, cache en réalité des liens de continuité, de similitude et d'influence (*Par-delà nature et culture*). La cellule se lie à la galaxie, et Tomás Saraceno entend proposer une écologie des sensations pour nous donner à sentir et à entendre la « matrice sonore du cosmos ».

En effet, si Pascal écrivait « le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », l'artiste nous invite quant à lui à une « *jam session* cosmique » : il précise que l'idée qui sous-tend l'exposition consiste à « savoir jouer ensemble dans un écosystème en devenir, toujours contingent et en évolution permanente, en suivant plusieurs rythmes et trajectoires ». Le Palais de Tokyo devient ainsi la chambre d'écho de voix qui seraient normalement demeurées inaudibles. Avec *Algo-R(h)ithms*, l'artiste entend créer un « paysage vibratoire » dans lequel les visiteurs deviennent des parties intégrantes, simplement en respirant et en se déplaçant, faisant ainsi réagir des cordes sensibles aux vibrations provoquées, qui résonnent alors à différentes fréquences. Cette œuvre, illustrant de façon originale ce que Nicolas Bourriaud a théorisé comme l'« esthétique relationnelle », en matérialisant nos liens par autant de fils, offre un espace immersif de rencontres pour nous rendre attentif à nos gestes et aux autres. C'est en cette attention, en cette prise de conscience que consiste le « raccommodage du corps politique » (Bruno Latour) proposé par l'artiste argentin.

Mais la toile, et en particulier la toile d'araignée, excède la métaphore chez Tomás Saraceno, comme le note Estelle Zhong Mengual dans le magazine du Palais dédié à la carte blanche. L'artiste a en effet « un intérêt tout naturaliste » pour les araignées, pour ces « espèces dans leur éthologie spécifique, dans leur idiosyncrasie. » Quand il a accepté l'invitation du Palais de Tokyo, Tomás Saraceno et la curatrice sont d'abord partis en quête des résidentes arachnéennes des lieux, pour les sortir de l'ombre et étudier leur « *Umwelt* », cette théorie du « monde vécu » mise en évidence par Jakob von Uexküll, compris comme une extension sensible du corps qui permet à la vie de se développer. Alors que l'on s'inquiète de plus en plus des façons de vivre dans les ruines du capitalisme, Tomás Saraceno ne s'intéresse pas uniquement aux non-humains pour des raisons métaphysiques, mais oriente aussi sa recherche à des fins pratiques. L'exposition présente ainsi cette *underwater spider* qui a transformé sa manière de vivre pour persévérer dans son être et dans un nouvel environnement : sans branchies, elle survit néanmoins sous l'eau en se nichant dans une bulle d'air qui englobe son abdomen et une partie et ses pattes, puis solidifie cet habitat avec un réseau de fils de soie. D'autres araignées, lorsque leur prennent l'envie de vagabonder, sujettes au *wanderlust*, s'envolent quant à elles pour d'autres contrées à l'aide de petits sacs à dos en soie, profitant de l'ascenseur atmosphérique.

**Lucide devant la responsabilité du désastre,
Saraceno préfère à la sidération impuissante
l'inspiration sidérale, et indique une
direction pour réparer un monde sur le fil.**

Prendre l'air, voilà à quoi nous convie alors *ON AIR*. À l'ère de sa croissante marchandisation, alors qu'il devient un sujet éminent de préoccupation, Tomás Saraceno et son studio ont imaginé, à l'occasion de la COP21, une initiative artistique interdisciplinaire pour penser d'autres rapports à l'environnement et à l'atmosphère, sans utiliser les énergies fossiles : l'aérocène. L'artiste prône ainsi en faveur de *l'homo sapiens flotantis*, et pour une légèreté transformant l'insoutenable gravité de l'être en responsabilité face à la situation. Comme il le précise dans l'entretien avec la commissaire Rebecca Lamarche-Vadel, « nous sommes peut-être tous embarqués sur le même bateau, mais nous n'avons pas tous la même capacité d'agir, nous ne produisons pas tous des changements à l'échelle planétaire ». La dernière partie de l'exposition prend alors l'allure d'un *fablab*, et pêche peut-être lorsque le poétique se défile au profit du politique, et que l'aspect très informatif et scientifique de l'ensemble évoque plus le Palais des découvertes que celui de Tokyo. À cela pourrait s'ajouter le reproche du hiatus hypocrite entre une telle défense d'un projet, plus respectueux de l'environnement, et les moyens mis en œuvre pour sa diffusion, par exemple pour sa présentation à la Miami Basel. Tout cela ne serait-il pas alors... du vent ? Tomás Saraceno a également inventé des *cloud cities*, ces constructions de villes idéales basées sur le dodécaèdre, polyèdre caractéristique de la quintessence de Platon... Comme Aristophane le disait du philosophe antique, ne peut-on pas arguer que l'artiste est, lui aussi, dans le monde des nuées ?

Gageons plutôt que Saraceno assume la dimension utopique de l'art, et qu'avec l'aérocène, ce projet de voyages aériens utilisant uniquement l'énergie solaire, l'artiste entend montrer la voie et non pas établir un programme directement applicable. Il s'agit bien plutôt de redonner ses pouvoirs à l'imagination, d'élargir nos horizons, et d'« ouvrir notre imaginaire à d'autres conceptions », comme l'écrit Vinciane Despret, « moins chargées d'exclusivité, de ce que dire que le "chez soi", ou même le "chez nous" ». *Free from borders, free from fossil fuels*.

Réseaux, toiles, *webs* : Saraceno s'inscrit dans une « constellation », qui pourrait évoquer la définition qu'en faisait Walter Benjamin, et perçoit des « éclats du temps messianique ». Benjamin maintenait que « la pensée n'est pas seulement faite du mouvement des idées, mais aussi de leur blocage » et lorsque la pensée « s'immobilise soudain dans une constellation saturée de tensions, elle communique à cette dernière un choc qui la cristallise en monade. » L'artiste cherche alors à s'approcher de cette monade pour combattre en faveur de ce que l'être humain a trop souvent opprimé, écarté, soumis.

Lucide devant la responsabilité du désastre, Saraceno préfère à la sidération impuissante l'inspiration sidérale, et indique une direction pour réparer un monde sur le fil. Son appel rappelle alors celui de Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux* : « au lieu que le peuple et la terre soient bombardés de toutes parts dans un cosmos qui les borne, il faut que le peuple et la terre soient comme les vecteurs d'un cosmos qui les emporte ; alors le cosmos sera lui-même art. Faire de la dépopulation un peuple cosmique, et de la déterritorialisation une terre cosmique, tel est le vœu de l'artiste-artisan, ici ou là, localement ».

À la façon d'une araignée, Saraceno lance ainsi des fils dans les airs, comme autant d'expérimentations et d'invitations. À chacun et chacune de les saisir au vol ou non, de les tisser, d'en faire des textes ou des contextes, de les nouer à son existence ou de les laisser filer dans le ciel.

Ysé Sorel

CRITIQUE

Dans l'atelier de Tomas Saraceno

Paris Match | Publié le 13/11/2018 à 01h00

 Anaël Pigeat



Dans l'atelier de Tomas Saraceno

Claire Delfino/Paris Match



L'artiste argentin investit 13 000 mètres carrés d'espaces d'exposition au Palais de Tokyo. Il y crée un paysage cosmique qui invite à changer notre rapport au monde et à ses ressources. Visite de son atelier, à Berlin.

Première toile

A l'âge de 9 ou 10 ans, alors que sa famille vivait en Italie, Tomas Saraceno s'échappait dans le grenier de la maison pour regarder les toiles d'araignée : des constructions qui l'ont toujours fasciné. A l'époque, il ne savait pas qu'un jour il serait artiste, pas même qu'il ferait des études d'architecture. D'ailleurs, pour lui, l'art ne répond pas à une définition claire : être un artiste, c'est rester dans une situation d'inconfort sans connaître à l'avance la direction à suivre.

Atelier aérien

Installé dans une ancienne usine photographique Agfa, dans les environs de Berlin, l'atelier est une véritable ruche. C'est là que Tomas Saraceno fabrique ses maquettes, souvent suspendues au plafond, comme des nuages qui passent. Avec son concept d'Aérocène, qu'il a inventé il y a quelques années, il veut « décoloniser le ciel », le libérer des gaz toxiques, en jouant avec des énergies alternatives et une bonne dose de poésie.

Objets planants

Sur les montgolfières, les dirigeables et les avions, Tomas Saraceno est intarissable. Qui se souvient par exemple qu'Alexander Graham Bell, l'inventeur du téléphone, était un grand amateur de cerfs-volants ? Saraceno en possède lui aussi une riche collection, comme cet oiseau de papier qu'il a acheté en Chine lorsqu'il participait à une biennale. A l'occasion de vastes projets collaboratifs, il fait régulièrement fabriquer des ballons à partir de sacs en plastique récupérés, et les fait voler par la force du vent et la chaleur du soleil. Saraceno cherche à réinventer nos modes de vie en poète et en activiste.

Dérouler la bobine

Comme une araignée, Saraceno tisse son œuvre tout autour de lui. Sa matière première est souvent le fil, ou bien la corde. Il en possède des centaines de bobines, rangées dans son atelier en fonction de leur épaisseur, de leur résistance, de leur élasticité. Au Palais de Tokyo, il a créé une vaste installation sonore interactive : un paysage dont la forme évoque celle des réseaux neuronaux ou, plus simplement, de la mousse.

C'est dans la boîte

Pour son exposition au Palais de Tokyo, Tomas Saraceno a travaillé avec les arachnologues du Muséum d'histoire naturelle. Ils ont découvert sur place plus de 500 araignées réparties en 10 espèces. Un plan a été élaboré pour permettre aux visiteurs de faire une visite guidée des discrets recoins qui les abritent. A Berlin, dans son atelier, il possède l'une des plus importantes collections de toiles d'araignée au monde ; il en a fait venir plusieurs à Paris, dans des boîtes.

Palais de Tokyo (XVI^e), jusqu'au 6 janvier 2019.



Grand Paris



4

expos
pour
s'évader



Ci-dessus, une toile
d'araignée recréée
par Tomàs Saraceno au
Palais de Tokyo.
De haut en bas :
un rideau tissé par
l'artiste colombienne
Olga de Amaral,
à la Fondation Cartier.
Amulette malgache
au musée
du Quai Branly.
Reconstitution,
en réalité virtuelle,
du site antique
de Leptis Magna
en Libye, à l'Institut
du monde arabe.



ANDREA ROSSETTI

TIBAUT YOSIN

C. GERMAIN/MUSEE DU QUAI BRANLY - JACQUES CHIRAC

INSTITUT DU MONDE ARABE, URSOFT VREXPERIENCE

une vision du monde, topologique et religieuse aussi. À ne pas rater, tout au fond, les exceptionnelles photographies du prêtre missionnaire allemand Martin Gusinde, qui prit des clichés des Indiens Selk'nam en Terre de Feu au début du XX^e siècle. De jeunes initiés posèrent pour lui, le corps peint de lignes blanches, comme des apparitions mystérieuses d'un peuple qui a aujourd'hui disparu. Triste et fascinant.

« **Géométries Sud, du Mexique à la Terre de Feu** », à la **Fondation Cartier (14^e)**, jusqu'au **24 février 2019**.

La beauté féérique de toiles d'araignée berlinoises

C'est une invitation à se concentrer sur l'infime, l'invisible, l'air qui nous entoure, un « *océan d'air* », comme le décrit l'artiste argentin Tomás Saraceno, 45 ans. Le Palais de Tokyo a donné carte blanche à cet architecte de formation qui vit à Berlin. Un touche-à-tout qui a décroché en 2015 le record mondial du premier et plus long vol habité en ballon aérocoène (ballon mù uniquement par la chaleur du soleil). Pour nous emmener dans ce périple poétique et scientifique avec l'appui de la commissaire Rebecca Lamarche-Vadel, Sara-

ceno s'appuie sur des araignées de différentes espèces : elles ont tissé dans son atelier berlinois des toiles à l'intérieur de cadres cubiques. L'artiste a apporté d'Allemagne des dizaines de ces œuvres sans parois, emplies de toiles aux formes très complexes. Elles sont exposées dans l'obscurité, et seuls les fils sont éclairés (avis aux arachnophobes, certaines araignées vivent toujours dans les structures). Le résultat : des architectures d'une beauté fabuleuse. Plus loin, le visiteur découvrira une fausse toile d'araignée géante ; dix personnes peuvent y pénétrer en même temps et la faire vibrer. Parfois aussi, le visiteur ne comprendra pas tout des projets souvent un peu fous et scientifiques de Saraceno... mais ils repartiront avec des rêves de ballons solaires et des envies de défendre féroce-ment notre atmosphère.

« **On Air** », carte blanche à **Tomás Saraceno** au **Palais de Tokyo (16^e)**, jusqu'au **6 janvier 2019**.

Madagascar, histoire et intérieurs

La « Grande Île », le surnom de Madagascar, n'avait plus fait l'objet d'une exposition à Paris depuis 1946. Soixante-douze ans après le musée de l'Homme, le

musée du Quai Branly propose de découvrir (ou de redécouvrir) l'art, l'histoire et les cultures malgaches magnifiés par une scénographie de couleur rouge, comme la terre de ce pays d'une superficie presque équivalente à celle de la France. Plus de 350 objets et œuvres d'art ont été sélectionnés par Aurélien Gaborit, responsable des collections Afrique au musée. L'ensemble est exposé dans un parcours très riche commençant classiquement par la géographie de l'île et par son histoire, celle notamment des dynasties de rois locaux du XIX^e siècle. Puis le visiteur pénètre dans un intérieur malgache, découvrant des objets usuels comme des pots à miel, des montants de lit et des volets sculptés représentant un monde peuplé d'animaux, des zébus – signe de richesse – et des crocodiles menaçants, par exemple. Dans la vie quotidienne, le monde des morts et des ancêtres est omniprésent. L'une des plus belles salles de l'exposition rassemble des dizaines de poteaux funéraires sculptés d'oiseaux élancés (les âmes) et de couples d'ancêtres unis pour l'éternité. ●

« **Madagascar, arts de la Grande Île** », au **Musée du Quai Branly-Jacques Chirac (7^e)**, jusqu'au **1^{er} janvier 2019**.

MARIE-ANNE KLEIBER

Tomás Saraceno : un artiste rêve scientifiquement l'aérocène

[dimanche 18 novembre 2018]



Tomás Saraceno, invité au Palais de Tokyo, a obtenu carte blanche pour présenter la suite de son travail sur l'air à l'ère de l'anthropocène.

Maryse EMEL 

A des fins esthétiques, scientifiques et politiques, à l'ère de l'anthropocène (la nouvelle époque de la planète transformée par l'homme des technologies), Tomás Saraceno a obtenu carte blanche du Palais de Tokyo pour présenter la suite de son travail sur l'air et le croisement des mondes humains, animaux et cosmiques. Son installation réanime un imaginaire poétique et politique autour de la perception et de respiration. « *Nous vivons submergés au fond d'un océan d'air* », dit-il dans un entretien au *Magazine du Palais de Tokyo*, et rien n'est imaginé pour sortir de la menace du réchauffement de la planète que fait peser sur nous la surproduction de dioxyde de carbone. Face à elle, l'exposition forme un ensemble destiné à révéler la force des entités qui peuplent l'air et la manière avec laquelle elles nous affectent : du dioxyde de carbone (CO₂) à la poussière cosmique, des infrastructures et fréquences radio à de nouveaux couloirs de mobilité aériens. Ces histoires invisibles, qui composent la nature dont nous faisons partie, nous invitent à repenser notre manière d'habiter le monde – et à réévaluer notre manière d'être humain.

Qui est Tomás Saraceno ?

Tomás Saraceno est né en 1973 à Tucumán en Argentine. Il vit et travaille sur et au-delà de la planète Terre. Après avoir obtenu un master en architecture à l'École Supérieure des Beaux-Arts de la Nation Ernesto de la Carcova à Buenos Aires, il a poursuivi ses études en Europe, en étudiant les beaux-arts à la *Städelschule* de Francfort puis en suivant le master d'art et d'architecture de l'IUAV de Venise. Depuis, l'artiste vit et travaille à Berlin. En 2009, il a été montré à la 53ème Biennale de Venise.



Tomás Saraceno a présenté son travail pour la première fois au Palais de Tokyo en février 2015 dans l'exposition « Le Bord des Mondes », puis a proposé le séminaire *Aerocene* et le workshop « Museo Aerosolar », en écho à la COP21, en décembre 2015. On a retrouvé son œuvre *Du sol au soleil* d'octobre 2017 à janvier 2018 dans l'exposition « Voyage d'Hiver », hors les murs du Palais de Tokyo dans les jardins du château de Versailles.

Décloisonner les mondes

Au Palais de Tokyo, on entre dans son installation par un couloir qui vous conduit dans un espace noir où, pour tout guide, on suit des marques signalétiques blanches posées au sol. Le temps de s'habituer à l'obscurité environnante, on reste coi. Devant vous se succèdent plus d'une dizaine de toiles d'araignées légèrement éclairées. Leurs ouvrières, cachées dans les multiples fils repris ou abandonnés provisoirement, ne cessent pas de tisser. Le spectacle est dans la métamorphose de la réalité. Filant sa perception au gré de son imaginaire, le passager embarqué sur ce territoire voit des nuages, de fins filets, des nébuleuses... L'espace se fait poésie, habité par le son des vibrations de la toile au vent.

Sounding the Air, l'œuvre dans laquelle on se trouve, est un instrument de musique. Il se compose de cinq filaments de soie d'araignée qui flottent et résonnent dans l'air. Il n'est pas joué individuellement par un être humain mais par un ensemble de forces et de présences qui transforment l'espace et ses dynamiques : des mouvements invisibles provoqués par les changements de température, le flux et la respiration des visiteurs. En traduisant les vibrations en fréquences sonores, cette installation nous permet d'entendre la voix de l'air. On croise au cours de cette déambulation une araignée en plein effort, concentrée sur sa tâche, apparemment indifférente au public. Fausse apparence en effet, car ces araignées, sociales ou semi-sociales, travaillent devant nous et leur toile manifeste leur perception de cette rencontre ainsi que leur capacité à collaborer.

L'indiscipline

La circulation des visiteurs ouvre alors sur un nouvel espace, celui du seuil de la rencontre des perceptions. Les toiles des araignées manifestent une variation en fonction des groupes qui se déplacent autour d'elles. Le public collabore sans le vouloir à une expérimentation scientifique réalisée par l'Institut Max Planck, à propos des comportements perceptifs collectifs. L'esthétique n'est donc pas le seul but recherché.

En décloisonnant les mondes animaux, cosmiques et humains, l'idée qui guide le travail de Tomás Saraceno est de décloisonner aussi les disciplines afin de réfléchir sans discipline le monde dans lequel nous pourrions vivre. Biologistes, astrophysiciens, philosophes, musiciens, éthologues et sociologues sont parmi les figures qui entourent et inspirent le travail de Tomás Saraceno et enrichissent l'ensemble de l'exposition. L'artiste crée en permanence des ponts entre des manières de faire, de sentir, de percevoir, et reste avant tout fidèle à l'indiscipline.

L'atmosphère modifiée irréversiblement.

En changeant d'espace, à la suite du monde des araignées, c'est la poussière noire qui maintenant fait œuvre. Éclairée elle se fait mouvement. L'artiste construit des moyens poétiques pour étendre nos capacités de perception, rendre plus ouverts nos esprits à ces poussières infimes : particules, poussières cosmiques, vies furtives qui bruissent dans l'infini. On est face au résultat d'une production humaine. Les énergies fossiles ont transformé les humains en une force géologique qui a modifié de manière irréversible l'atmosphère. L'air a toujours été invisible. Avec l'anthropocène, il est rempli de poussières qui finissent par se sédimenter sur le sol mais aussi dans les poumons. De là a surgi le projet « aérocène », en réponse à l'anthropocène.

C'est un projet qui rassemble autour de lui divers scientifiques mais appartient aussi aux rêves de Tomás Saraceno. Quand vous méditez, vous respirez jusqu'à 16% d'oxygène en moins rajoute-t-il lors de son interview [↔] et vous êtes encore plus éveillé que dans tout autre mode de présence.

Les mondes de ses rêves ne reposent pas sur la domination technologique des ressources naturelles. Au lieu de cela, le projet commence par s'adapter aux forces qui animent notre planète et à les déplacer, ce qui constitue davantage une soumission calculée et informée aux forces mondiales qu'une maîtrise de celles-ci.

Approprier à plutôt que s'approprier

L'artiste ne délivre aucun monde qui lui soit propre égoïstement et que son œuvre exprimerait. Il tente une mise en forme appropriée à ces forces non pas tant chaotiques, que générées par Gaïa étouffée par Ouranos. Forces qui se sédimentent. Forces titanesques de ces monstres que le mythe enferme afin de sauver la vie. Après les Titans, c'est le tour des hommes de jouer au feu à leurs dépens. La menace pèse et l'artiste en montre la vision. L'art n'est plus celui d'une subjectivité autosuffisante, voire suffisante. Croisant les diverses formes de vie, les comportements variés, l'art s'élève au-dessus du sol, à la recherche d'un nouveau cadre. Il s'approche une fois encore du soleil, comme Icare. Apprivoiser le soleil, non pas se l'approprier, mais trouver une forme d'habitat appropriée.

Tel est le rêve de l'artiste. Des bulles flottent dans un espace. Bulles poétiques qui attendent d'habiter le monde.

Carte Blanche à Tomas Saraceno. *On Air*

Du 17/10/2018 au 06/01/2019

Au Palais de Tokyo

Tomás Saraceno et ses araignées prennent possession du Palais de Tokyo

Publié le mardi 20 novembre 2018 à 18h51

Avec son exposition *On Air*, Tomás Saraceno utilise le symbole des araignées et de leurs toiles pour nous rappeler le lien qui unit les hommes à l'écosystème terrestre. L'artiste argentin rend perceptibles les vibrations, infimes ou cosmiques, qui nous entourent et dont la musicalité est somptueuse.



Des visiteurs jouent de la musique avec les fils de la toile d'araignée géante de l'œuvre Algo-R(h)i(y)thms de l'artiste argentin Tomas Saraceno. Paris, Palais de Tokyo. , © Radio France / Victor Tribot Laspière

Depuis le 17 octobre dernier, le Palais de Tokyo accueille **Tomás Saraceno** et son exposition *On Air*. L'artiste argentin a eu carte blanche pour investir les 13 000 m² du centre d'art contemporain parisien et chaque œuvre exposée est inspirée de l'anthropocène, un terme récent qui définit l'ère de l'impact de l'activité humaine sur la planète. Tomás Saraceno s'est fixé pour mission d'ouvrir nos yeux et nos oreilles sur le rôle et la place de l'humain dans l'écosystème terrestre, voire galactique.

Passionné par les araignées, l'artiste a choisi d'exposer leurs toiles, comme une évocation des liens qui unissent les êtres vivants entre eux. Dès l'entrée, dans une première salle plongée dans la pénombre, le visiteur découvre la fascinante complexité de 76 toiles d'arachnides, d'espèces différentes. Magnifiées par un habile éclairage, certaines sont reliées à des micros qui permettent d'amplifier les vibrations que font les araignées en se déplaçant sur les fils.

Tomás Saraceno, 45 ans, qui travaille surtout à Berlin avec de nombreux collaborateurs, aime à parler de collaboration avec les araignées. Il a développé le concept de « aérocène » qui doit succéder à celui d'anthropocène.

Mouvement politico-écologico-artistique qui regroupe une « *communauté internationale et pluridisciplinaire qui imagine de nouvelles manières d'habiter dans les airs, sans frontières et sans énergie fossile* »

Pour **Rebecca Lamarche-Vadel**, commissaire de cette exposition *On Air*, Tomás Saraceno est un « *artiste extrêmement surprenant puisqu'il nous emmène sans cesse au-delà du monde de l'art. Il mêle architecture, biologie, écologie ou musique. Toute son oeuvre repose sur l'idée que nous sommes tous connectés et qu'il est absolument urgent que nous en prenions tous conscience pour des raisons écologiques et éthiques* ».

Passionné de sciences et d'écologie, l'artiste argentin nous montre également à quel point les araignées sont sensibles à la perception des vibrations cosmiques. Désintégration des météorites lorsqu'elles pénètrent l'atmosphère terrestre, poussières qui se déplacent dans l'air, collision de deux trous noirs provoquant des ondes gravitationnelles, etc. Tomás Saraceno part du postulat que les araignées peuvent percevoir ces vibrations et se propose de nous les rendre audibles.

Plus grand instrument à cordes du monde

L'artiste va encore plus loin avec l'oeuvre *_Algo-r(h)i(y)thms*, « plus grand instrument à cordes jamais construit » selon *Rebecca Lamarche-Vadel*. Dans cette gigantesque toile d'araignées à taille humaine, c'est le visiteur qui se retrouve à devoir évoluer à la façon d'un « arachnide musicien ». Chaque fil, qu'il soit pincé ou frotté, génère un son ou une fréquence différente. Une batterie d'enceintes permet d'immerger le visiteur de sons doux et cristallins, tandis que le sol peut se mettre à vibrer.

Pour Rebecca Lamarche-Vadel, cette oeuvre nous plonge dans « *une confusion des échelles pour nous faire comprendre la relation entre les éléments, du plus petit au plus grand. Cela permet à notre corps de se transformer en une grande oreille attentive à notre présence et à celle des autres* ». *On Air* est une exposition fascinante, d'une grande beauté poétique et d'un grand intérêt scientifique, pour mesurer la vitale nécessité de prendre conscience du monde qui nous entoure.

A ne pas rater ce vendredi 23 novembre le deuxième concert Jamming With Spiders avec le clarinettiste et compositeur américain **Evan Zaporyn**. Une tentative de communication musicale avec les araignées présentes dans les différentes oeuvres de l'exposition. Lors des premières répétitions, il n'y avait que sur la musique de Mozart que les arachnides réagissaient.

On Air, carte blanche de Tomás Saraceno au Palais de Tokyo, Paris 16e, jusqu'au 6 janvier. Ouvert tous les jours sauf le mardi, de midi à minuit.

Par Victor Tribot Laspière



Carte blanche à Tomas Saraceno – On Air

Jusqu'au 6 jan. 2019,
12h-0h (sf mar.), Palais de Tokyo,
13, av. du Président-Wilson, 16^e,
01 81 97 35 88. (9-12€).

TTT Le Palais de Tokyo va attirer, c'est certain, les foules, avec cette belle carte blanche à l'artiste Tomas Saraceno, et son exposition XXL qui occupe tous ses espaces. Né en 1973 à San Miguel de Tucumán, en Argentine, et installé en Allemagne, l'artiste et architecte est devenu en quelques années une vraie star. On comprend pourquoi, quand on déambule, ravi, dans le noir, en découvrant ces pièces magiques, amas de tissages, conduites par des araignées (absentes) et aux fils si fragiles. Entre expo genre palais de la Découverte et proposition arty, ce show scientifique emballe. A ne pas rater !



ÉVÈNEMENT

ON SE FAIT UNE TOILE ?

LE PALAIS DE TOKYO DONNE CARTE BLANCHE À L'ARGENTIN
TOMÀS SARACENO, QUI NOUS EMBARQUE DANS SES ŒUVRES ARACHNÉENNES,
À LA CROISÉE DE L'ART ET DE LA SCIENCE. PAR **SOLINE DELOS**

CULTURE NATURE

L'artiste-architecte s'inspire des formes présentes dans la nature (nuages, tourbillons de poussière...) pour nous sensibiliser au vivant et inventer une nouvelle manière d'habiter le monde.

SPIDER-MAN

Fasciné par les toiles d'araignée, Saraceno collecte des aranéides partout sur la planète et les laisse tisser leur toile dans des cadres en métal. En résulte une superposition de maillages différents, comme une métaphore du vivre-ensemble.



JEU COLLECTIF

Tomàs Saraceno invite régulièrement le public, mais aussi des scientifiques, philosophes, astrophysiciens, à s'associer à sa démarche. Qu'il s'agisse d'effleurer les cordes d'une installation sonore XXL pour créer une partition à plusieurs ou de participer à son projet « Aerocene », pour lequel il imagine des villes flottant dans les airs, sans frontières ni énergie fossile. L'art pour rendre le monde meilleur. « ON AIR », jusqu'au 6 janvier 2019, Palais de Tokyo, Paris-16*.

air de paris

Deux solo shows d'envergure, à la Fondation des Galeries Lafayette et au Palais de Tokyo, explorent d'autres manières de vivre une exposition.

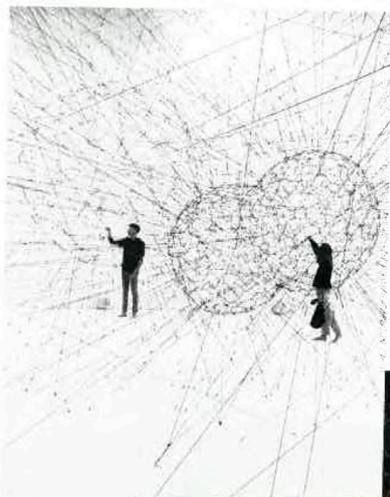
Grands formats

LES ARTISTES Tomás Saraceno et Simon Fujiwara exposent en même temps à Paris. Leurs univers n'ont rien de comparable mais tous deux ont en commun de proposer des dispositifs artistiques sensoriels ouvrant nos champs de conscience et de perception. Dans une tentative de défier nos croyances, "Carte blanche à Tomás Saraceno-On Air" s'apparente à une sorte de "jam session" cosmique et impressionnante, avec l'intervention d'araignées partout au sein de l'espace du Palais de Tokyo.

"Révolution", première exposition monographique de Simon Fujiwara en France, dans l'espace en béton brut de la Fondation d'entreprise des Galeries Lafayette, questionne en trois actes le processus de production et de consommation d'images dans nos sociétés. Dans le premier cas, le spectateur est invité à écouter les vibrations et les mouvements du cosmos. Dans le deuxième, il est soumis à la manipulation du corps et des émotions. Les deux propositions nous imposent une vigilance quant à la manière dont se construisent les narrations mentales, venant prouver combien l'art peut influencer notre rapport à la réalité et au monde. —



Ci-contre : à la Fondation d'entreprise des Galeries Lafayette, l'installation *Likeness*, de Simon Fujiwara avec une sculpture représentant Anne Frank, produite à partir d'une synthèse de photos existantes. En bas à gauche : vues de l'exposition "Carte Blanche à Tomás Saraceno-On Air", au Palais de Tokyo.



"SIMON FUJIWARA-RÉVOLUTION", jusqu'au 6 janvier 2019, Lafayette Anticipations-Fondation d'entreprise Galeries Lafayette, 9, rue du Plâtre, Paris IV^e. lafayetteanticipations.com

"CARTE BLANCHE À TOMÁS SARACENO-ON AIR", jusqu'au 6 janvier 2019, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris XVI^e. palaisdetokyo.com



Perception revisited

SOLO SHOWS AT TWO PARISIAN VENUES EXPLORE NEW WAYS OF EXPERIENCING ART.

Although the works of Tomás Saraceno and Simon Fujiwara have little in common esthetically, both artists create sensory situations intended to broaden the viewer's scope of perception and awareness. "Carte Blanche à Tomás Saraceno-On Air" resembles a large-scale cosmic jam session, filling the entire space of the Palais de Tokyo with a choreography between humans and non-humans (spiders...). At the Fondation des Galeries Lafayette, Fujiwara's "Revolution," the British artist's first solo exhibition in France, re-examines our society's processes for the production and consumption of imagery.

While Saraceno seeks to put viewers in touch with the vibrations of the universe, Fujiwara makes them aware of physical and emotional manipulation. Both artists call upon us to exert a certain vigilance in the construction of mental narrations, proving that art can indeed exert an influence on our relations with reality and the world. ■

TEXTE SIBYLLE GRANDCHAMP
PHOTOS ANDREA ROSSETTI/COURTESY OF SIMON FUJIWARA ET ESTHER SCHIPPER, BERLIN/LAFAYETTE ANTICIPATIONS-FONDATION D'ENTREPRISE GALERIES LAFAYETTE, PARIS - STUDIO TOMÁS SARACENO, 2018.



Boussoles à la page



Tomás Saraceno (ci-contre). Projets en ébauche dans son atelier-laboratoire berlinois.
Tomás Saraceno (left). Projects being developed in his Berlin lab-studio.

Poétique du cosmos

TEXTE Natacha Wolinski

S'inspirant de l'univers aérien des arachnides, Tomás Saraceno tisse un art en apesanteur, nourri de science et d'architecture. Le plasticien argentin nous a ouvert son atelier berlinois durant la préparation d'une exposition majeure, aujourd'hui présentée au Palais de Tokyo, à Paris.



J'ai toujours rêvé de flotter parmi les nuages. L'idée de créer un musée volant est né de ce désir.»

Depuis dix ans déjà,

Tomás Saraceno lance des sculptures flottantes dans le ciel. À Berlin, dans l'atelier où l'artiste argentin s'est installé il y a sept ans – une ancienne usine Agfa – un étage entier est dévolu à ce projet stratosphérique. Derrière les bureaux à larges fenêtres qui dominent la Spree, des assistants venus des quatre coins du globe suivent en direct, les uns sur une grande carte, d'autres sur un site web, la trajectoire de ces «ballons» migrants.

«Partout dans le monde, nous lançons des opérations de récupération de sacs plastique. Les gens les lavent, les découpent, dessinent dessus, puis ils solidarisent tous ces dessins et créent des sortes de sphères mues uniquement par le soleil et les vents.» L'une de ces sculptures aériennes avait pris son envol à Paris, en 2015, lors de la Cop21, scellant définitivement la notoriété de Tomás Saraceno, artiste transportant qui croise avec une grâce céleste les arts, les sciences et les utopies.

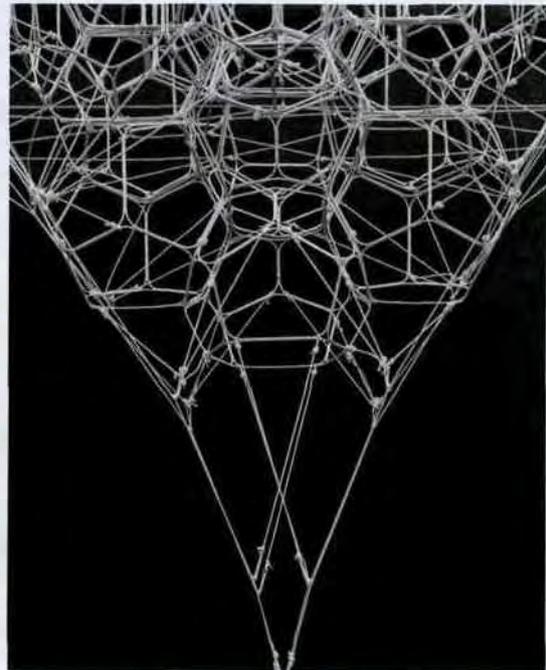
Une autre de ces énormes bulles, fondées sur l'idée du recyclage et de l'économie d'énergie, est présentée au Palais de Tokyo, dont Tomás Saraceno occupe tous les espaces, à l'occasion d'une carte blanche orchestrée par la commissaire Rebecca Lamarche-Vadel.

Au règne de l'anthropocène, période funeste au cours de laquelle l'homme a dégradé l'écosystème terrestre, Tomás Saraceno oppose celui de l'«aérocène», nouvelle ère glorifiant l'apesanteur, la légèreté, l'économie de moyens et la libre circulation – des sphères, des idées, des sons, des hommes et même des animaux. Au 2^e étage du bâtiment principal qu'il occupe, l'artiste cohabite paisiblement avec des centaines d'araignées qui tissent leurs toiles autour de structures métalliques, composant de fascinantes dentelles rhizomatiques qui sont présentées au Palais de Tokyo sous cloche et sous le feu de projecteurs. «Ces fils de soie transmettent très bien les vibrations, si bien que nous allons les sonoriser et demander à des musiciens de venir réaliser des "arachno-concerts". Il leur faudra trouver des fréquences qui leur permettent de

dialoguer avec les araignées.» Tandis qu'il dresse les grandes lignes de son exposition synesthésique, d'étranges harmoniques s'échappent d'un édifice voisin, qui sert à la fois de réserve et de laboratoire d'essais. Un concerto pour cordes, mais sans violon ni archets, se joue dans une salle vaste comme trois navires. Ici, ce ne sont pas les arachnides mais de sages assistants qui ont passé des journées entières à créer une autre forme de toile à partir de milliers de fils noués. On pénètre dans ce réseau dense comme dans une chambre d'échos, puisqu'à frôler ou pincer les fils, qui ont été sonorisés, on provoque un tsunami de sonorités vibratoires. «Au Palais de Tokyo, l'installation sera plus grande encore et nous organiserons des "cosmic jams". Les gens devront coordonner leur jeu, car un son réverbère l'autre...» Dans un espace attenant plongé dans le noir, des sphères miroitantes dispersent des lueurs et des fantaisies immenses aux murs. Introduits dans ce dispositif géant de lanterne magique, les visiteurs éberlués projettent des ombres dérisoires. À l'échelle cosmique des œuvres de Tomás Saraceno, l'homme est un grain de sable dans l'univers... /



Cœuvres en création dans l'atelier, une ancienne usine réhabilitée.
Membres du Studio Saraceno, qui associe artistes et scientifiques.
Works in progress in the studio, a refurbished former factory.
Members of the Studio Saraceno team, which brings together artists and scientists.



Lofty poetics Inspired by the aerial world of arachnids, Argentine artist Tomás Saraceno weaves featherlight artworks that draw on science and architecture. He spoke with us at his Berlin studio while preparing the major show currently running at the Palais de Tokyo in Paris.

“I’ve always dreamed of floating among the clouds—hence the idea of creating a floating museum,” says Tomás Saraceno. He’s been launching floating sculptures into the skies for over ten years now. In the Berlin studio where he’s worked for seven years—a former Agfa factory—an entire floor has been given over to this stratospheric project. From their workrooms with their vast windows overlooking the Spree, assistants from all over the world monitor the flight of these migratory “balloons” in real time, some on a large map, others online.

“We’ve been launching operations the world over to collect plastic bags,” says Saraceno. “People wash them, cut them up and draw on them, then they bring all these drawings together and make them into spheres that are held aloft by the sun and the wind.” One of these airborne sculptures was launched

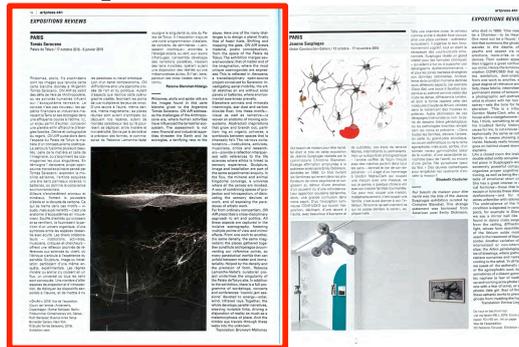
in Paris in 2015, during the COP21, winning acclaim for Saraceno and his ethereal, transportive art, in which art, science and utopian ideas overlap. Another of these spheres, based on the concepts of recycling and saving energy, is on display at the Palais de Tokyo, where Saraceno has been given carte blanche by curator Rebecca Lamarche-Vadel to fill every space.

In opposition to the Anthropocene epoch, which is seeing humankind damaging the earth’s ecosystem, Saraceno proposes the Aerocene, a new era of weightlessness, lightness, economy of means and freedom of circulation—that of spheres, ideas, sounds, humans and even animals.

On the second floor of the main building he occupies, the artist was cohabiting peacefully with hundreds of spiders weaving webs around metallic structures, forming the complex, lacy designs that are now on display at the Palais de Tokyo under cloches and spotlights. “These silken threads convey vibrations really well, so we are making them produce sounds, and asking musicians to come and perform ‘arachno-concerts,’” he explained. “They have to find frequencies at which they can dialogue with the spiders.”

As he described the main lines of his synesthetic exhibition, strange harmonics were drifting out of a neighboring building used as a storehouse and test lab. In a room as large as three ships, a concerto for strings was being performed, yet there weren’t any violins or bows. Here, it wasn’t spiders but a team of dedicated assistants who were spending entire days producing a different kind of web, knotting together thousands of threads. You entered this dense network as if you were entering an echo chamber, because if you brushed against or plucked the sonorous threads, you set off a tsunami of vibratory sounds.

“At the Palais de Tokyo, the installation is even larger and we’re organizing ‘cosmic jams,’” said Saraceno. “People will have to coordinate their playing, because one sound causes others to reverberate.” In an adjacent space in total darkness, shimmering spheres diffused their great glimmerings and fantasies over the walls. Stunned visitors entering this vast magic-lantern space projected ridiculously small shadows. On the cosmic scale of Saraceno’s works, human beings are but grains of sand in the universe. ▀



EXPOSITIONS REVIEWS

PARIS

Tomás Saraceno

Palais de Tokyo / 17 octobre 2018 - 6 janvier 2019

Rhizomes, atolls, fils arachnéens sont les images que renvoie cette carte blanche donnée à l'Argentin Tomás Saraceno. *ON AIR* se saisit des défis de l'ère de l'Anthropocène, où les activités humaines influent sur l'écosystème terrestre. Le constat n'est pas nouveau : les appétits financiers et industriels menacent la Terre et ses écologies dans une effrayante course à l'abîme. Ici, un enjeu parmi d'autres : concevoir une planète enfin affranchie d'énergies fossiles. Dérive et cartographie du regard, *ON AIR* puise alors dans l'espace du Palais de Tokyo la matière d'un conceptualisme poétique. Le parcours fusionne plusieurs beautés : celle de la matière et celle de l'imaginaire, où s'expriment les cosmogonies les plus singulières. En témoigne l'*Aerocene*, projet open-source transdisciplinaire pensé par Tomás Saraceno : explorant la mobilité aérienne, l'artiste esquisse une ère sans panneaux solaires ni batteries, où domine la conscience environnementale.

Ailleurs s'enchevêtrent animaux et minéraux, flottent la poussière d'étoile et le dioxyde de carbone. Ce qui se trame dans ces motifs – visuels, mais aussi narratifs – c'est une anatomie d'écosystèmes en mouvement. Souffle d'entités qui croissent et se ramifient, ils fournissent la partition d'un univers organique, d'une symbiose entre les espèces ressentie avec acuité. Les divers collaborateurs – institutions, activistes, musiciens, critiques et chercheurs – offrent une réflexion jalonnée de références aux sciences du vivant, où l'éthique s'articule à l'expérience du sensible. Sculpture, image ou installation participent d'une même enquête, expérimentale. Les règnes minéral ou animal s'y croisent en un flux, un universel où tous les sens sont convoqués. Une manière d'allier espaces de projection et d'introspection, de disloquer les dispositifs sensoriels à l'œuvre, et de mettre à nu

les paradoxes du travail artistique. Loin d'un banal comparatisme, *ON AIR* ordonne ainsi une approche croisée de l'art et du politique. Autant d'aspects que restitue cette scénographie ciselée, favorisant les points de vue multiples et les jeux de miroir. D'une œuvre à l'autre, même densité, même magnétisme ; les pièces réunies sont autant d'archipels qui déjouent nos repères, autant de mondes paradoxaux tels qu'ils pourraient se déployer, entre matière et immatériabilité. Servie par la densité et la précision des formes, le commissariat de Rebecca Lamarche-Vadel

souligne la singularité du site du Palais de Tokyo. À l'exposition s'ajoute une riche programmation d'ateliers, de concerts, de séminaires : « Jam-session cosmique » accordée à l'énergie solaire, au vent, aux rayons infrarouges. L'ensemble développe des narrations parallèles, tressant des liens invisibles, opérant autant une disjonction des réalités qu'une métamorphose du lieu. Et l'œil, lesté, parcourt ces toiles tissées dans l'inconnu.

Paloma Blanchet-Hidalgo

Rhizomes, atolls and spider silk are the images found in this carte blanche given to the Argentine Tomás Saraceno. *ON AIR* addresses the challenges of the Anthropocene era, where human activities have influenced the terrestrial ecosystem. The assessment is not new: financial and industrial appetites threaten the Earth and its ecologies, a terrifying race to the

abyss. Here one of the many challenges is to design a planet finally free of fossil fuels. Shifting and mapping the gaze, *ON AIR* draws material, poetic conceptualism, from the space of the Palais de Tokyo. The exhibition merges several wonders: that of matter and of the imagination, where the most unique cosmogonies are expressed. This is reflected in *Aerocene*, a transdisciplinary open-source project conceived by Saraceno: investigating aerial mobility, the artist sketches an era without solar panels or batteries, where environmental awareness prevails. Elsewhere animals and minerals intermingle, star dust and carbon dioxide float. Into these motifs—visual as well as narrative—is woven an anatomy of moving ecosystems. Abstracted inspirations that grow and branch out, partitioning an organic universe, a symbiosis between spaces that is intensely felt. The various collaborators—institutions, activists, musicians, critics and researchers—provide a reflection interspersed with references to the life sciences where ethics is linked to sensory experience. Sculpture, image and installation are part of the same experimental enquiry. In the flux, the mineral and animal kingdoms converge, a universe where all the senses are invoked. A way of combining spaces of projection and introspection, of dislocating the sensory devices at work, and of exposing the paradoxes of artistic work.

Far from ordinary comparatist, *ON AIR* prescribes a cross-disciplinary approach to art and politics. All these aspects are captured in the incisive scenography, fostering multiple points of view and mirror effects. From one work to another, the same density, the same magnetism; the pieces gathered together constitute archipelagos circumventing our reference points, so many paradoxical worlds that can unfold between matter and immateriality. Helped by the density and the precision of form, Rebecca Lamarche-Vadel's curatorial project underlines the singularity of the Palais de Tokyo site. In addition to the exhibition, there is a full programme of workshops, concerts and conferences: 'cosmic jam sessions' devoted to energy—solar, wind, infrared rays. Together, the whole develops parallel narratives, weaving invisible links, driving a disjunction of reality as much as a metamorphosis of place. And the nimble eye travels through these webs into the unknown.

Translation: Bronwyn Mahoney

« On Air », 2018. Vue de l'exposition. (Court. de l'artiste; Andersen's, Copenhagen; Esther Schipper, Berlin; Pinksummer Contemporary Art, Gênes; Ruth Benzacar, Buenos Aires; Tanya Bonakdar Gallery, New York. © Studio Tomás Saraceno, 2018). Exhibition view



sitions

Au fil de l'air

« *On air* », carte blanche à Tomás Saraceno, Palais de Tokyo, 75016 Paris, jusqu'au 6 janvier 2019, www.palaisdetokyo.com

Au Palais de Tokyo, Tomás Saraceno nous propose de quitter l'anthropocène pour entrer dans la période de l'« aérocène », grâce à de magistrales installations faites de toiles d'araignée. Une réflexion poétique sur notre relation au cosmos.

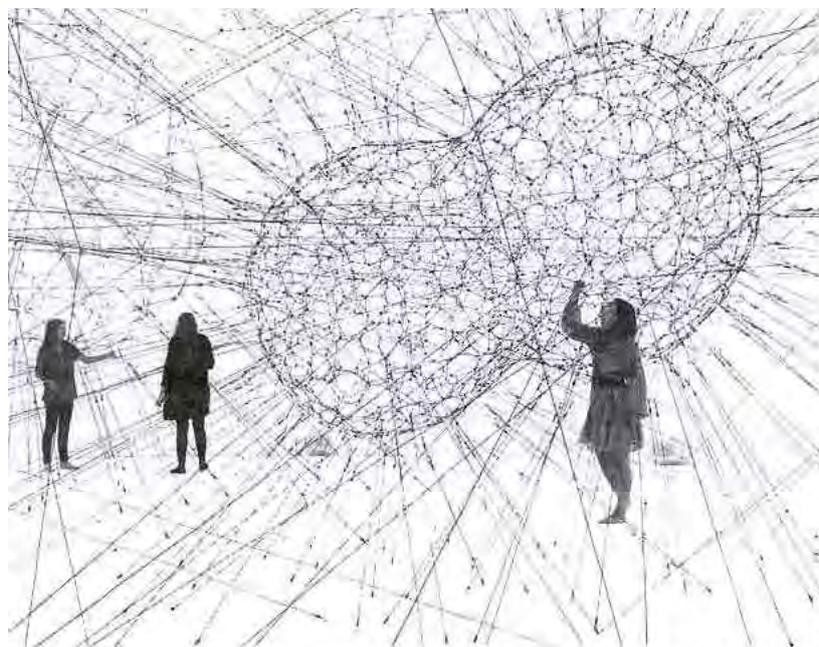
■ L'homme de Vitruve est ce dessin de Léonard de Vinci qui résume à lui seul le projet humaniste, la foi en l'unique être de la création doué de raison. Cet homme aux proportions parfaites occupe toute la superficie d'un carré enchâssé dans un cercle, dont il touche des mains et des pieds les bords, et dont son nombril est le centre. Si, dans la Bible, l'Ecclésiaste rappelle qu'il échoit à l'humain comme à l'animal le même sort, la domination de la nature par l'homme et la présomption de sa supériorité sont partout visibles sur Terre. L'anthropocène, « l'âge de l'Homme », serait donc cette ère géologique où nous sommes et dans laquelle l'industrie humaine a irrémédiablement bouleversé le cours de l'évolution naturelle et continue de perturber l'environnement.

Depuis que nous explorons l'espace, l'anthropocentrisme, c'est sûr, a pris du plomb dans l'aile. Si nous volons toujours plus haut, ce n'est que pour mieux nous rendre compte que nous ne sommes plus l'ombilic de l'univers. Le fûmes-nous jamais ? Tomás Saraceno, à qui le Palais de Tokyo a donné cet automne une « carte blanche », propose que nous changions d'air, et d'ère, que l'*homo œconomicus* – qui est, au premier chef, responsable du changement climatique et s'illustre comme non seulement un loup pour l'homme mais comme un prédateur redoutable pour toutes les expressions du vivant sur la planète – se mue en *homo sapiens fluctuans*, un nouvel être flottant. Il s'agit, pour l'artiste né en 1973 à Tucumán (Argentine), de quitter l'anthropocène pour l'« aérocène ». Dans « *On air* », Saraceno déploie sa théorie ou plutôt poétise ses idées en investissant 13 000 m² de l'institution parisienne. Dès l'entrée du parcours, *Webs of At-tent(s)ion (Toiles d'at-tent(s)ion)* nous met en présence de 76 gigantesques installations faites de toiles d'araignée. Magistrales voiles de soie arachnéenne tendues dans la nuit de l'espace d'exposition et éclairées juste ce qu'il faut pour leur donner l'aspect à la fois d'apparition spectrale et d'épiphanie cosmique. Les tisserandes complices sont vivantes, qui poursuivent l'œuvre orchestrée par le plasticien.

À l'instar de l'homme vitruvien de Léonard jadis icône de l'humanisme renaissant, l'araignée devient chez Saraceno le symbole d'un nouveau rapport au monde, en réseau, dont les fils comme autant de destins sont enchevêtrés. Mais il n'est pas tant question d'interconnexion comme on l'entend communément lorsqu'on parle de la Toile, du Web justement, du « tout info », du *chat* permanent, que de cohabitation respectueuse de l'*Umwelt* de chacun, de son « environnement » propre, pour reprendre la notion développée par Jacob von Uexküll (1864-1944), le pionnier de l'écologie. Constellation d'univers clos, irréductibles, cohérents en soi et pour soi, solitaires et néanmoins solidaires, pluralité de mondes en harmonie... Il y a, chez Saraceno, l'idée de partition, voire de *jam sessions*, de séances d'improvisation. Tout particulièrement dans la pièce *Sounding the air* (*Le son de l'air*), un « instrument de musique » composé de cinq filaments de soie d'araignée qui sonne telle une harpe flottante au gré des variations de température liées à la présence du public; ou encore dans *Algo-r(hi)(y)thms*, entrelacs de cordes que les visiteurs sont invités à effleurer ou à pincer délicatement afin d'improviser un concert. Le sol devient une enceinte géante grâce à des amplificateurs infrason, et le corps de qui s'allonge par terre se transforme en « une sorte de vaste oreille ». Les fils de l'œuvre vibrant sur différentes fréquences ne sont pas forcément audibles. Et la musique qui se joue au-delà de l'ouïe de s'évanouir au loin dans l'océan d'un silence cosmique.

L'air est l'agent d'*Aerographies*, ces ballons mus par l'atmosphère, notre présence, le flux des passants et au bout desquels sont attachés des stylos qui tracent au sol et de manière aléatoire des dessins, écriture des premiers chapitres d'une nouvelle histoire, celle de l'aérocène où le *sapiens* pourra se déplacer sans énergie fossile comme dans *Aerocene Explorer*, sculpture flottante, entre cerf-volant et montgolfière sans hélium, se déplaçant grâce à la chaleur du soleil. Ainsi virevolterons-nous, telles les aigrettes du pissenlit, dans un dépassement de la tension entre culture et nature, une dialectique en suspens – « la nuit sauvée », comme le formule si joliment Walter Benjamin (1892-1940) dans une lettre au théologien protestant Florens Christian Range (1864-1924), et dont Giorgio Agamben se fait l'exégète admirable¹: « "La nuit sauvée" est le nom de cette nature restituée à elle-même, dont le chiffre est la caducité et le rythme la béatitude. » Oui, serons-nous alors, monades nomades, sans jugement, assumant l'opacité des ténèbres, acceptant de ne pas comprendre, flottants, heureux.

■ Sean Rose



© Studio Tomás Saraceno, 2018 / Avec la gracieuse autorisation de l'artiste

Tomás Saraceno, *Galaxies Forming along Filaments, like Droplets along the Strands of a Spider's Web* (*Galaxies se forment le long de filaments, comme des gouttelettes sur une toile d'araignée*), cordes élastiques de dimensions variables selon l'installation, Biennale de Venise, 2009



ON AIR

EXPOSITION TOMÁS SARACENO / PALAIS DE TOKYO JUSQU'AU 6 JANVIER

« La carte blanche de Tomás Saraceno, "ON AIR", au Palais de Tokyo, plonge le visiteur dans une grande "jam session cosmique", où s'entremêlent les sons et résonances de l'univers. »

CARTE BLANCHE ET NOIRE

— par Ysé Sorel —

L'artiste et architecte Tomás Saraceno investit l'ensemble du Palais de Tokyo pour cette 4^e carte blanche, à la suite de figures éminentes de la scène artistique internationale - Philippe Parreno, Tino Sehgal, Camille Henrot.

Dans cette exposition aux enjeux actuels, l'artiste argentin convoque araignées, scientifiques, philosophes, architectes et visiteurs à une « jam session cosmique » pour nous faire prendre l'air du temps. Même si l'ensemble tend à s'étioler dans le gigantisme des lieux, problème récurrent dans ces expositions blockbusters, le poétique et le politique se tissent et touchent des cordes sensibles. S'inscrivant dans le courant des sciences humaines étudiant l'anthropocène et le brouillage des dichotomies modernes (entre nature et culture, humains et non-humains), Saraceno entend défendre une forme d'intelligence collective et convoque un impressionnant appareil critique, au prix cependant parfois d'une certaine lourdeur et au détriment d'une expérience plus sensible. Tout ne tient alors qu'à un fil, et celui de notre attention

tend à se déliter lorsque l'informatif prend trop le pas sur le contemplatif... Mais si certaines œuvres s'emmêlent dans un tissu de références, d'autres réussissent à nous prendre dans leurs toiles, littéralement, comme avec ces sublimes sculptures arachnéennes qui s'élèvent dans la grande verrière du Palais, plongée pour l'occasion dans le noir. L'artiste cherche alors à nous « apprendre à voir », à nous rendre sensible à la beauté d'un monde à laquelle nous serions resté-e-s aveugles sans lui. Lui qui a un intérêt tout naturaliste pour les araignées, il les étudie avec sympathie et interroge notre manière d'habiter le monde et nos interconnexions.



Dimension utopique de l'art

Le Palais de Tokyo devient ainsi la chambre d'écho de voix qui seraient normalement demeurées inaudibles. Avec « Algo-R(h)ithms », l'artiste entend créer un « paysage vibratoire » dans lequel les visiteurs deviennent des parties intégrantes, simplement en respirant et en se déplaçant, faisant ainsi réagir des cordes sensibles aux

vibrations provoquées, qui résonnent alors à différentes fréquences. Par ces traductions spatiales, sonores et visuelles, par ses détours et retours, l'artiste entend alors orienter ses explorations à des fins pratiques. La dernière partie de l'exposition, aux allures de fablab, même si elle apparaît d'un point de vue artistique comme la moins convaincante, est ainsi consacrée au projet « Aérocène », une initiative interdisciplinaire pour penser d'autres rapports à l'environnement et à l'atmosphère sans utiliser les énergies fossiles. À travers ce projet de voyages aériens utilisant uniquement l'énergie solaire, Saraceno et son studio assument la dimension utopique de l'art où il s'agit plutôt d'indiquer une direction que d'établir un programme directement applicable : tenter, explorer, redonner ses pouvoirs à l'imagination, telles seraient les missions de l'artiste en ces temps de détresse. Artiste-araignée singulier, Saraceno lance ainsi des fils dans les airs, comme autant d'expérimentations et d'invitations pour inventer du possible.

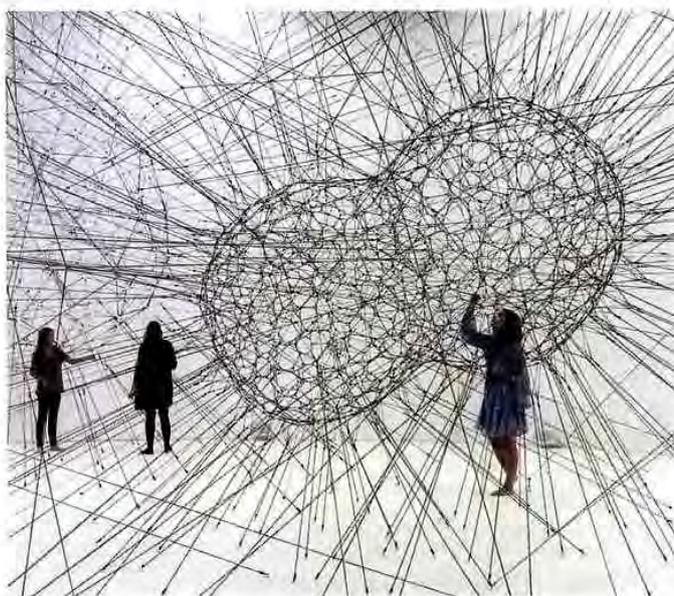


| PARIS |

LES VOYAGES DE TOMÁS SARACENO

Le Palais de Tokyo poursuit sa série de Cartes blanches confiées à des artistes. L'Argentin Tomás Saraceno investit ainsi l'intégralité de ses espaces, sous le commissariat de Rebecca Lamarche-Vadel. L'exposition « ON AIR », projet interdisciplinaire aux multiples collaborations, constitue un singulier périple, où le naturel et l'artificiel, le visible et l'invisible, l'audible et l'in audible se côtoient dans un même but : sensibiliser à l'épuisement de la Terre. Les 76 toiles d'araignées hybrides qui composent *Webs of At-tent(s)ion* composent des sculptures naturelles sonores. Peu après, ces mêmes filaments de toiles d'araignées deviennent instruments de musique dans *Sounding the air*. La salle *Aerographies* confronte et associe les mouvements des humains, des arachnées et de l'air. Le visiteur pénètre dans l'œuvre *Algo-R(h)i(y)thms*, dans laquelle il ressent des fréquences habituellement inaudibles, tout en participant à une improvisation collective. Le projet *Aerocene* initié par l'artiste s'inscrit dans la conscience écologique avec des sculptures flottant dans les airs sans énergie fossile, hélium ou hydrogène. En mouvement perpétuel, les œuvres se présentent comme autant d'utopies qui dépassent le stade du rêve. Fanny Drugeon

« ON AIR. Carte blanche à Tomás Saraceno », jusqu'au 6 janvier 2019
au Palais de Tokyo, 13 avenue du Président Wilson, 75116 Paris.
Tél. 01 81 97 35 88. www.palaisdetokyo.com
À LIRE Palais #28, bilingue français/anglais, 192 p., 15 €.



Vue de l'exposition au Palais de Tokyo. Photo service de presse.
© Photography Studio Tomás Saraceno, 2018



L'œil EN MOUVEMENT
L'ART EN 2050



QUELQUE
CHOSE
DANS L'AIR

1. Quadrature, Satelliten, cartes, crayon, moteurs, MiniPc. © Quadrature.

MARSEILLE Il y a décidément quelque chose dans l'air. Jusqu'au 28 octobre, c'était la Maison rouge qui tirait sa révérence d'un dernier envol. Entre expressions populaires et art moderne, brut ou contemporain, s'y formulait un désir partagé, et sans doute immémorial : celui d'affranchir l'homme de la pesanteur (physique, mais aussi sociale et culturelle) pour mieux sonder la liberté des cieux et l'infini de l'horizon. En ce moment, le Palais de Tokyo propose une autre forme d'élévation : l'exposition « On Air » de Tomas Saraceno y renégocie le vieux rêve de voler à l'aune de l'Anthropocène, et restitue notamment les explorations aériennes de la communauté Aérociène sans recours aux énergies fossiles, à l'hélium ni à l'hydrogène. La légèreté de ses

ballons suspendus est politique : elle est la voie d'accès à un nouvel imaginaire du déplacement aérien, harmonie retrouvée avec le mouvement naturel du cosmos. À Marseille et à Aix-en-Provence, Chroniques parcourt, elle aussi, les airs : jusqu'au 15 décembre, cette première biennale des imaginaires numériques décline dans divers lieux le thème de la lévitation. Pour les organisateurs de l'événement, l'élévation est en effet devenue une figure, presque un lieu commun : dans la danse, les arts plastiques, la publicité, le manga ou le cinéma, c'est l'humanité tout entière qui semble flotter. « Ça nous paraissait comme le signe d'un changement de paradigme, explique Mathieu Vabre, directeur artistique de Chroniques. Notre société n'observe plus le monde de manière horizontale, mais d'en haut. » À la Friche de la Belle de mai, l'exposition « Supervisions » dévoile les ressorts de ce regard hors sol. Elle suggère que le ciel n'est plus tant un espace de projection qu'un poste d'observation. Or, le satellite et le GPS – sans même parler du drone –, ça sert d'abord à faire la guerre, pourrait-on dire à la suite du géographe

Yves Lacoste. Loin de se réduire à un simple déplacement du regard, ces technologies engagent des questions stratégiques et géopolitiques. C'est pourquoi « Supervisions » expose largement leur origine et leurs usages militaires. Dans *War Zone*, Nicolas Maigret reconstitue les trajectoires de trois missiles utilisés récemment lors de conflits. Il questionne ainsi la nature d'une guerre menée à distance, et dont l'ennemi, soulignait déjà Baudrillard, « ne figure que comme cible sur un ordinateur ». Dans *Birds of Prey*, Victoire Thierrée entrelace les figures homonymiques du drone et de l'oiseau de proie. Dans *Automatic War*, Alain Josseau sonde au gré de maquettes et de projections vidéo l'écart entre les effets destructeurs des guerres « chirurgicales » et leur mise en spectacle dans les journaux télévisés. Chez lui, la supervision se dévoile comme une stratégie de distanciation. Sans mobiliser la thématique guerrière, d'autres œuvres présentées à la Belle de mai pointent, elles aussi, l'opacité paradoxale d'un monde observé d'en haut. Dans *Satelliten* du collectif Quadrature, une installation robotique trace ainsi sur une carte, en temps réel, la trajectoire des nombreux satellites en orbite autour de la Terre. Mais cette entreprise tourne bientôt à l'illisible : le quadrillage technologique est si massif et si omniprésent qu'il finit par noircir toute la surface de la carte. *Idem* chez Clément Valla : attentif aux failles techniques de Google Earth, l'artiste en restitue les accidents visuels, au risque de brouiller le regard. « On a tous les outils pour tout voir, résume Mathieu Vabre, et pourtant, peut-être qu'on n'y voit plus rien, car on a perdu l'œil comme expérience humaine. » Quand les nuages s'amoncellent, tout pourrait ainsi plaider pour un retour sur le sol. Reste alors à déterminer, comme s'interroge Bruno Latour dans son dernier ouvrage, où atterrir.

— STÉPHANIE LEMOINE

« Chroniques, Biennale des imaginaires numériques », jusqu'au 15 décembre 2018. Divers lieux à Marseille, dont la Friche la Belle de mai, le Frac Provence-Alpes Côte d'Azur et le Galliéart center. Pass parcourez d'expositions : 8.C.chronique-s.org



Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 25173



Date : 1 décembre
2018
Page de l'article : p.86-87

L'AUTEUR



LOÏC MANGIN
rédacteur en chef adjoint
à Pour la Science

L'ARAIGNÉE, UN GUIDE POUR L'HUMANITÉ

Au palais de Tokyo, à Paris, Tomás Saraceno installe ses œuvres, qui, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, entre art, science et architecture, nous obligent à repenser nos liens avec le monde. Les araignées y ont la part belle!

La Maman de Louise Bourgeois, l'Araignée Rouge d'Alexander Calder, La Princesse conçue par François Delarozière... En art (comme en science-fiction d'ailleurs), les araignées ont la fâcheuse tendance à être monumentales: chacune des œuvres citées ci-dessus fait plus de 10 mètres! Ce n'est pas le cas avec l'artiste argentin Tomás Saraceno, à qui le palais de Tokyo, à Paris, offre carte blanche. Ses araignées sont d'une taille de l'ordre du centimètre. Et pour cause, ce sont des vraies!

Parmi les œuvres que propose l'exposition « On Air » (plus d'une quinzaine), les arachnides occupent une place de choix. Ainsi, *Event Horizon* donne à entendre les vibrations émises par *Holocnemus pluchei*, une araignée hôte des sous-sols du palais de Tokyo, à la toile de laquelle sont transmis, en direct, les signaux captés par l'antenne *Virgo* de l'observatoire gravitationnel européen. Cet animal très sensible serait-il capable de détecter les ondes gravitationnelles? C'est le pari de l'artiste.

Webs of at-tent(s)ion rassemble, dans une grande salle obscure, 76 toiles d'araignées (voir la photographie ci-contre) de diverses espèces. Certaines sont reliées à des microphones qui amplifient et rendent audibles les vibrations qui les parcourent.

Dans *Sounding the Air*, cinq filaments de soie d'araignée flottent et résonnent dans l'air en fonction des mouvements invisibles de l'air provoqués par les

Une toile d'araignée?
Plutôt une extension
de l'appareil sensoriel
de l'animal, par laquelle
son univers s'agrandit!

changements de température, le flux des visiteurs et leur respiration.

Un dernier? Le film *Living at the Bottom of the Ocean of Air* montre une argyronète *Argyroneta aquatica*, une araignée qui vit sous l'eau, respirant grâce à une bulle d'air enveloppant son abdomen.

Pourquoi tant d'araignées? Selon Tomás Saraceno, leurs toiles constituent certes leur habitat mais plus encore le prolongement de leur corps et particulièrement de leur appareil sensoriel. Les fils de soie deviennent ainsi pour l'arthropode des oreilles, des yeux... De même, l'art doit augmenter notre attention à ce qui se passe autour de nous, dans le monde en pleine



mutation et confronté aux défis du réchauffement climatique, de la sixième extinction de masse, de la pollution croissante. Ainsi, l'argyronète nous invite à nous adapter à de nouveaux environnements.

Il s'agit de s'intéresser à l'infime, à ce que l'on néglige le plus souvent, et donc à ces petites araignées, mais aussi, au travers d'autres œuvres, aux poussières, aux particules cosmiques, aux fréquences radio... L'objectif est de mieux saisir et comprendre le monde, l'habiter et en fin de compte le préserver.

Pour développer ses créations, Tomás Saraceno s'entoure de biologistes, d'astrophysiciens, de philosophes, d'éthologues,

de sociologues... exerçant dans des institutions prestigieuses. Ensemble, ils mènent des projets à la frontière de la science et de l'art. Ainsi, le film *The Politics of Solar Rhythms (Cosmic Levitation)*, réalisé en collaboration avec l'équipe de Heinrich Jaeger, de l'université de Chicago, montre des particules de poussières s'agrégeant sous l'effet de vibrations.

Autre exemple. Dans l'une des vitrines de l'exposition, on découvre *Aerocene Float Predictor* («prédicteur de vol aérocène»), un outil permettant de planifier un voyage dans les airs avec la seule force du vent, sans hélium ni hydrogène ou batterie électrique.

Sans qu'il y soit fait référence, les araignées qui pratiquent le *ballooning* ont déjà inventé leur propre aérocène: en laissant au vent un fil de soie, elles sont emportées sur parfois plusieurs centaines de kilomètres de distance. Pour voir le monde différemment, les araignées ont tant de choses à nous apprendre! ■

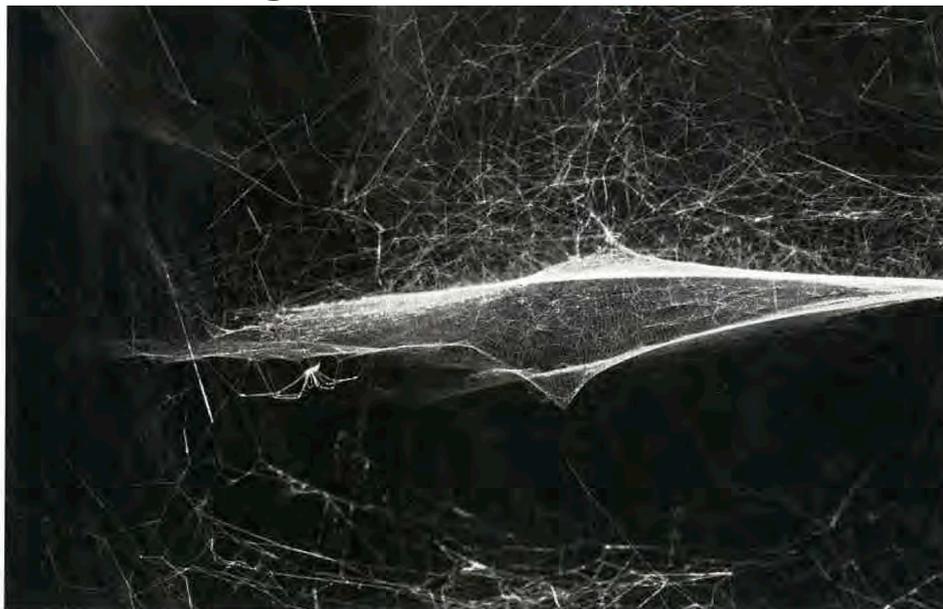
Carte blanche à Tomás Saraceno, «On Air», palais de Tokyo, Paris, jusqu'au 6 janvier 2019.
www.palaisdetokyo.com/fr/evenement/air



L'auteur a récemment publié :
Pollock, Turner, Van Gogh, Vermeer et la science...
(Belin, 2018).



Tomás Saraceno
ON AIR, solo exhibition
 at Palais de Tokyo, Paris,
 2018, curated by Rebecca
 Lamarche-Vadel.
 Courtesy the artist;
 Andersen's, Copenhagen;
 Esther Schipper, Berlin;
 Pinksummer Contemporary
 Art, Genoa; Ruth Benzacar,
 Buenos Aires; Tanya
 Bonakdar Gallery, New York.
 ©Photography Studio
 Tomás Saraceno, 2018.



Spiderman au palais de Tokyo

Une expo-monde au Palais de Tokyo, **On Air** de **Tomas Saraceno**. Entre météorites et araignées, un prodigieux rêve éveillé. **PAR DAMIEN AUBEL**

Il y a du Cyrano chez Saraceno. Pas le bretteur-
 versificateur qui dresse son appendice nasal
 chez Rostand, mais le libertin visionnaire.
 L'auteur de *L'Autre Monde*, l'inventeur d'une
 merveilleuse machine aérienne qui l'emporte
 jusqu'aux astres. L'Argentin Saraceno, né en
 1973, se situe comme son illustre et lointain
 devancier au confluent de la science et de l'art,
 à l'intersection de la technologie, de la poésie
 et de l'utopie. Et la carte blanche que lui a
 accordée le Palais de Tokyo, sous l'égide du
 commissariat de Rebecca Lamarche-Vadel, est
 moins une expo qu'un périple cosmique. Une
 balade dans un bâtiment, le palais de Tokyo,
 transformé par les soins de celui qui fit des
 études d'architecture à Buenos Aires, en un
 monde autonome, quelque part entre forêt de
 contes de fées, espace collectif idéal et vision
 prospective et optimiste de la planète.

Chez Saraceno, le geste artistique est aussi
 pensé, et réciproquement. L'homme a toujours
 collaboré avec des aréopages de spécialistes, et
 pas des moindres. Ainsi, le projet *Aerocene*, dont
 la matrice fut une résidence au Centre national
 d'études spatiales (CNES) et dont l'ambition
 avouée est de repenser à nouveaux frais notre
 façon d'habiter et d'évoluer sur la planète.
Aerocene, késaco ? Non pas une nouvelle conquête
 des airs : il ne s'agit pas de « conquérir », ou
 d'asservir quoi que ce soit. Au contraire, c'est

une entreprise protéiforme, marquée au sceau de
 l'écologie, déclinée en diverses réalisations. Dont
 la plus utopique est sans doute la communauté
 du même nom : interactive, transfrontalière,
 comme un gigantesque réservoir de données et
 d'idées. Rien d'abstrait, là-dedans, il suffit pour
 s'en convaincre de jeter un oeil à l'*Aerocene Explorer*,
 ce kit rassemblant tous les éléments nécessaires
 pour faire voler une « sculpture aérienne » sans
 recours aux énergies fossiles traditionnelles : toile
 du ballon, capteurs d'humidité et de pression,
 câbles... Comme un sac à dos d'aventurier que
 chacun serait libre d'améliorer ou de modifier à
 sa guise. C'est la marque de fabrique de Tomas
 Saraceno, et sans doute l'équation maîtresse de
 toute pensée utopique : le mélange de l'enfance
 (bricolage, aventure) et de la réflexion scientifique
 ou philosophique, qu'il s'agisse de Bruno Latour
 (qui suit le travail de l'artiste depuis quelques
 années) ou de Buckminster Fuller, dont il cite la
 formule « le vaisseau spatial Terre. » Toute une
 salle, la « Multi Messenger Room » est d'ailleurs
 consacrée aux « sources », textes et données
 innervant les oeuvres.

Des toiles dans la nuit

En ces temps où les thuriféraires du
 transhumanisme se gargarisent de l'« homme
 augmenté » et autres avatars d'une perfection
 glaçante, Tomas Saraceno propose lui aussi

ON AIR
 Exposition, carte blanche
 à Tomás Saraceno,
 Palais de Tokyo, jusqu'au
 6 janvier

d'accroître nos capacités sensorielles. Mais sans hybris, puisqu'il s'agit d'abord de nous confronter à l'infini du cosmos, aux mouvements et aux événements qui ont lieu bien loin de l'échelle humaine. Ainsi *WebSDR*, qui prend l'allure d'un écran sonore où défilent, avec une sorte de beauté abstraite, images et sons des fréquences radio produites par les météorites lorsqu'elles rentrent dans l'ionosphère. Des fréquences captées par une antenne installée sur le toit du Palais de Tokyo.

Mais Tomás Saraceno ne tourne pas seulement les yeux vers le ciel. Depuis 2008, son studio berlinois est devenu le centre d'une étude un peu particulière : les araignées. C'est l'extraordinaire première salle, plongée dans l'obscurité, où se détachent, comme les balises d'une balade rêvée, les dizaines de « sculptures » de *Webs of At-ten(t)sions*. Entre guillemets, oui, car le « sculpteur » est moins Tomás Saraceno lui-même (en l'occurrence plutôt chef d'orchestre ou chef de travaux) que les araignées de différentes espèces dont les fils, entretissés, édifient des échafaudages éthérés, des nébulosités de filaments. L'utopie prend un versant esthétique : rien moins que repenser la nature et la fonction de l'artiste. Envisager la possibilité d'une oeuvre d'art qui ne serait pas totalement le produit d'une activité humaine. Cet élargissement de la figure et des fonctions de l'artiste, on le trouve aussi plus loin avec l'installation *Aerographies*. Des ballons flottent dans la salle. Au sol des feuilles blanches. Suspendus aux ballons, des stylos. Chaque fois que vous vous déplacez dans la salle, que votre corps

déplace de l'air, ballons et stylos se déplacent à leur tour. Traçant un graphe sur les feuilles du plancher. Lignes, réseaux prennent ainsi forme. Le promeneur-visiteur devient l'artiste – ou plus exactement son corps tout entier, ses mouvements...

Mais revenons aux araignées, à leurs toiles. Elles n'ont pas seulement pour fonction de réjouir notre sens visuel – certaines sont reliées à des amplificateurs, transformant ainsi les vibrations en un matériau sonore. Et nous mettent ainsi à la place des araignées elles-mêmes, dans leur conscience si un terme aussi anthropomorphe a du sens : car, dépourvues de systèmes auditif, c'est à travers leurs toiles et leurs frémissements qu'elles perçoivent et communiquent. Pour Tomás Saraceno, les utopies excèdent la seule espèce humaine. Elles doivent englober l'ensemble du vivant. D'où le rêve d'un *Interspecies Translator*, qui envisagerait une communication qui dépasserait l'interlocution humaine. Et on comprend en sortant de l'expo que Tomás Saraceno est bien un artiste du dépassement-en-l'occurrence, c'est le stade de l'anthropocène qu'il s'agit de surmonter. Aller au-delà de cet anthropocentrisme destructeur, qui ignore les autres espèces, les asservit. Saraceno repose, dans les termes de l'écologie, dans le contexte du réchauffement climatique, de l'épuisement des ressources et du déclin de la diversité du vivant, la question que se posaient les artistes au sortir de la Seconde Guerre mondiale : peut-on encore faire de l'art après la catastrophe ? Et répond, sans détours arachnéens, oui.



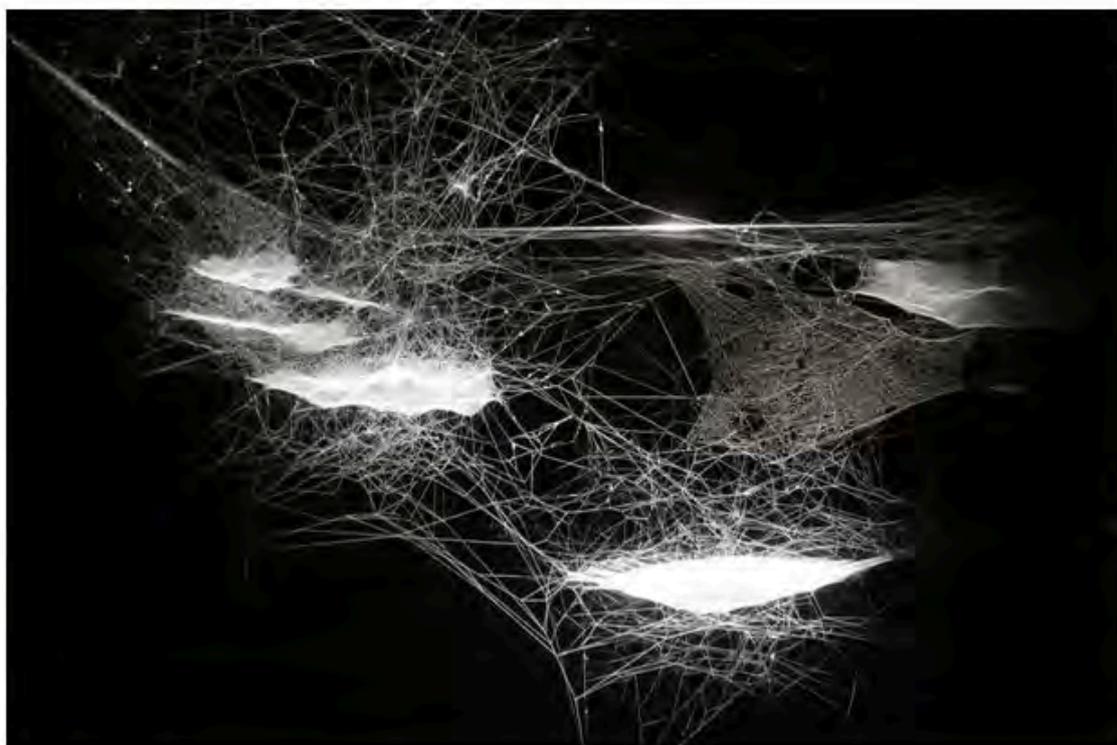
Tomás Saraceno
ON AIR, solo exhibition
at Palais de Tokyo, Paris,
2018, curated by Rebecca
Lamarche-Vadel.
Courtesy the artist;
Andersen's, Copenhagen;
Esther Schipper, Berlin;
Pinksummer Contemporary
Art, Genoa; Ruth Benzacar,
Buenos Aires; Tanya
Bonakdar Gallery, New York.
©Photography Studio
Tomás Saraceno, 2018.

L'oeuvre de la semaine: Habiter le vide

Guy Gilsoul
Journaliste

02/12/18 à 12:36 - Mise à jour à 12:36

C'est dans l'ancienne usine Agfa de Berlin et à travers un réseau de plus de 300 collaborateurs architectes, musiciens, anthropologues, ingénieurs, acousticiens, physiciens, éthologues ou encore biomateriomiciens que l'Argentin Tomas Saraceno (*1973) interroge le vide dans lequel nous vivons.



Toiles d'at-tent(s)ion © Tomas Saraceno

Son but : une utopie proposée en réponse aux menaces liées à l'anthropocène.
Ses alliées : les araignées. Au Palais de Tokyo elles sont un demi-millier à illustrer ses démonstrations. Dans un espace plongé dans le noir, voilà de grandes architectures construites à partir de rencontres fortuites entre différentes espèces d'arachnides que rien ne réunit naturellement et qui, au fil des jours, tissent des voiles inattendus dans l'espace aérien.

Ces géométries nouvelles et en progression constante révèlent deux réalités. D'abord, la possibilité de créer des formes nouvelles d'habitats à partir des interactions entre des agents hétérogènes et l'air. L'allégorie politique est à peine voilée à l'heure des mixages culturels nouveaux liés aux effets migratoires. Ensuite, la mise en évidence, par la traduction en sonorités des mouvements (liés au travail des araignées) du côté vivant de l'air dans lequel nous habitons et qui, dans d'autres séquences de l'exposition, mettent en relation les différents acteurs incluant le souffle et les déplacements des visiteurs, la poussière cosmique et la charge de particules de CO2 par exemple.

Il en découle une vision d'un écosystème méconnu dans lequel humains et non humains, l'infiniment petit et l'infiniment grand interagissent les uns avec les autres mais aussi des énergies nouvelles que l'artiste propose d'utiliser dans le futur : "Quand le souffle devient de l'air, les histoires invisibles qui composent la nature dont nous faisons partie nous invite à réinventer poétiquement nos manières d'habiter le monde - et d'être humains."

Avec Olafur Eliason, Tomas Saraceno est un de ces artistes visionnaires dont les spectaculaires démonstrations font peut-être plus pour les changements de paradigmes que bien des discours.

Palais de Tokyo. "On Air". Jusqu'au 6 janvier - 13, av du Président Wilson (16^e) - Paris. www.palaisdetokyo.com

Sonore-visuel.fr - 5 décembre 2018

SONORE
VISUEL

histoire et actualité
des arts sonores
et audiovisuels

AGENDA

Concert spectacle

ON AIR LIVE WITH... CONCERTO POUR ARACHNIDES D'ELIANE RADIGUE

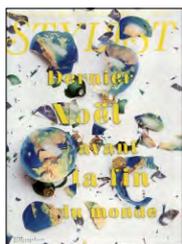
Palais de Tokyo

14 décembre 2018

Eliane Radigue propose une suite de sa série Occam Ocean, une exploration sonore méditative inaugurée en 2011. Privilégiant des instruments et tessitures à basse fréquence - celles que les araignées sont susceptibles d'entendre - les musiciens joueront en solo, duos ou quatuors de longues notes continues, avec l'espoir de provoquer des réactions chez les araignées et de pouvoir composer avec elles en direct.

STYLIST

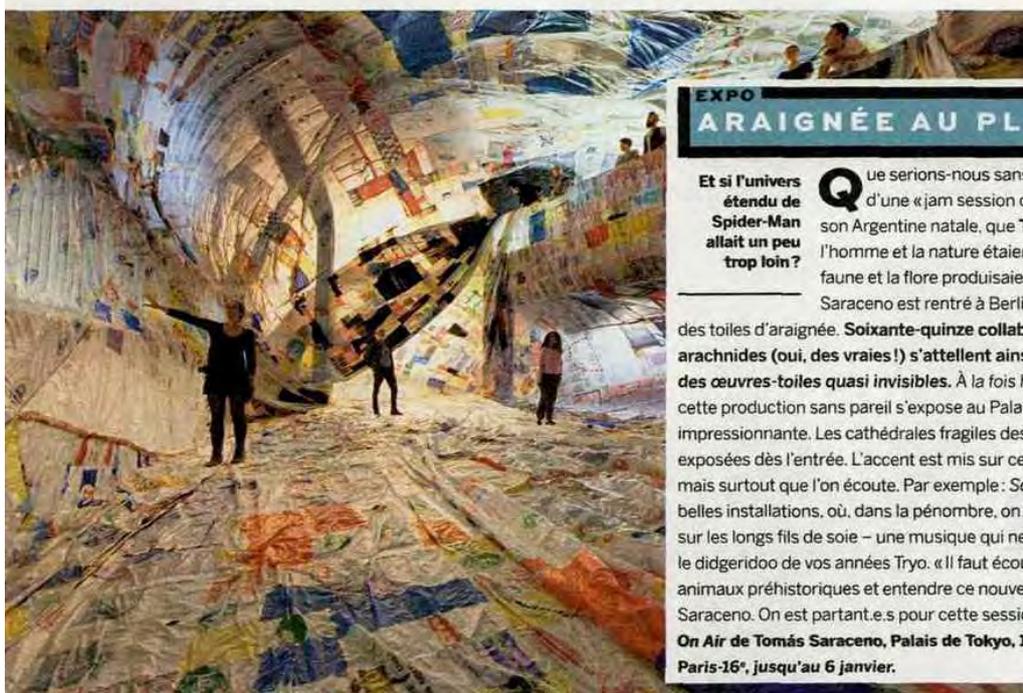
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 403828



Date : 06 décembre 2018
Page de l'article : p.98

CULTURE

CULTURIST



EXPO ARAIGNÉE AU PLAFOND

Et si l'univers étendu de Spider-Man allait un peu trop loin ?

Que serions-nous sans la drogue ? C'est au cours d'une « jam session cosmique » avec un chaman, dans son Argentine natale, que **Tomás Saraceno** a compris que l'homme et la nature étaient interconnectés. Mieux : que la faune et la flore produisaient leurs propres chefs-d'œuvre.

Saraceno est rentré à Berlin avec l'envie folle de fabriquer des toiles d'araignée. **Soixante-quinze collaborateurs et plus de cinq cents arachnides (oui, des vraies !)** s'attellent ainsi depuis deux ans à concevoir des œuvres-toiles quasi invisibles. À la fois hyper-technique et hyper-poétique, cette production sans pareil s'expose au Palais de Tokyo pour une carte blanche impressionnante. Les cathédrales fragiles des araignées travailleuses sont exposées dès l'entrée. L'accent est mis sur cet infra-monde, que l'on observe mais surtout que l'on écoute. Par exemple : *Sounding The Air*, l'une des plus belles installations, où, dans la pénombre, on écoute le frottement de l'air sur les longs fils de soie – une musique qui ne sera pas sans vous rappeler le didgeridoo de vos années Tryo. « Il faut écouter ce qu'ont à nous dire ces animaux préhistoriques et entendre ce nouvel espéranto », s'enthousiasme Saraceno. On est partant.e.s pour cette session cosmique. M.C.

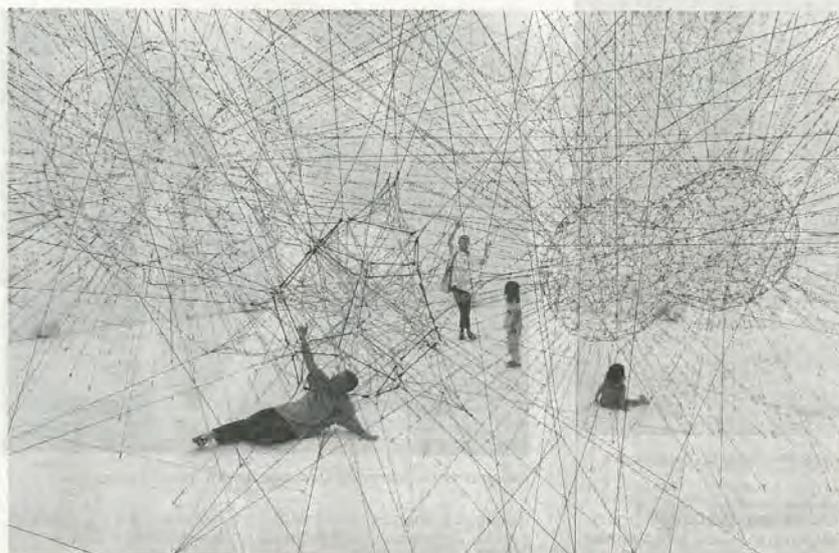
On Air de Tomás Saraceno, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris-16^e, jusqu'au 6 janvier.



La Croix - samedi 8, dimanche 9 décembre 2018

Culture

Les mondes flottants de Tomás Saraceno



Des constellations de dentelle tissées sur des châssis de métal accueillent les viviteurs. Andrea Rossetti

Le Palais de Tokyo à Paris donne carte blanche à Tomás Saraceno, qui déploie son univers flottant au croisement de l'art, de l'architecture et de la science. L'artiste argentin s'inspire des araignées et de la beauté de leurs toiles de soie pour réinterpréter notre rapport au monde et proposer un futur « dans les airs ».

On air. Carte blanche à Tomás Saraceno
Palais de Tokyo (Paris)

L'*Holocnemus pluchei* vit depuis toujours dans les sous-sols du Palais de Tokyo. Et cette petite araignée de la famille des *Pholcidae* est à l'origine de cette exposition hors norme au Palais de Tokyo, imaginée par le talentueux et visionnaire Tomás Saraceno.

Né en 1973 à Tucuman en Argentine, cet artiste à la renommée internationale a rapporté cette araignée dans son atelier de

Berlin et l'a mise au travail. Aidée de nombreuses consœurs, elles ont ensemble ou séparément tissé leurs toiles pendant des jours, des semaines, des mois.

Au total, 76 sculptures de fils de soie entrelacés, acheminées à Paris dans des blocs de plexiglas et exposées dans la première salle de l'exposition. Et c'est un choc visuel. Dans cet espace plongé dans un noir cosmique, une nuée de galaxies percent la nuit de leur luisance. Chacune de ces constellations de dentelle tissées sur des châssis de métal ouverts sur les quatre côtés, éclairées par un savant dispositif lumineux, oscille doucement au passage des visiteurs. Et que ceux qui ne sont pas à l'aise avec ces arachnides tisserandes se rassurent : sur les 76 toiles, seules trois sont habitées, en toute discrétion...

Cette première salle donne la mesure de cette exposition surprenante, empreinte d'une poésie aérienne et vibrante, qui se poursuit entre pénombre et lumière blanche. Ici, des stylos suspendus à des ballons dessi-

nent, avec une encre faite de particules issues de la pollution de la ville de Bombay en Inde, des formes en temps réel. Là, cinq filaments de soie flottent et laissent entendre la musique de l'air. Plus loin, un monumental assemblage de 20 000 sacs en plastique dans lequel le visiteur entre par une porte comme dans une bulle d'air. Ou encore un gigantesque enchevêtrement de fils reliés à des amplis qui émettent une variété infinie de vibrations lorsqu'on les pince...

Le point commun à toutes ces expériences visuelles et sensorielles, à cette odyssée poétique et scientifique, c'est l'air. Parce que Tomás Saraceno imagine qu'un jour l'humanité vivra « On air », en écho au titre de l'exposition. En collaboration avec des biologistes, astrophysiciens, plasticiens, activistes..., il a fondé la communauté Aéroécène (1) qui a déjà expérimenté des vols de montgolfières qui se déplacent grâce au souffle du vent, à la chaleur du soleil, sans panneaux solaires ni batteries, sans hélium ni hydrogène. En réaction à l'ère anthropocène où l'homme laisse une empreinte négative sur la terre en brûlant des énergies fossiles et en rejetant des particules nocives. Un film raconte l'épopée d'un de ces vols tenté en 2015 dans le désert de White Sands au Nouveau-Mexique. Un voyage aérosolaire de 2 h 15, dans un silence absolu, sans toucher terre...

Dans un contexte d'accélération rapide du changement climatique, Tomás Saraceno met son art au service d'une vision politique, proche de l'utopie, en imaginant de nouveaux types de transports et habitats aériens. Comme ces araignées qui construisent de petites montgolfières en fils de soie pour se déplacer dans les airs.

Laurence Péan

(1) <http://aerocene.org/> (site en anglais)
Jusqu'au 6 janvier. 13 av. du Président-Wilson, Paris 16^e. Tous les jours de midi à minuit, sauf le mardi.

Tél. : 01.47.23.54.01 ; palaisdetokyo.com/fr

Les informés de franceinfo

Pierre Neveux
chaque dimanche de 20h à 21h
franceinfo:

radio . web . tv canal 27

avec la

Eliane Radigue, musicienne géniale et méconnue, à rebours des tendances, comme une ultime rébellion

Publié le lundi 10 décembre 2018 à 6h03 par [Christine Siméone](#) @chrisim2

Eliane Radigue, avec ses compositions pour synthétiseur, puis par sa musique méditative, est devenue l'une des compositrices essentielles pour la musique contemporaine. Son parcours, en toute discrétion, est à l'image de celui de beaucoup de créatrices, bien caché derrière celui de ses collègues masculins.



Eliane Radigue © Radio France / Mathieu Conquet

Eliane Radigue se produit cette semaine en concert exceptionnel et inédit au Palais de Tokyo. Elle proposera une musique en lien avec l'exposition de **Tomás Saraceno, ON AIR.**

Ce « jamming with spiders », avec Bertrand Gauguet au saxophone, Julia Eckhard pour l'alto et le baryton Yannick Guedon autour d'elle, consistera à écouter les interactions possibles (ou pas) entre les notes d'Eliane Radigue et les fils de l'araignée sculptés par Saraceno.

86 ans et toujours le ton ferme, Eliane Radigue a l'œil bleu vif et la voix qui livre des mots al dente pour se faire bien comprendre.

Certains la voient comme une égérie de l'électronique, d'autres comme une artiste inclassable. **Si vous cherchez Eliane Radigue, il faut atteindre les sommets de la recherche musicale et de la spiritualité pour la trouver.**

Eliane Radigue est une grande inconnue de la **musique expérimentale et contemporaine**. Elle est pourtant de la taille des **Boulez ou Dutilleul**, creusant un sillon musical personnel et absolu. Aujourd'hui, le Groupe de Recherches Musicales de l'INA (GRM) édite un coffret de 14 CD regroupant ses compositions pour synthétiseur. Mais Eliane Radigue ne s'est jamais trop embarrassée des honneurs, pas plus que des convenances.

Ne compte pour elle ces derniers temps que les musiciens qui souhaitent l'approcher et échanger leurs vibrations avec elle. Ne lui demandez pas non plus quel genre de musique elle fait, elle vous parlera de pièces et d'explorations sonores. Que ce soit par la musique électronique ou acoustique, elle cherche une épure absolue des sons et nous engage à ne faire vibrer en chacun de nous, l'unique corde sensible essentielle.

L'histoire d'une femme à l'ombre d'un grand artiste

Jeune pianiste et harpiste, elle a dû d'abord se consacrer à sa famille dans les années 50. Quelle famille ! Mariée au sculpteur **Arman** (figure du pouce du Nouveau Réalisme), mère de trois enfants, elle a dû assurer l'intendance (et l'inspiration) de son époux pendant près de 20 ans.

Formée à la musique classique, très tôt attirée par l'hindouisme, elle vit entre Paris et Nice, fréquente les avant-gardes artistiques, participe aux anthropométries et peintures de feu d'Yves Klein. Tout la porte à innover en musique comme Arman et ses amis ont cassé les codes de l'art.

Lorsqu'elle entend à la radio une émission sur Pierre Schaeffer (grande figure de la radio publique en France et de la création sonore) et ses recherches sur la musique concrète, elle tend l'oreille. A Paris, elle trouve une occasion de le rencontrer et se fait ouvrir la porte de son Studio d'essai. Ses collaborations lui permettent de participer à une composition de Pierre Henry, (*L'occident est bleu*, musique de Pierre Henry pour un poème de Claude Pascal) et d'aller donner quelques conférences sur la musique concrète.

Mais dans un premier temps, entre 1950 et 1970, l'heure n'est pas encore venue pour elle. Arman est tout à son envol, il fait beaucoup de bruit en fracassant des pianos pour les recomposer en œuvres artistiques et elle a les ailes coupées, consignée du fait des ses obligations familiales. Elle griffonne sur ses partitions. Elle devra attendre sa séparation d'avec Arman en 1963, pour redevenir libre de ses mouvements.

Feedbacks et larsens

En 1967, Eliane Radigue peut enfin se consacrer de nouveau sérieusement à l'innovation musicale.

Elle s'installe à Paris et entame une collaboration bénévole avec le compositeur **Pierre Henry**. On le connaît pour son *Psyché Rock* issu de sa *Messe pour le temps présent* (1967). Eliane participe à ses côtés à la création de *L'Apocalypse de Jean*. Henry l'intègre au studio Apsome, premier studio indépendant et elle y cultive ses créations à partir du synthétiseur Arp 2500 qui fera sa renommée. Avant de créer des claviers pour musique électronique, Arp fournissait des systèmes modulaires, grands tableaux de boutons pour faire varier les fréquences sonores. **Un univers abscons pour les profanes, mais un formidable terrain de jeu pour Eliane Radigue.**



Eliane Radigue, Adnos II, 1979 ARP 2500, diffusion par la compositrice, 72 min. / Eliane Radigue

Alors que Pierre Henry prétendait que "*les sons viennent de moi, je suis tous les instruments*" et "*je suis un compositeur traditionnel utilisant des moyens du futur*", Eliane préfère capter la musique dans la vie, là où les sons se trouvent et va les chercher dans le ventre de ses appareils.

Avec le synthétiseur, elle manie feedbacks et larsens, fait durer les vibrations à l'infini, et décompose chaque son à sa guise.

Après un an de collaboration appliquée auprès de Pierre Henry, elle laisse le grand homme qui se prend pour tous les instruments à son futur, et trace sa propre route. Discrète.

Aux Etats-Unis, où elle séjourne quelques temps, on la comprend mieux. Au pays de John Cage et de Terry Riley, ni la répétition, ni le silence, ni le son en nappe basse ne sont sous-estimés. Là où ça vibre, on communique. Elle y rencontre notamment le créateur de la musique minimaliste La Monte Young.

Occam Ocean ou la transmission d'états émotionnels

Eliane Radigue a composé de la musique à base d'électronique jusqu'en 2002 avant de revenir à des recherches sur les instruments acoustiques. Sa série **Occam Ocean** fait suite à la découverte du principe du rasoir d'Occam, en l'occurrence Guillaume d'Occam, philosophe anglais du XIV^e siècle. Selon Occam, en science, les hypothèses suffisantes les plus simples doivent être préférées. Eliane Radigue traduit par "*The simplest is the best*".

Eliane Radigue :

"Dans ma musique, à la base c'est un mode de travail, tout l'accent est mis sur les harmoniques, la base est faite de sons tenus. C'est là que l'on peut entendre la richesse de chaque vibration. Chaque musicien a une image personnelle qui nous sert à structurer les pièces d'Occam. Une image de cascade ou de source de montagne ne donne pas le même son, c'est ça notre partition. C'est entre nous, entre le musicien, l'instrument et moi que nous organisons la structure de ces œuvres. Chacune est une oeuvre originale. Ce peut être un coucher de soleil sur l'océan ou une irisation, ce qui compte c'est la transmission d'un état émotionnel".

'C'est de la haute virtuosité qui ne se voit pas. C'est un bonheur'

"Cette suite Occam Ocean est née en fait dans les années 70. Dans un musée des sciences à Los Angeles où j'ai vu un mur très large qui représentait les différentes les longueurs d'ondes connues, c'est une sorte de vertige que j'ai ressenti, une impression vertigineuse d'être dans un univers en perpétuel mouvement."

De ce vertige, elle en tire aujourd'hui une pratique musicale avec soliste seul ou interprètes en formation. Ils peuvent venir vers elle, quels que soient leurs instruments. Leurs sons tenus vibrent à l'unisson de leurs états intérieurs. L'expérience faite au Palais de Tokyo à côté de l'araignée de **Saraceno** sera encore une autre expérience. L'araignée vibrera-t-elle ?

Occam Ocean est une exploration sonore propice à la méditation, donnée fondamentale de la pratique d'Eliane Radigue. Sa *Trilogie de la mort* est inspirée du *Livre des morts tibétains*, en hommage à son fils Yves Arman, et évoque les six états intermédiaires qui constituent la « continuité existentielle » de l'être.

Ses musiques jouées dans les principaux festivals internationaux donnent lieu à des concerts d'une absolue sobriété, et relève de l'expérience ascétique. Sa musique est un éloge de la lenteur et de la sobriété, à rebours des tendances, comme une ultime rébellion.